BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS

+ de 20 Profils

ISSN 1765–0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°48

LES LIONS DE MACZEK
VIE ET MORT DE LA 1re DIVISION BLINDÉE POLONAISE

BIR EL GOBI
L'opération « Crusader » vue par les Italiens

LE *PANZERZUG 3*
Un train pas comme les autres

LES « ESSENCIERS »
de la Grande Guerre

Kustrin

DERNIÈRE BATAILLE AVANT BERLIN

M 01699 - 48 - F: 6,90 € - RD

Batailles & Blindés n°48
Avril / Mai 2012

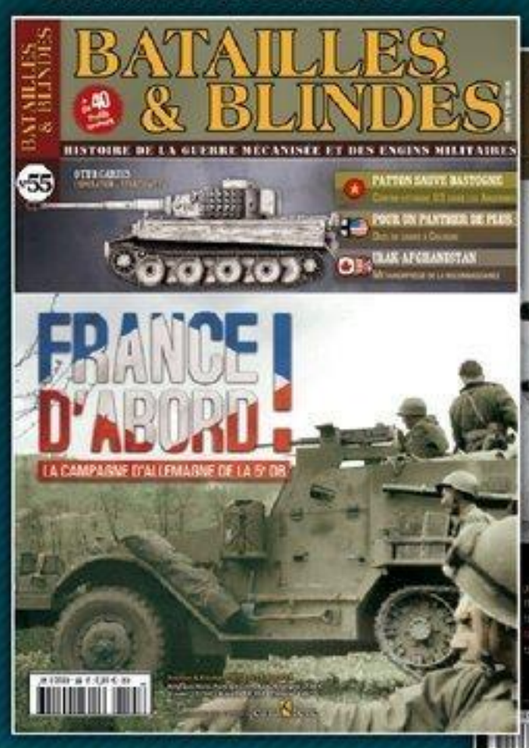
Belgique, Italie, Portugal Cont., Lux., Espagne : 7,90 €
Suisse : 13 CHF - Autriche : 8,20 € - Canada : 14$C

Découvrez toutes les publications de Caraktère
et commandez-les directement sur notre site internet

www.caraktere.com

NOS MAGAZINES ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Batailles & Blindés n°55

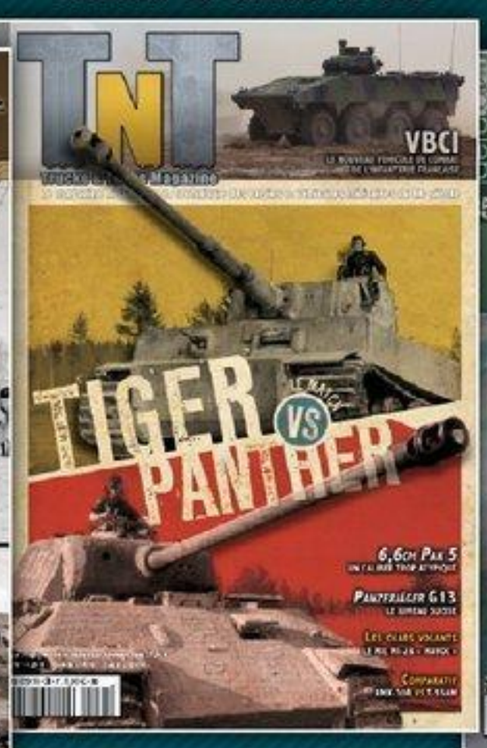


La campagne d'Allemagne de la 5e DB

Ligne de Front n°44

Tenir Bastogne et mourir

Trucks & Tanks n°38



Tiger vs Panther

Aérojournal n°35

Western Spaghetti

LOS! n°9

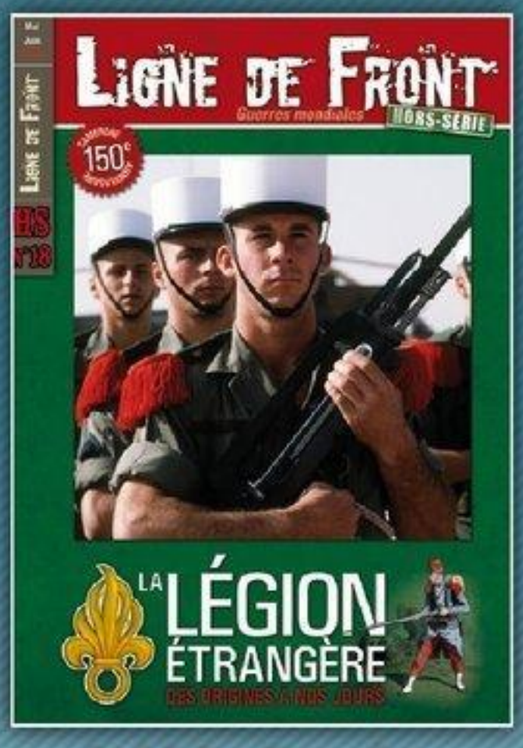
l'USS Block Island à Okinawa

NOS HORS-SÉRIES ET NUMÉROS SPÉCIAUX

Batailles & Blindés HS n°22

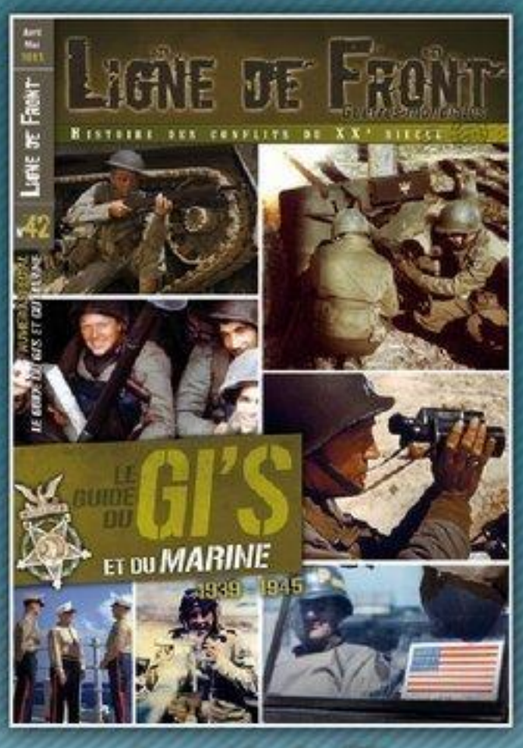
1944 - Duels dans le bocage
Combats de chars en Normandie

Ligne de Front HS n°18



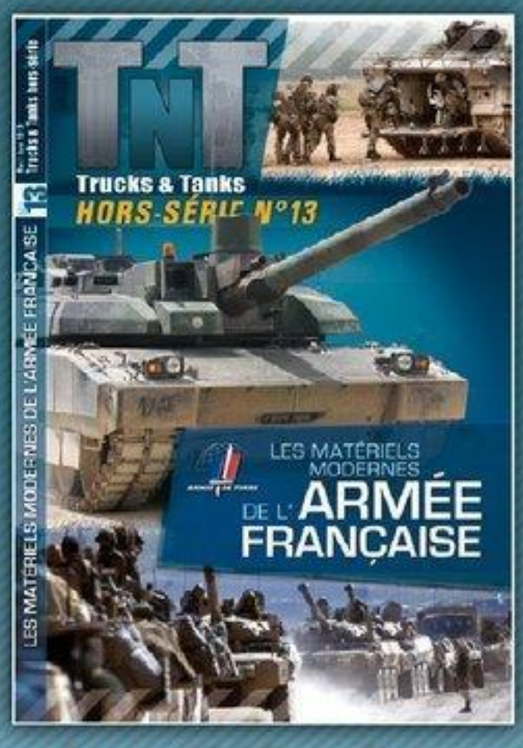
La Légion étrangère.
Des origines à nos jours

Ligne de front N°42



Le guide du *Gi's*
et du *Marine*

TNT HS n°13



Les matériels modernes
de l'Armée française

NOS LIVRES

COLLECTION ARCHIVES DE GUERRE

SÉRIE UNITÉS

Renseignements : Éditions Caraktère - Immeuble le Maunier - 3 120, route d'Avignon - 13 090 Aix-en-Provence - France
Tél : +33 (0)4 42 21 06 76 - www.caraktere.com

EDITO

Je suis un papa. J'ai deux enfants de deux et quatre ans. Ils sont mes héros. Je suis né en France, je suis français et européen. J'ai des origines grecques, marocaines, espagnoles et françaises. On m'a baptisé catholique à ma naissance, mais ça n'a guère d'importance, car j'aurais pu être juif, musulman ou je ne sais trop quoi encore. Je n'ai pas choisi. Je me fiche de la religion de celui avec lequel je dialogue : ce qui m'intéresse, c'est lui, ce qu'il dit, non ce en quoi il croit ou pas.

J'ai grandi à Paris. Je suis allé dans une école publique, celle de la rue des Victoires, dans le 9e arrondissement. Certains de mes copains étaient juifs, arabes, noirs, d'autres venaient d'Espagne, du Portugal, bref, d'ailleurs ; et après ? J'étais mauvais en français et c'est une Malgache, une femme venue de l'autre bout du monde, qui m'a appris à m'exprimer correctement dans ma propre langue maternelle. Mon frère est polytechnicien ; moi, je suis un pur produit de l'Université française. Lui comme moi, nous devons beaucoup à l'école de la République.

Je suis écœuré, profondément bouleversé et attristé par le crime ignoble perpétré contre ces enfants de Toulouse. Motivé par des raisons racistes et antisémites ou pas, ça n'a pas d'importance, l'enquête de police le dira ou l'aura déjà explicité à l'heure où vous lirez ces lignes. Mais, dans l'absolu, c'est une hypothèse. J'entends ne donner de leçon à personne : qui suis-je pour ça ? Mais puisque je suis éditeur de presse d'histoire militaire et que mes revues traitent souvent de la Seconde Guerre mondiale, conflit idéologique avant tout, je tiens à vous dire, à vous chers lecteurs, chers amis, qu'il ne faut jamais perdre de vue ce qu'ont été le nazisme et l'ampleur de ses crimes. Ayons toujours en tête, lorsque nous suivons ses colonnes de *Panzer* montant au front, quel régime politique ces tankistes servaient. La culpabilité de masse n'a pas de sens, et beaucoup de ces hommes n'étaient que des soldats, des combattants, des pères de famille soucieux de la vie de leurs enfants. Mais d'autres, en revanche, étaient d'authentiques nationaux-socialistes prêts à tout pour que leur idéologie triomphe. Ne l'oublions pas.

Nous, passionnés d'histoire militaire, avons un rôle à jouer pour expliquer les choses autour de nous. Nous, qui connaissons cette guerre et qui savons ce qu'elle a représenté, plus que les autres encore, nous devons nous montrer vigilants et pédagogues.

Yannis Kadari

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

4 Le Blindorama — Afghanistan 1919 - 2003
En proie à d'incessantes luttes intestines, l'Afghanistan sort du XIXe siècle sans industrie ni pouvoir centralisé fort. Ses dirigeants successifs vont bien tenter de créer une armée nationale moderne, mais leurs efforts ne déboucheront jamais sur un résultat probant… Les rares véhicules blindés se trouvant en Afghanistan avant 1945 appartiennent d'ailleurs parfois à des seigneurs locaux !

6 1938-44 Train blindé — *Panzerzug 3*
Comptant parmi les sept trains blindés autorisés par les Alliés en 1918, le *Panzerzug 3* reprend du service en 1938 et va sillonner l'Europe, de la Tchécoslovaquie à la Lituanie, en passant par la Pologne, les Pays-Bas, l'Union soviétique et la Haute-Silésie… Spécialisé dans la lutte contre les partisans, il participe à plusieurs opérations sur le front de l'Est, et rencontrera son destin face aux T-34 en Lituanie, en octobre 1944.

14 1940-45 Unité — Les lions de Maczek
Vie et mort de la 1re division blindée polonaise
C'est à l'été 1940 que se forme, avec les glorieux débris de l'Arme mécanisée polonaise, le premier groupement blindé des forces polonaises libres en Grande-Bretagne. Il faudra toute l'opiniâtreté de ses deux plus fervents promoteurs, Sikorsky et Maczek, pour convaincre les Anglais, réticents, de former une division blindée digne de ce nom. Après une attente sans fin, celle-ci va faire montre de ses capacités exceptionnelles.

26 Küstrin
DERNIÈRE BATAILLE AVANT BERLIN
Küstrin, qui défend avec Francfort et Schwedt le fleuve Oder, dernier obstacle naturel avant Berlin, est proclamée « forteresse » par Hitler. Faiblement défendue par manque de troupes, sa garnison est menacée d'encerclement. La *9. Armee,* à l'ouest de la *Festung*, va engager l'essentiel de ses moyens offensifs pour percer jusqu'à la citadelle. Ceux-ci reposent essentiellement sur trois divisions : la *Panzer-Division* « Müncheberg », les *20.* et *25. Panzer-Grenadier-Divisionen*. Malgré tous leurs efforts, celles-ci ne parviendront pas à arrêter la marée Rouge, condamnant la garnison de Küstrin, mais se feront laminer, pour presque aucun résultat !

40 Chroniques Africaines — AVRIL - MAI 1942

48 1944 Front de l'Est — L'enfer de Bobrouïsk
La *20. Panzer-Division* dans la tourmente
Suite et fin des pérégrinations de cette grande unité qui mène de durs combats pour rétablir le front allemand en décomposition au sud-ouest de Bobrouïsk, lors de l'opération « Bagration ». Elle n'y parvient pas, mais porte de rudes coups à l'adversaire et, bien que malmenée, réussit le tour de force d'échapper au « rouleau compresseur » soviétique et à « limiter la casse ».

60 1941 Afrique du Nord — Bir el Gobi
La bataille vue par les italiens
Bataille méconnue, Bir el Gobi, au sud-est de Tobrouk, est une grande bataille de chars, qui voit la division blindée « Ariete » affronter la *22nd Armoured Brigade*. La *7th Armoured Division* espère libérer Tobrouk par une attaque de grande envergure, mais cette confrontation se solde par une victoire 100 % italienne, qui sonne pour les vainqueurs comme une revanche sur la défaite de Beda Fomm.

72 1917-18 Logistique — Les « essenciers » de la Grande Guerre
Comment ravitailler l'artillerie spéciale ?
Avec l'apparition du char, le ravitaillement en carburant va devenir une nouvelle composante de la logistique des armées. D'empirique, il va progressivement s'organiser et se réglementer, au fur et à mesure de la montée en puissance de l'Arme blindée, jetant les bases d'un fonctionnement qui restera quasi inchangé jusqu'à la tragique campagne de mai-juin 1940.

Bataille & Blindés n°48
Avril - Mai 2012
ISSN : 1765-0828

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
3120, route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 40 000 euros
RCS de Marseille 450 657 168

www.caraktere.com

Rédaction : 09 66 02 34 75
Service Commercial : 04 42 21 06 76
Télécopie : 09 70 63 19 99
info@caraktere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : Y. Mahé
Correctrice : B. Watellier
Relations clients : F. Sintive

Direction Artistique : A. Gola
Infographie :
A. Giancaterina - M. Mioduszewska – B. Drenec

Service des ventes et réassort : *à juste Titres*
à juste Titres Téléphone : 04 88 15 12 40

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B–1070 Bruxelles – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Imprimerie Riccobono - Le Muy (83)

1919 - 2003

Afghanistan

En proie à d'incessantes luttes intestines, l'Afghanistan sort du XIXe siècle sans industrie ni pouvoir centralisé fort. Ses dirigeants successifs vont bien tenter de créer une armée nationale moderne, mais leurs efforts ne déboucheront jamais sur un résultat probant… Les rares véhicules blindés se trouvant en Afghanistan avant 1945 appartiennent d'ailleurs parfois à des seigneurs locaux !

Par **Xavier Tracol**

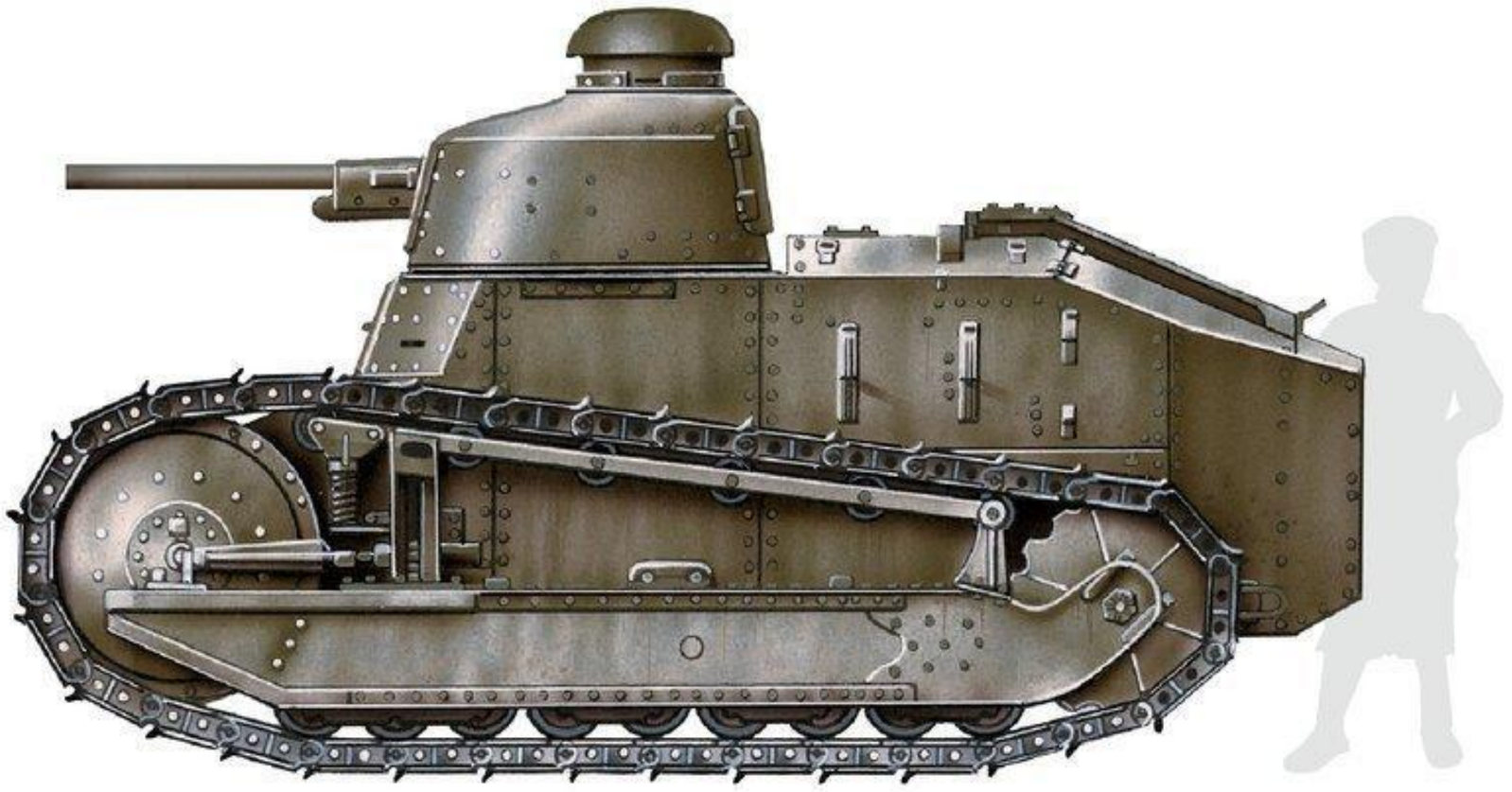
Au début du XXe siècle, l'Afghanistan peut compter sur une ébauche d'armée nationale copiée sur les forces armées occidentales et turques. Cependant, l'absence de véhicules – mais aussi de routes carrossables – est un sérieux handicap : ce n'est qu'entre 1900 et 1920 qu'Habibullah Khan importe ainsi la première voiture dans le pays ! Sans matériel moderne, il reste d'ailleurs neutre durant la Première Guerre mondiale. En 1919, Amanullah Khan occupe le trône avec l'intention d'accélérer l'industrialisation de l'Afghanistan : en 1927, il entreprend un long voyage à travers l'Europe et lance, l'année suivante, une série de réformes… Ce qui a pour immédiate conséquence une révolte qui le contraint à l'abdication puis à l'exil !
En 1933, Mohammad Zaher Shah accède au pouvoir, après avoir été élève officier à l'école d'infanterie de Kaboul, puis ministre de la Guerre à 18 ans… Il fait adhérer l'Afghanistan à la Société des Nations en 1934 et noue des liens diplomatiques avec différentes dictatures (Allemagne, Italie et Japon). En 1936, il signe des accords commerciaux avec l'URSS et conclut, en 1937, des pactes avec la Turquie, l'Iran et l'Irak. En 1940, Zaher Shah proclame la neutralité de son pays, même si, depuis la fin des années vingt, l'Afghanistan est de plus en plus influencée par l'URSS, qui envoie des conseillers, des techniciens et forme des ingénieurs afghans.
Dans les années 1930, l'Armée afghane représente quelque 70 000 hommes, dont l'équipement est en cours de modernisation (armement individuel, artillerie, etc.). La motorisation des troupes est par contre un vœu pieu. L'origine des forces blindées afghanes est par ailleurs encore très mystérieuse.

CHARS LÉGERS ET CHENILLETTES

En 2003, les *GIs* américains en Afghanistan retrouvent quatre chars Renault FT, dont deux en relativement bon état. Leur origine reste encore sujette à caution : certains avancent qu'ils ont été capturés par des combattants locaux lors de la troisième guerre anglo-afghane de 1919 contre l'Armée britannique (qui en avait reçu 24 de l'Armée française en 1918), mais il semble peu probable que les Britanniques aient envoyé ces chars en Inde après-guerre. Deux autres explications paraissent plus vraisemblables : ces exemplaires de Renault FT auraient pu transiter par les États Baltes, l'Ukraine ou la Russie alors en pleine guerre civile et où les armées blanches avaient été équipées de tels engins par les contingents alliés franco-anglais. Seconde possibilité, des seigneurs de guerre chinois auraient vendu leurs propres engins à des chefs tribaux ou à l'armée nationale afghane dans les années vingt. On ne sait en fait rien ou presque de leur nombre véritable ni de leur emploi opérationnel, mais les exemplaires conservés tendraient à prouver qu'ils ont servi longtemps après avoir été bricolés : l'un d'eux, qui faisait office de « pot de fleurs » devant la résidence d'un chef local, est ainsi armé d'un canon long de *6-Pdr.* Restaurés, ces engins ont été offerts à la France et aux États-Unis « pour services rendus »…
Dans la seconde moitié des années 1930, l'Afghanistan achète à l'Italie tout un lot de chenillettes CV-35 flambant neuves. Ces L3/35 série I ont été homologuées en 1935 et ont commencé leur carrière au sein du *Regio Esercito* en 1936 ; on peut donc estimer qu'elles n'ont pu être envoyées en Afghanistan avant 1937. Légèrement

Renault FT
Région de Kaboul, Afghanistan
2003

Puissance : 35 cv
Vitesse max. : 7,5 km/h
Autonomie : 65 km
Blindage max. : 22 mm



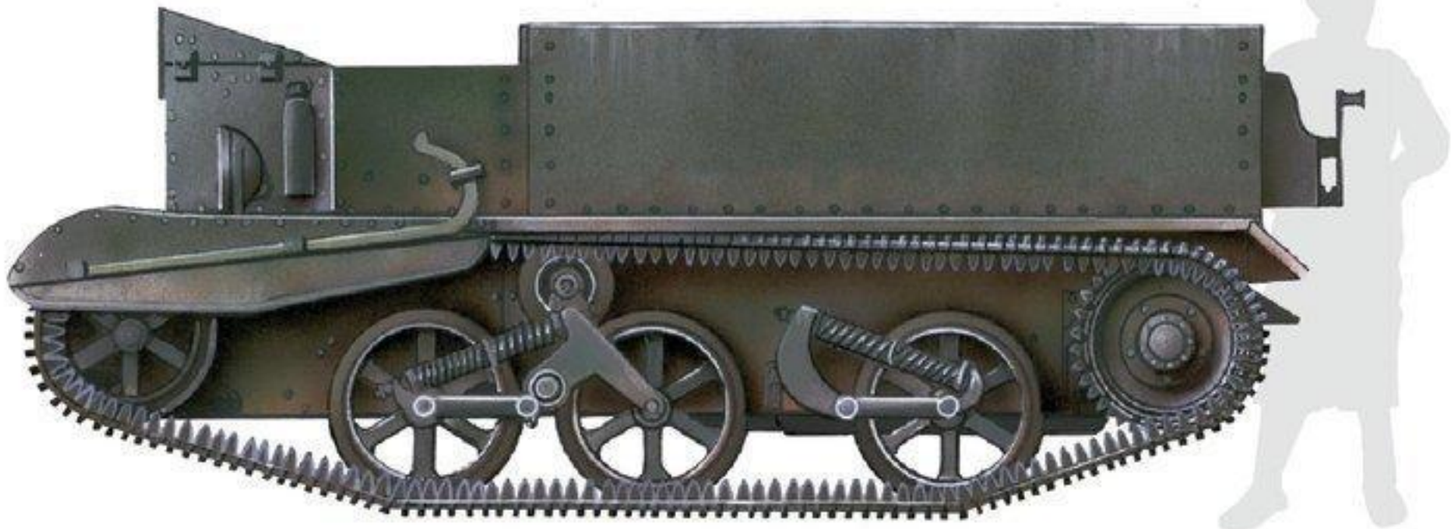
Profils couleurs © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

Fiat-Ansaldo L3/35
Région de Kaboul, Afghanistan
2003

- **Puissance :** 43 cv
- **Vitesse max. :** 42 km/h
- **Autonomie :** 150 km
- **Blindage max. :** 15 mm
- **Poids :** 3,1 t

Carden-Loyd Universal Carrier
Afghanistan
2003

- **Puissance :** 85 cv
- **Vitesse max. :** 51 km/h
- **Autonomie :** 256 km
- **Blindage max. :** 12 mm
- **Poids :** 3,7 t



armées (deux mitrailleuses de 8 mm dans leur configuration d'origine) et trop peu protégées, ces machines seront cependant utilisées jusqu'à leur dernier souffle : l'une d'elles est toujours exposée dans un musée de Kaboul en bon état, 75 ans après sa construction ! Là encore, les Afghans ont apporté aux engins des « améliorations » locales, souvent après-guerre, comme par exemple le remplacement des mitrailleuses Fiat 14/35 par deux mitrailleuses lourdes KPV de 14,5 mm d'origine soviétique… D'autres engins ont conservé leur armement de base et ont servi de véhicules de police et de surveillance pour les milices locales.

QUAND LE PROVISOIRE DURE

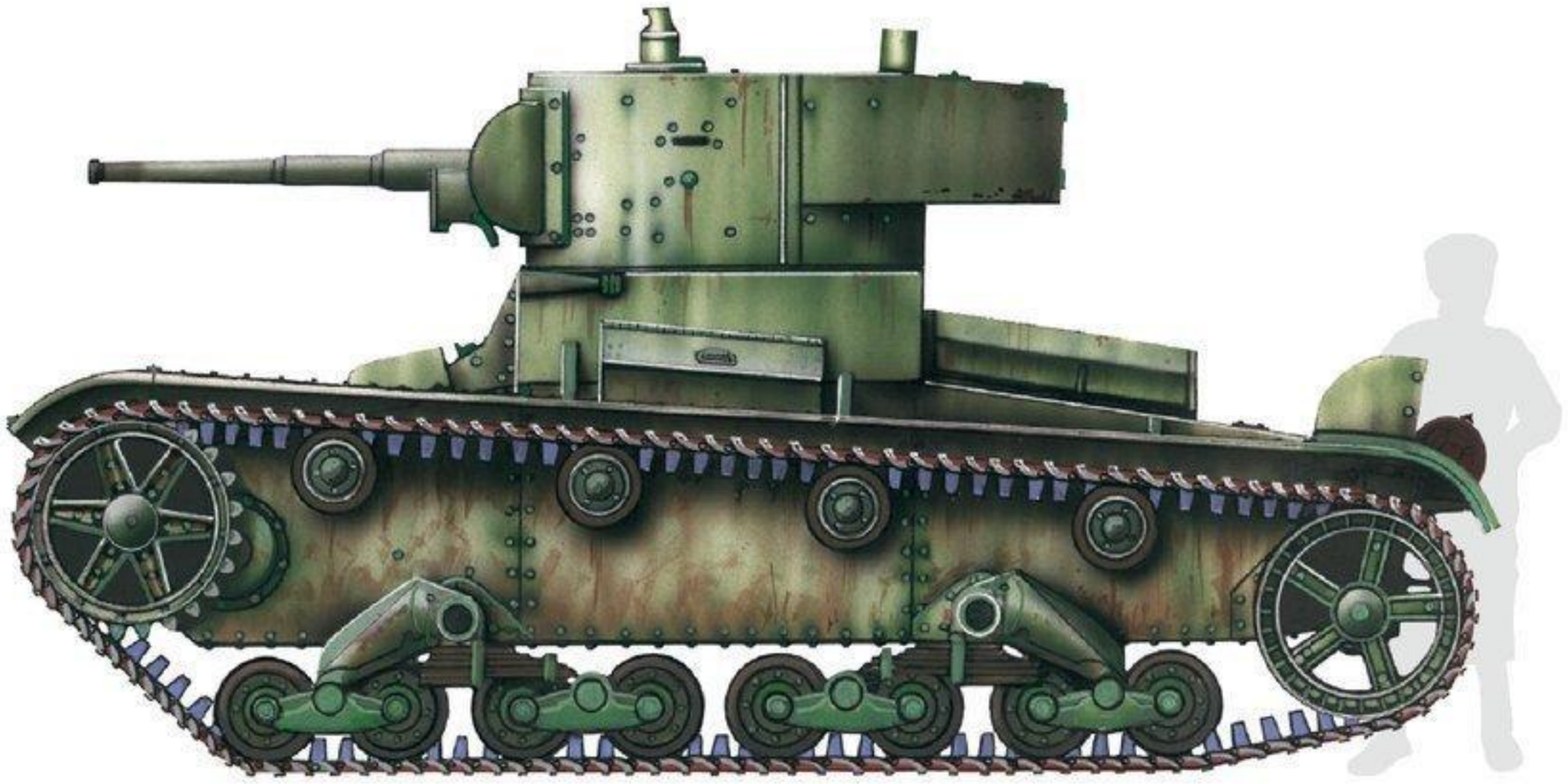
Ces quelques blindés ne constituent cependant pas une force opérationnelle, et le gouvernement cherche à se doter d'un engin approprié sans dépenser des sommes folles. Il se tourne alors vers la société américaine Disston Saw Works. Cette dernière a vu son tank refusé par l'*USMC* et propose donc à la vente ses quelque 26 machines déjà produites. Sa plaquette publicitaire annonce que son *Six-Ton Tractor Tank* est l'engin idéal pour les nations « aux budgets fortement réduits ». À ce prix-là, il ne faut pas s'attendre à un blindé révolutionnaire : le Disston n'est en fait qu'un tracteur à chenilles Caterpillar sur lequel sont montées des plaques d'acier et une tourelle armée d'un canon de 37 mm… pour un poids de presque 7 tonnes. *A priori*, trois exemplaires auraient été acheminés jusqu'en Afghanistan. Là encore, ces blindés resteront en service bien plus longtemps qu'ils n'auraient dû et connaîtront, durant la guerre froide, une « modernisation » avec le remplacement de leur artillerie par une mitrailleuse soviétique de 14,5 mm.

Forte des premiers retours de ses forces armées sur ces blindés de transition, l'Afghanistan commande alors, en 1938, une dizaine de chars tchécoslovaques LT vz. 35. De conception classique, c'est pourtant pour l'Arme blindée afghane une évolution majeure… qui n'aura jamais lieu : en 1939, l'Allemagne occupe la Bohême-Moravie et réquisitionne les chars tout juste terminés ; les dix engins seront finalement envoyés en Bulgarie, un allié du *III. Reich* en manque de chars modernes.

Casses et musées militaires comprennent encore aujourd'hui de nombreux autres blindés d'origines diverses en quelques rares exemplaires : chenillette Universal carrier, automitrailleuses Indian Pattern Carrier Mk I et Mk IV, mais aussi auto-blindées et chars légers soviétiques BA-3/6 et T-26, canons automoteurs SU-76, chars moyens T-34/85… Leur origine est la plupart du temps inconnue. Pour les véhicules de conception soviétique, il est probable que ces équipements datent de l'invasion de 1979. L'Armée rouge aurait alors pourvu l'armée nationale afghane à moindre frais en puisant dans ses immenses stocks d'engins produits avant ou pendant la Grande Guerre patriotique, des blindés dépassés mais bien suffisants pour ce pays montagneux à l'intérêt stratégique secondaire… ■

T-26 Modèle 1935
Afghanistan
1954

- **Puissance :** 90 cv
- **Vitesse max. :** 28 km/h
- **Autonomie :** 140 km
- **Blindage max. :** 15 mm
- **Poids :** 9,6 t



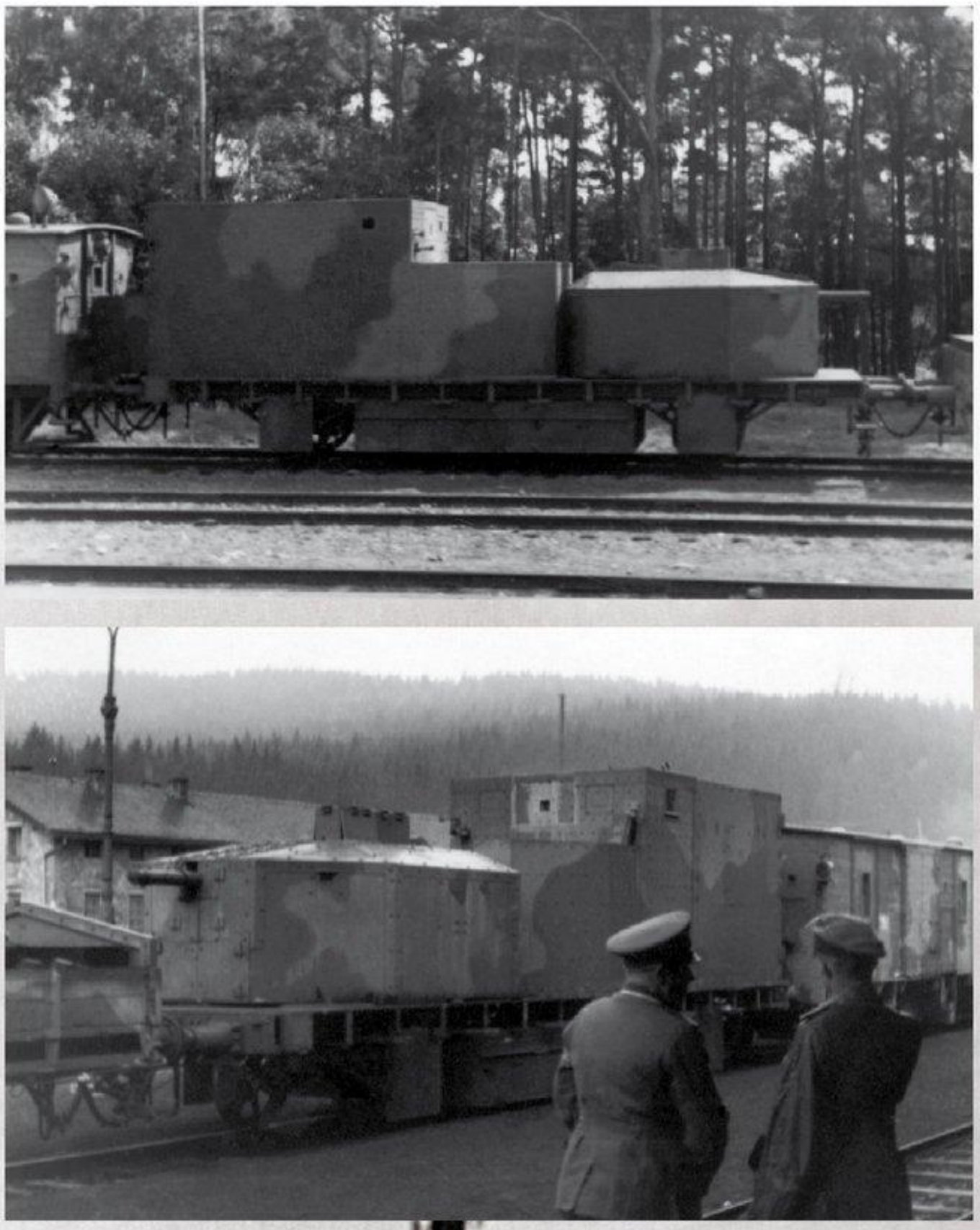
Ce train allemand a traversé presque toute la guerre après avoir été l'un des seuls trains blindés autorisés par les Alliés après la défaite de 1918. Son histoire est caractéristique de l'évolution des missions confiées aux trains blindés en Allemagne, pays continental entouré d'adversaires potentiels et dont le réseau ferré constitue l'un des atouts majeurs en matière de transport de troupes d'un front à l'autre. Dans cet article, nous étudierons son histoire sous la *Reichswehr* puis au sein de la *Wehrmacht* sur deux fronts, et suivrons son évolution technique, tout en nous appuyant sur une iconographie en grande partie inédite.

Par **Paul Malmassari**

PANZERZUG 3
1938-1944

Les trains blindés en Allemagne ne sont pas aussi anciens que dans d'autres pays. En fait, malgré les officiers observateurs envoyés dans les différentes guerres du XIXe siècle et malgré l'importance prise par le chemin de fer militaire outre-Rhin, c'est l'expérience de la guerre des Boers qui a fini par susciter, en 1910, le besoin de disposer d'un tel matériel. L'étude de cette période ne relève pas de cet article, mais indiquons seulement qu'à la fin de la Première Guerre mondiale, les trains blindés allemands furent soit détruits soit capturés. La guerre civile qui a suivi la défaite et les combats menés par les corps francs dans le Baltikum[1] ainsi que pour la défense de la Silésie ont vu la fabrication par les Allemands de plus de cinquante trains blindés de diverses factures et divers niveaux de qualité. *In fine*, les vainqueurs imposèrent à l'Allemagne leur démantèlement, à l'exception de sept d'entre eux, conservés pour des besoins de sécurité intérieure. Ces sept trains de sécurité forment donc le socle initial de cette arme, qui connaîtra son apogée pendant la Seconde Guerre mondiale.

1 Estonie et Lettonie, caractérisées par la présence d'une influente noblesse territoriale allemande, qui souhaite la création d'un grand-duché sous la tutelle de Berlin.



▶ Photographies ci-contre :
Le *Bahnschutzzug* « München » dans sa livrée de camouflage originelle et son canon en tourelle-casemate.

▼ Photographié à Weliki Luki en décembre 1942, le *PZ 3* a maintenant reçu une pièce de *2cm Flakvierling* et des tourelleaux d'observation sur les wagons. Malgré ces modernisations, il conserve un aspect rustique par rapport aux nouveaux venus.

(Sauf mention contraire, toutes photos collection de l'auteur)

◀ Une vue intérieure du *PZ 3*, avec son habillage en bois sous les plaques de blindage (contre le froid) et les équipements électriques. La bande plus sombre, qui court dans tout le train détermine une direction (avant: jaune; arrière : vert; droite: rouge; gauche: noir), quel que soit le sens de progression de ce dernier, permettant ainsi à tout l'équipage de se repérer sans même voir à l'extérieur, ni connaître la position du nord.

CAMPAGNE DE POLOGNE ET DES PAYS-BAS

À l'approche des opérations futures voulues par Hitler, le 23 juillet 1938, les sept *Bahnschutzzüge* (trains de sécurité) sont réactivés, le *PZ 3* étant l'ancien BSZ « München »[2]. Cependant, seulement quatre d'entre eux sont sélectionnés sur la base de leurs qualités offensives et défensives pour des opérations de combat (les n° 3, 4, 6 et 7) et équipés en conséquence ; les autres (n° 1, 2 et 5) étant prévus pour assurer la sécurité des voies ferrées en arrière du front. C'est aussi en 1938 qu'un engin de reconnaissance ferroviaire lui est affecté, une automitrailleuse *Sd.Kfz. 231*[3], auquel nous avons déjà consacré un article [cf. *Trucks & Tanks* n° 14].

2 Pour mémoire, à Frankfort/Oder est stationné le *PZ1* ; à Stettin le *PZ 2* ; à Munich le *PZ3* ; à Breslau le *PZ 4* ; à Nuremberg le *PZ 5* ; à Königsberg les *PZ 6* et *7* (ce dernier avec l'autorail *PT 15*).

3 Cet engin restera en service jusqu'à la fin 1940–début 1941.

4 C'est cet épisode qui motive la phrase « *La Seconde Guerre mondiale commence au milieu des voies ferrées* » de Thomas Pierre, parue dans *Septembre 1939 mai*

À l'issue de la crise de Munich, l'occupation sans combat des Sudètes en septembre 1938 entraîne la mise en alerte de plusieurs trains. Le *PZ 3* est en effet affecté à la zone I (Bohème du Sud) à partir du 1er octobre, mais dès le 14, tous les trains sont de retour en Allemagne. En face, malgré la mobilisation décrétée par Prague, les trains blindés tchèques ne sont pas intervenus. Mais après le 15 mars 1939, lorsque l'Allemagne envahit l'ensemble du territoire tchèque, le *PZ 3* retourne jusqu'à Brno en passant par l'Autriche.

Quelques mois plus tard, le *PZ 3* a le triste privilège, avec les *PZ 4* et *7*, de tirer les premiers obus de la Seconde Guerre mondiale lorsqu'il entre en Pologne, le 1er septembre 1939[4]. Dans la nuit du 31 août au 1er septembre, il est envoyé de Linde vers la frontière polonaise. À 4h15, draisine en tête, le *PZ 3* se dirige vers Könitz, d'abord protégé par le brouillard. Un détachement du train s'empare de la gare, mais celui-ci, maintenant découvert, subit la réplique polonaise une heure après. Dans le combat qui s'ensuit, un tir direct antichar détruit la tourelle de commandement, tuant l'*Oberleutnant* Euen, commandant du train, immédiatement remplacé par son second, l'*Oberleutnant* Zetter (chef de la section d'artillerie). Stoppé dans son repli par la destruction d'un pont et endommagé sérieusement par les tirs polonais qui font exploser le wagon de tête et mettent le feu aux wagons suivants, le *PZ 3* est mis hors de combat. Son équipage abandonne le train et prend position 200 mètres plus au sud. C'est seulement avec le renfort du 3e bataillon de l'*Infanterie-Regiment 90* que les Polonais sont repoussés et que le train peut à nouveau être réintégré par son équipage.

▶ Le wagon de tête après l'attaque sur Könitz. On note l'absence d'un tourelleau de commandement et le blindage arraché à l'arrière de la tourelle.

▶ Les tirs polonais ont sérieusement endommagé les wagons d'escorte, obligeant l'équipage à quitter le train et à prendre position à 200 mètres de là. Le blindage intérieur et celui des boîtes d'essieux sont ici bien visibles.

◀ Page de gauche :
La locomotive blindée BR 57 3293, dont la dissymétrie du blindage est bien visible. Ce type de locomotives robustes, qui équipent les sept premiers trains blindés, sera sélectionné pour les futurs BP 42 et 44.

▶ L'arrière de la tourelle-canon détruite à Könitz.

◀ Bloquée devant les ponts d'Ijssel détruits, la draisine de reconnaissance *Sd.Kfz. 231 (6 rad)* pointe son canon de *2cm* vers la rive opposée, d'où les Hollandais ont résisté à partir de blockhaus.

▼ Photographies ci-dessous : Après son passage aux ateliers d'Halberstadt, le *PZ 3* prend une allure moderne, avec canon antichar et tourelleau de commandement. Un axe central est ajouté pour mieux répartir le poids. Sur le blindage de la casemate se trouve la « rustine » circulaire qui permet de boucher le trou visible sur la photo du wagon de tête endommagé à Könitz.
IWM.

Celui-ci est alors envoyé en réparation au RAW[5] de Schneidemühl, puis au Schickau Werft[6] à Dantzig. À cette occasion, les blindages intérieurs sont renforcés et les casemates d'artillerie avant et arrière sont améliorées (tout en transformant la tourelle en casemate fixe, avec un débattement pour le canon). Après ces réparations, le *PZ 3* est affecté à Lublin, où il stationne jusqu'en octobre 1939, avant de rejoindre Hamm, en vue de l'offensive sur les Pays-Bas.
Comme les cinq autres trains blindés, le *PZ 3* passe à cet effet sous le commandement de l'*Heeresgruppe B*[7], et, le 10 mai 1940 à 5h35, il franchit la frontière néerlandaise. Il ne peut toutefois remplir sa mission consistant à s'emparer des ponts d'Ijssel, car les Hollandais ont eu le temps de les faire sauter. Incapable de poursuivre son chemin, le *PZ 3* repart le lendemain vers Cologne-Brühl. Il rejoint alors les ateliers d'Halberstadt, où les wagons extrêmes reçoivent une tourelle issue d'un programme de semi-chenillé antichar avorté dotée d'un canon de *7,5cm L/41*, une casemate de commandement/observation surélevée et un poste antiaérien (*2cm Flak*[8] en cuve, remplacé en mars 1941 par des *2cm Flakvierling*[9]). Pour compenser l'augmentation de poids ainsi générée, un troisième axe est ajouté en position centrale. Le *PZ 3* devient ainsi l'un des trains blindés de première génération les mieux armés et protégés.

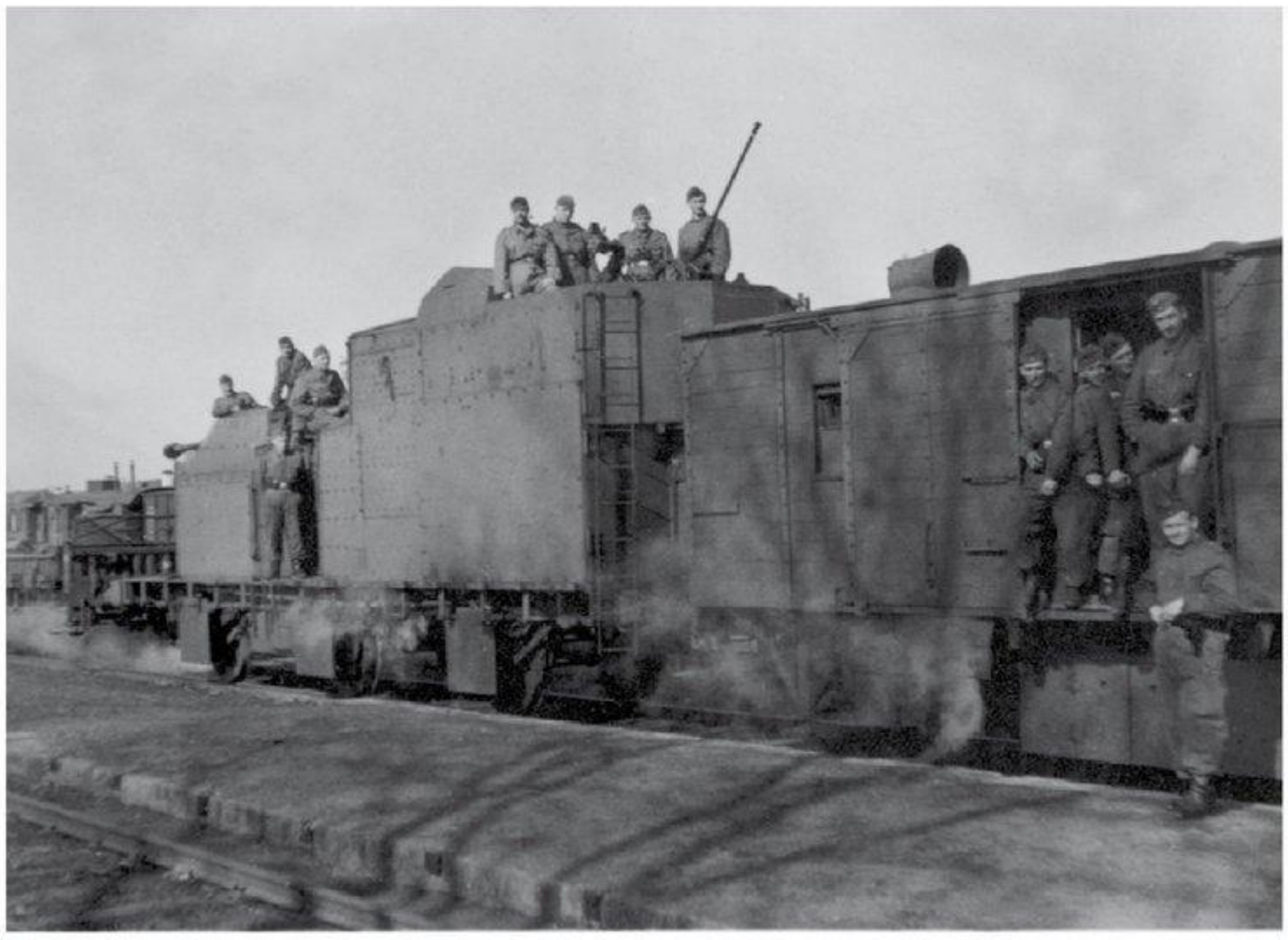
Trois mois plus tard, le 11 août, les *PZ 3* et *4* sont renvoyés aux Pays-Bas pour assurer la sécurité des voies ferrées. Le *PZ 3* patrouille dans la région de Breda jusqu'au 21 février 1941, puis dans celle d'Eindhoven jusqu'au 10 mai.

CONTRE LES PARTISANS

En ce milieu d'année 1941, les préparatifs de l'invasion de l'Union soviétique concernent aussi les trains blindés. Le *PZ 3* rejoint Neumark puis Thorn et enfin Cracovie. La veille de l'entrée de la *Wehrmacht* en URSS, il se trouve à Prostken, à l'ouest du fleuve Boug, qu'il franchit dans la nuit du 22 juin en direction de Grajevo. Le train poursuit vers Brest-Litovsk, avec mission de patrouiller dans la zone du Pripet. Début août, il rejoint Ossipovitchi et circule sur les axes Minsk–Bobruisk, puis Chlobin–Gomel.

À la fin octobre 1941, le *PZ 3* retourne à Königsberg pour des réparations et pour recevoir un nouveau système de transmissions internes construit par Telefunken. Il ne sort des ateliers qu'en mars 1942. Pour améliorer ses capacités de combat anti-partisans, il lui est affecté un commando de chasse (*Partisan-Jagd-Abteilung*) détaché de la *83. Infanterie-Division* de Veliki Luki, dont il protège l'axe d'approvisionnement depuis Novosokolniki et Newel. Les accrochages avec les partisans soviétiques ne tardent pas. Le 1er avril, le train saute sur une mine, et s'ensuit un combat contre les partisans, qui laissent huit morts sur le terrain. Le 22, une mine télécommandée détruit un wagon-canon et fait dérailler les deux wagons suivants, sabotage qui se traduit par sept morts et neuf blessés [10]. Néanmoins, les missions de patrouille se poursuivent avec la partie valide du train, mais dans un rayon réduit autour de la ville de stationnement. À partir du 13 mai, en liaison avec le *PZ 27* mis sous ses ordres, le *PZ 3* participe à l'opération anti-partisans « Schepfenstrich », au cours de laquelle sa locomotive est endommagée par une mine télécommandée, le train devant être tracté jusqu'à Opuchliki. Enfin, le 27 mai, le *PZ 27* est entièrement détruit. Afin de répartir les tâches, les trains blindés sont remplacés dans la zone par des *Streckenschutzzüge* (SSZ). À la suite de cette opération, le *PZ 3* est envoyé en réparation jusqu'en octobre. Le 10 octobre 1942, de nouveau prêt au combat, celui-ci remplace à Polozk le *PZ 25* affecté en France. Fin décembre, il est rejoint par le SSZ « Werner » et le tout nouveau *PZ 61* de la série BP 42. Au début de 1943, à partir du sud de Nevel, le *PZ 3* est engagé dans les opérations « Schneehase » (24 janvier–12 février sur le tronçon Nevel-Polozk), puis « Kugelblitz » (15 février–11 mars, dans la région de Vitebsk [11]). À la mi-mars, il est envoyé à Sebesch, sur le tronçon Rositten–Idritza, vers Novosokolkniki. Suite aux nombreuses attaques de partisans qui, si elles ne parviennent pas à détruire le train, endommagent graduellement le matériel à un niveau inacceptable malgré les fréquentes réparations au RAW de Dünaburg, la décision est prise, le 13 juillet, de retirer du front le *PZ 3* pour le reconstruire entièrement. De ce fait, du 11 septembre 1943 au 12 juillet 1944, le *PZ 3* est indisponible, subissant dans les ateliers de Königshütte, en Haute-Silésie, une mise au standard des trains de type BP 42 (*K.st.n. / K.A.N. 1169x* [12]).

▲ et ▼ Deux vues complètes du train avec la pièce de *2cm FlaK* en poste arrière.



5 RAW : Reichsbahn-Ausbesserungswerk.

6 Werft : chantier naval.

7 *Heeresgruppe B* : groupe d'armées B.

8 *Flak* = *Flieger-Abwehr-Kanone* = canon antiaérien.

9 *Flakvierling* : quadruple de *Flak*. Ce nouvel affût est monté au même moment sur les *PZ 1* à *4*, *6*, *7*, *21* et *22*.

10 Ces wagons versés ne seront récupérés qu'un mois plus tard, quand une grue sera enfin disponible.

11 Le *PZ 61* opérant vers Polozk et le *PZ 3* rejoint par le *SSZ* « Blücher ».

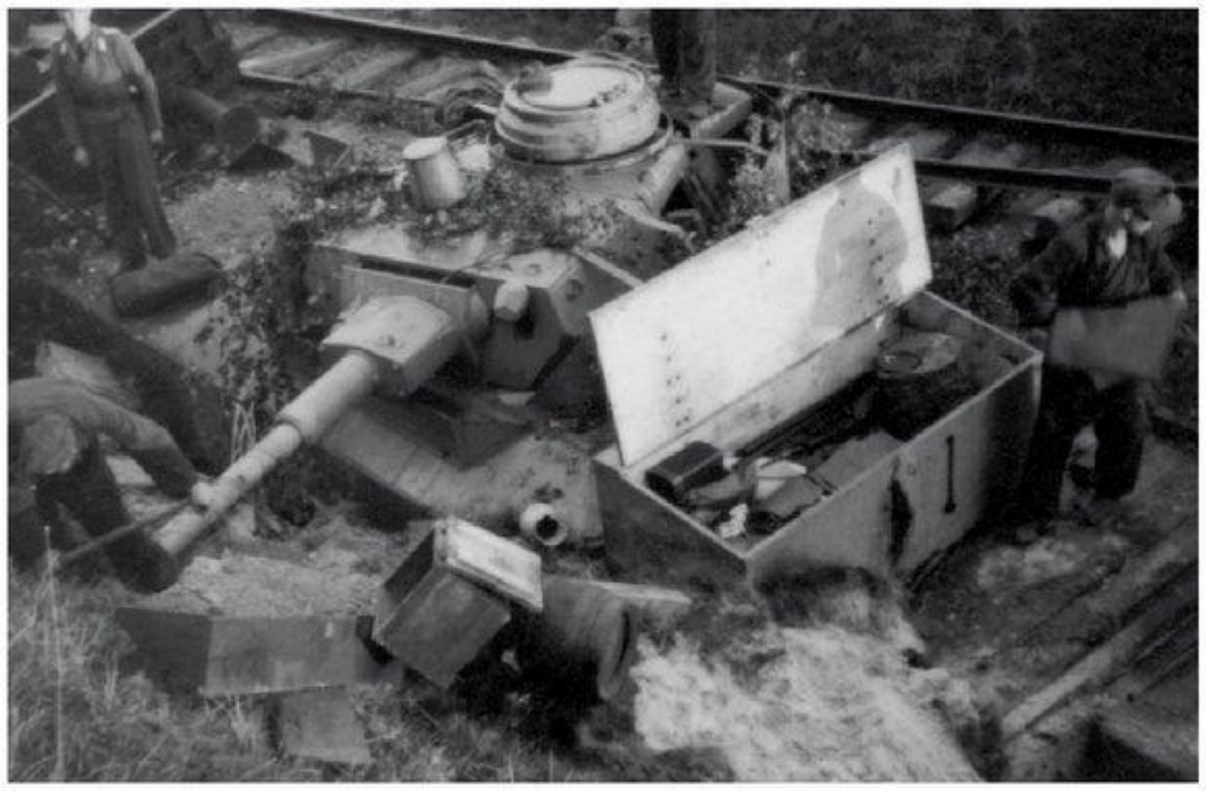
12 *K.st.n / K.A.N.* : *Kriegs-Stärke-Nachweisung / Kriegs-Ausrüstung-Nachweisung*, dotation théorique d'une unité. Ces deux documents correspondent à notre actuel document unique d'organisation qui liste hommes et matériel pour une unité donnée.

L'attaque subie à Nevel le 22 avril 1942 est extrêmement violente : la moitié du train est détruite et l'un des wagons-canons est littéralement coupé en deux. Le site sera dégagé par une grue seulement un mois après l'embuscade.

LA FIN

Le lendemain de sa remise en service, les Russes déclenchent une offensive en direction de la Baltique, dans la zone Dünaburg–Rositten, et, le 24 juillet, les *PZ 3* et *21* contre-attaquent à Kovno. Le 1er août, le *PZ 3* se trouve sur le tronçon Krottingen–Telsche, avant d'être placé sous les ordres du *XXXIX. Panzer-Korps*. Une attaque est prévue le 16 août pour rétablir le contact avec l'*Heeresgruppe* « Nord ». Alors qu'il tente de rejoindre Schrunden pour participer à l'appui de cette attaque avec le *PZ 21*, le train blindé déraille à quelques kilomètres de son point de départ et doit être réparé. En octobre, le *PZ 3* patrouille avec le *PZ 21* sur la ligne Moscheiken–Schaulen. Agissant en liaison avec la *201. Sicherungs-Division* entre Akmene et Papile, il a la responsabilité de la sécurité d'un centre névralgique.

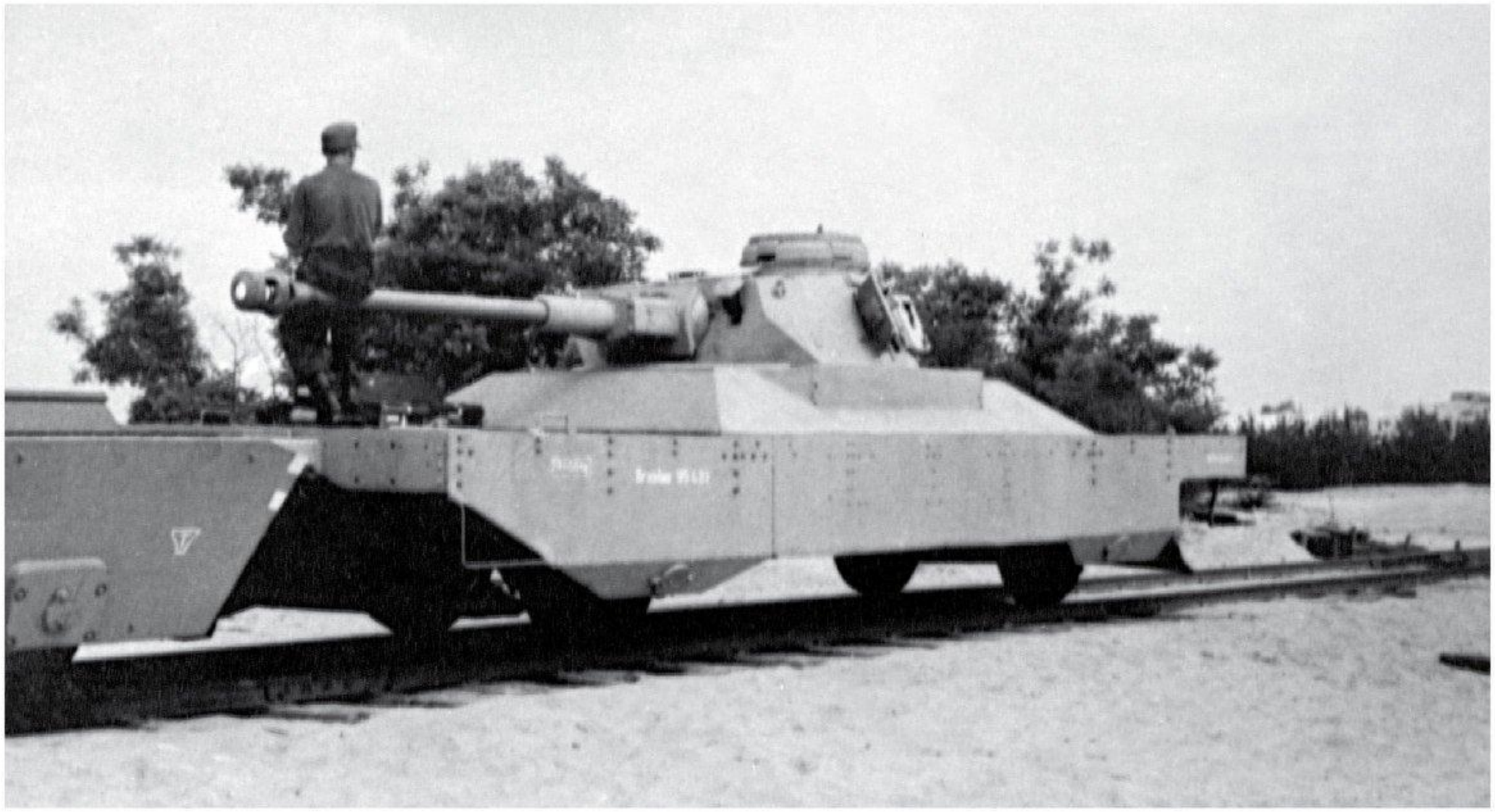
C'est alors que les choses se précipitent : le 5 octobre, les Soviétiques attaquent face à la *3. Panzer-Armee*, percent entre Schaulen et Raseinen, puis coupent les forces allemandes en deux lorsqu'ils atteignent la Baltique. Dans la zone du *PZ 3*, ils repoussent l'élément d'assaut du train débarqué à Gumbaikai, l'équipage allemand apprenant que l'ennemi est déjà à l'est de Vieknsinie et remonte vers le nord. Afin de n'être pas tourné, le train se replie sous le feu vers Weinoden, le 7 octobre, et tente sans résultat de rétablir le contact avec Moscheiken, où se trouve le *PZ 21*. Le 10 octobre, c'est la fin : les chars russes qui ont atteint la voie ferrée à la hauteur de Weissaden bloquent le train, qui doit être sabordé. ■



◥ Le dernier document connu à ce jour du *PZ 3*, déraillé lors de sa tentative du 16 août 1944 de participer à la reprise de contact avec l'*Heeresgruppe* « Nord ».

▼ Comme sur les BP 44, le *PZ 3* a reçu deux *Panzerjägerwagen* à tourelle de *Panzer IV*. Il ne s'agit pas ici de la version standard développée par LHW qui, elle, a des flancs inclinés.

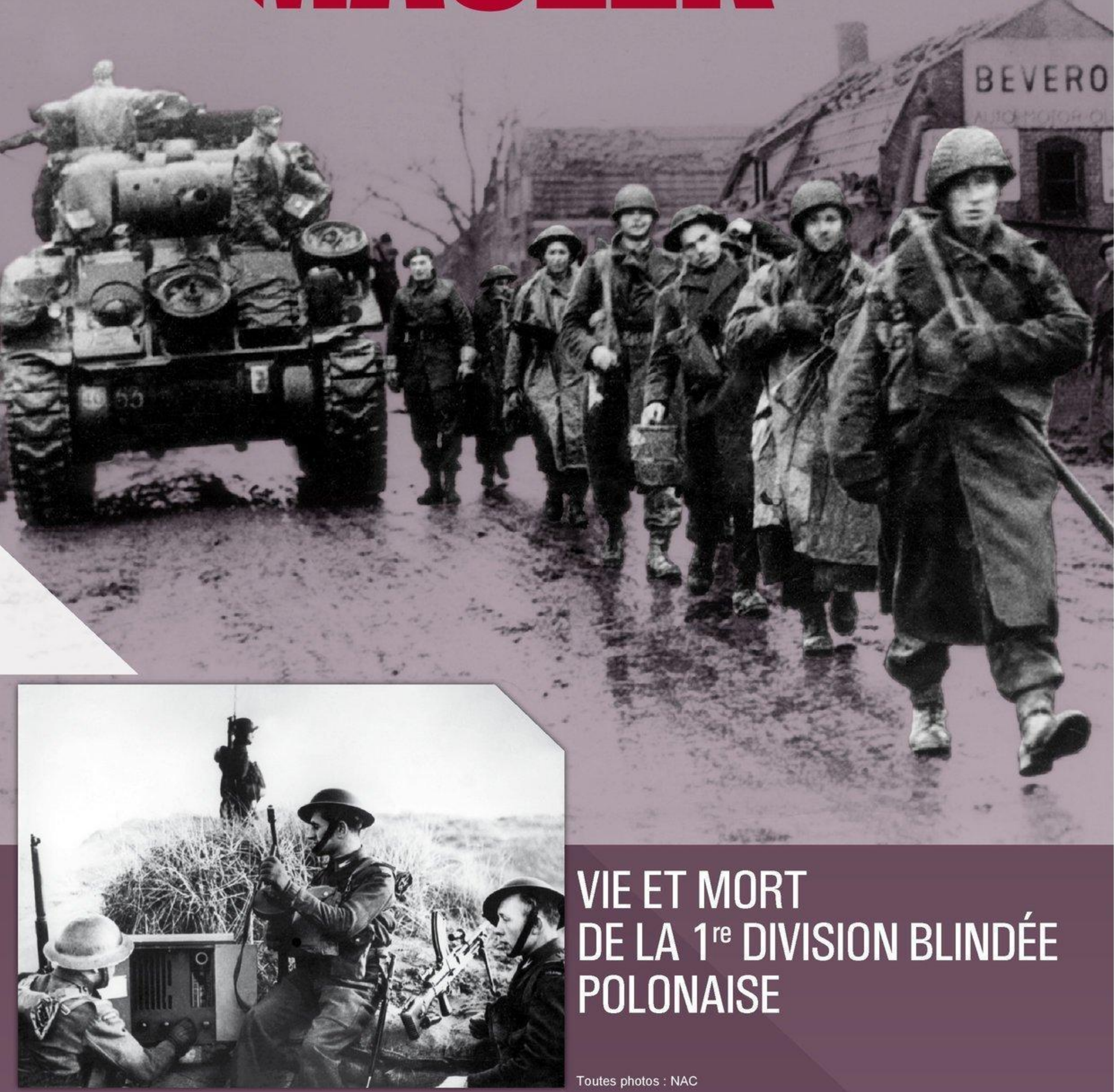
▶ Excellente vue de l'un des *Panzerjägerwagen* déraillés, permettant d'avoir une idée de l'agencement des coffres par exemple.



BIBLIOGRAPHIE

- Sawodny (W.), *German Armored trains on the Russian Front*, Atglen, PA, (E-U.), Schiffer Publishing Ltd, 2003
- Sawodny (W.), *Die Panzerzüge des Deutschen Reiches 1904-1945*, Freiburg (RFA), 2006 et 201, EK-Verlag GmbHSawodny (W.), *German Armored Trains 1904-1945*, Freiburg (RFA), Atglen, PA (USA), 2010, Schiffer Military History
- Malmassari (P.), *Les Trains blindés 1826-1989*, Bayeux, 1989, Éditions Heimdal

LES LIONS DE MACZEK



VIE ET MORT DE LA 1re DIVISION BLINDÉE POLONAISE

Toutes photos : NAC

Après la chute de la France, le gouvernement polonais en exil rallie la Grande-Bretagne, avec les reliquats des brigades et divisions polonaises. Parmi elles, la 10e brigade de cavalerie blindée du général Stanisław Maczek et le groupement blindé du colonel Kazimierz Dworak, encore imprégnés des combats livrés dans l'Hexagone.

Par **Alexandre Thers**

GENÈSE DES UNITÉS BLINDÉES POLONAISE EN GRANDE-BRETAGNE

Les premières unités polonaises ont mis le pied sur le sol anglais dès la fin du mois de juin 1940. Elles ont été regroupées en Écosse, dans des campements en toile. Le colonel Dworak, qui a commandé avant-guerre le régiment mécanisé de la 11e brigade de cavalerie, supervise l'un d'entre eux, le *Polish Military Camp N° 4* dans la réserve forestière d'Harpenden, près de la ville minière de Douglas. Si le camp héberge les éléments de la 10e brigade de cavalerie blindée qui ont pu rallier, son chef, Maczek, le plus éminent officier de l'Arme blindée polonaise, est aux abonnés absents : resté bloqué sur le continent, il n'a pu rejoindre la Grande-Bretagne. Tous les soldats britanniques sur le sol d'Albion dépendent du commandement des forces polonaises à Glasgow. Dès le 25 juin, il est décidé de constituer un groupement blindé à partir des divers éléments mécanisés rescapés (3e, 4e, 5e et 6e bataillons de chars, bataillon de formation, cadres du centre de formation). Les personnels appartenant à l'Arme blindée sont progressivement regroupés à Crawford, à quelques kilomètres au nord de Douglas, pour sa mise sur pied. Le 2e bataillon y rejoint ses prédécesseurs le 18 juillet 1940. Le groupement est alors dépourvu de tous blindés. Le 5 août 1940, une convention militaire signée entre la Grande-Bretagne et la Pologne permet non seulement aux troupes polonaises de rester sur le sol anglais, mais également d'y être réorganisées et rééquipées. Plus tard, les soldats polonais bénéficieront des mêmes droits que leurs frères d'armes des autres forces armées du Royaume-Uni. Début septembre, on compte à Crawford quelque 200 officiers et 1 000 sous-officiers et troupiers. Les divers éléments constituant la 10e brigade de cavalerie blindée sont répartis entre Douglas et Crawford, et leurs hommes affectés, tout comme les unités de la *Home Guard*, à la garde du littoral écossais. En pleine période de doute moral, malgré les liens fraternels noués avec la population britannique, ils ont l'immense plaisir de retrouver leur chef, à la fin du mois de septembre 1940. Ce dernier a pu rallier l'Angleterre à l'issue d'un périple qui l'a fait transiter par le Portugal et l'Afrique du Nord. On imagine la tête de ce dernier, en passe alors de devenir l'une des figures emblématiques de l'armée polonaise en exil, lorsqu'il trouve sa chère brigade réduite au statut d'une simple unité d'infanterie ! À l'époque, on pense déjà à la constitution d'une division polonaise, mais les Anglais et les Polonais s'affrontent sur la question de savoir si elle doit être une unité d'infanterie ou blindée. Parallèlement à ces discussions, le 1er régiment de chars de la 10e brigade, malgré l'absence de matériels, se métamorphose, le 19 septembre, pour donner naissance à la 16e brigade de chars.

▲ Une colonne de la 1re division blindée polonaise sur une route pluvieuse des Pays-Bas, automne-hiver 1944.

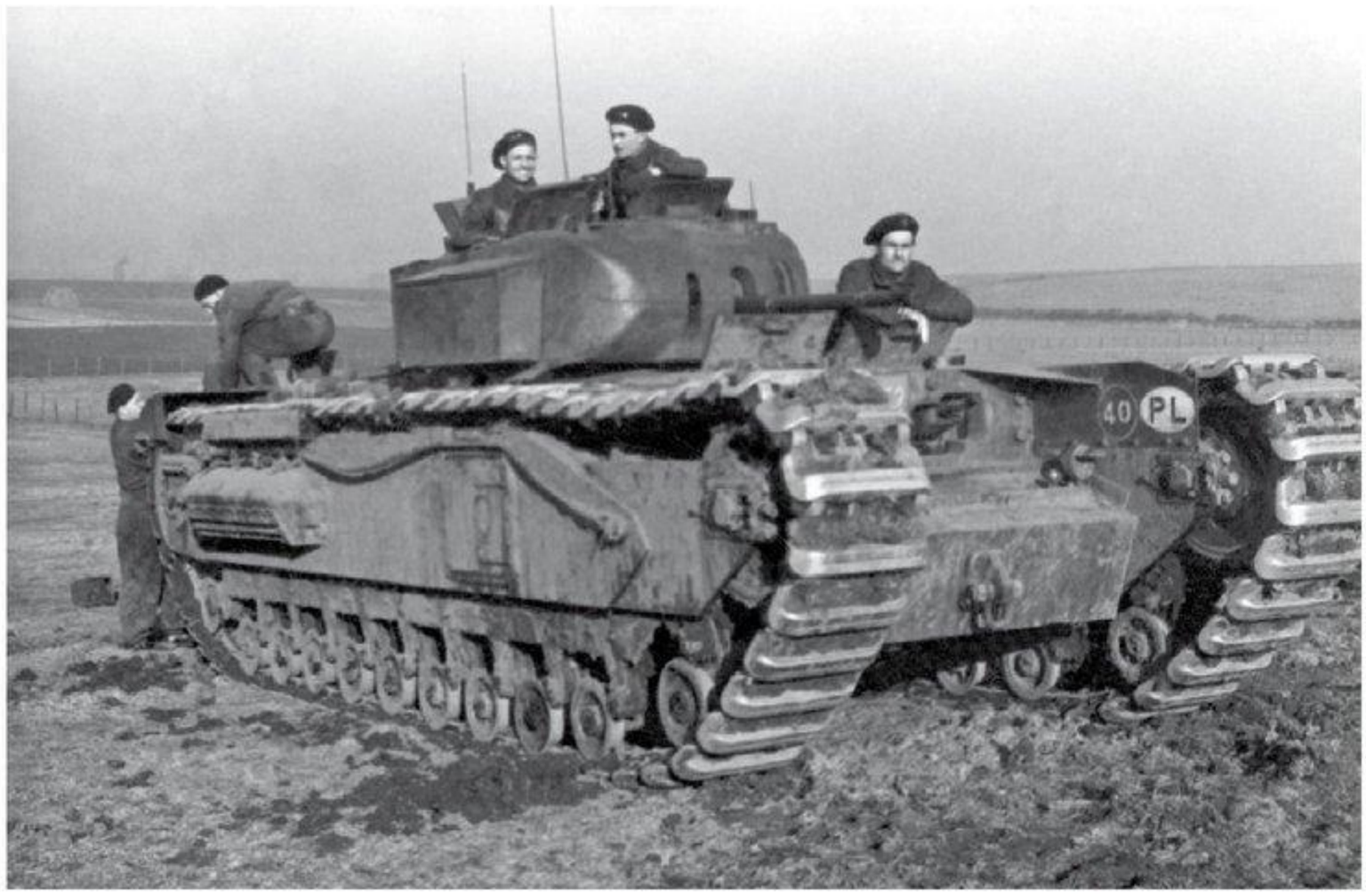
◀ Les hommes de la 1re DB consacrent, jusqu'à la fin de 1941, l'essentiel de leur temps à la surveillance des côtes orientales de l'Écosse, principalement entre Aberdeen et Edinburgh, soit près de 200 kilomètres de côtes.

▶ Les chenillettes françaises Renault UE sont surtout utilisées, entre 1940 et 1942, au sein de la 16e brigade de chars (3e – plus tard 67e bataillon de chars).

Elle rassemble les 1er, 2e et 3e bataillons de chars, le 3e étant l'ancien escadron de chars de l'unité de reconnaissance de la 10e brigade de cavalerie. Les bataillons sont renommés 65e, 66e et 67e. Le 28 octobre 1940 voit la formation du 1er corps polonais, placé sous les ordres du général Marian Kukiel, jusqu'alors vice-ministre de la Guerre du gouvernement polonais en exil. Son quartier général est basé à Perth, au sud-ouest de Forfar. Il a pour mission d'organiser la défense d'une grande portion du littoral écossais, de la baie du Firth of Forth jusqu'à Arbroath, plus au nord. C'est la raison pour laquelle les différentes unités de la brigade de Maczek sont amalgamées et déplacées loin vers le nord-est, à Forfar, sur les arrières d'Arbroath. Une première unité blindée n'en est pas moins mise sur pied : l'unité de reconnaissance du corps, avec un seul escadron de chars. Faute de mieux, la formation et les exercices se font sur des chenillettes françaises Renault UE, que les Polonais ont réussi à exfiltrer de l'Hexagone. Le nouveau 1er régiment de chars est, lui, formé à partir des 1er et 2e bataillons. Crawford ferme alors ses portes, et toutes les forces blindées émigrent dans le secteur de Blairgowrie à partir du 22 octobre 1940. Les mois suivants voient le 1er régiment de chars renforcé par un afflux de volontaires en provenance des États-Unis et d'Amérique du Sud.

NAISSANCE DE LA 1re DIVISION BLINDÉE

La surveillance des côtes écossaises, principalement entre Aberdeen et Edinburgh, se prolonge pour les Polonais tout au long de l'année 1941. Cette activité monotone n'est que rarement perturbée, exception faite par les engagements d'avions lors de la bataille d'Angleterre. Les promoteurs d'une unité blindée polonaise digne de ce nom, le général Władysław Sikorski (Premier ministre et chef des forces armées du gouvernement polonais en exil) et Maczek en tête, se font de plus en plus persuasifs mois après mois, et l'idée fait son chemin. Le 31 décembre 1941, la 16e brigade touche ses premiers chars : 9 Valentine et 15 Churchill. Enfin, les personnels peuvent s'entraîner dans de bonnes conditions, et les cadres et futurs cadres sont en mesure de suivre les diverses formations du *Royal Armoured Corps* à Bovington, Lulworth et Catterick. Le moral remonte en flèche ! Sikorski et Maczek voient, le 25 février 1942, leurs efforts récompensés : le Haut commandement britannique officialise enfin la constitution d'une division blindée polonaise. Maczek, en toute logique, est pressenti pour en prendre le commandement. Selon le vœu de Sikorski, elle doit adopter une structure « lourde » à deux brigades, qui n'est plus vraiment adaptée aux exigences du combat à cette époque. Néanmoins, cette formule a l'avantage d'intégrer telles quelles, le 25 mars, la 16e brigade de chars du colonel Tadeusz Majewski et la 10e brigade de cavalerie du colonel Dworak, qui en forment l'épine dorsale. La formation comprend alors 13 872 hommes, 398 chars et 64 auto-blindées. Les Britanniques, qui ne ménagent pas leur aide, transfèrent la division en avril 1942 près de Melrose, à Kelso, Galashiels et Peebles. Si les cours de tactique ont lieu à Oxford, les applications pratiques se déroulent sur le champ de tir de Kircudbright et les cours d'artillerie à Otterburn. La pénurie en personnels ralentit toutefois considérablement l'évolution du processus : l'espérance des Polonais en l'accord Sikorski–Staline, signé le 30 juillet 1941, qui aurait permis l'envoi de milliers d'ex-soldats polonais détenus en Union soviétique, est en partie déçue.



▲ Char Churchill I. Tout comme les Covenanter, Crusader et autre Valentine, il est utilisé au sein de la 1re division blindée de 1942 à 1943.

▶ 1941-42 : le général Maczek et le commandant Franciszek Skibiński, « patron » du 10e régiment de fusiliers montés et futur chef d'état-major de cette unité. Ce dernier combattra à Falaise avec son successeur, le colonel Jan Maciejowski, qui tombera à Chambois le 20 août 1944.

▶ Deux « figures » de la division : le major Michał Gutowski, qui sera, en avril 1945, le dernier commandant du 2e régiment blindé, et le colonel Tadeusz Majewski, chef de la 16e brigade de chars avant de succéder au colonel Kazimierz Dworak à la tête de la 10e brigade de cavalerie.

UNE ATTENTE INTERMINABLE

Le 12 août 1942, la 16e brigade de chars devient la 16e brigade blindée, et ses bataillons prennent l'appellation de 1er, 2e et 3e régiments blindés. Le premier exercice à grande échelle a lieu au début de septembre 1942. Il est suivi d'une inspection du général Sikorski. À la fin de l'année, la 16e brigade blindée possède 111 chars Covenanter et 20 Crusader.

1942-43 : le général Wladyslaw Sikorski, Premier ministre et chef des forces armées du gouvernement polonais en exil (au centre, saluant), passe en revue la division, alors dotée de chars d'infanterie Vickers-Armstrongs Valentine. À ses côtés, le général Marian Kukiel, le commandant du 1er corps polonais jusqu'en septembre 1942.

Le général Władysław Anders, qui, suite aux accords entre Moscou et le gouvernement polonais en exil à Londres, est depuis août 1941 le commandant des forces armées polonaises en Union soviétique, visite la 1re division blindée. En arrière-plan, le général Kukiel.

Parallèlement, les régiments divisionnaires pratiquent des exercices intensifs, notamment à partir du mois de juin 1943, dans le secteur de New Market, près de Cambridge. Le premier test réel et grandeur nature de la division a lieu en août suivant dans le cadre des manœuvres « Snaffle ». Elle s'y mesure, au cours d'une joute de quatre jours, à la 4e division blindée canadienne. Le résultat est spectaculaire : la formation fait montre d'une grande cohésion et d'une rapidité surprenante dans la manœuvre, tout en parvenant à conserver opérationnels la quasi-totalité de ses matériels. Néanmoins, à la grande surprise des Polonais, le maréchal Montgomery affiche un certain scepticisme : leur mordant et leur désir de revanche lui font-ils craindre qu'ils ruent dans les brancards dès le débarquement, n'en faisant qu'à leur tête ? On ne sait. Un seul problème récurrent demeure : la grande unité pâtit toujours de carences en hommes. Heureusement, cette difficulté sera rapidement surmontée grâce au transfert de prisonniers de guerre d'origine polonaise (principalement des Poméraniens et des Silésiens) capturés en Tunisie sur la *Panzer-Armee* « Afrika ».
Après septembre 1943, la division touche, graduellement, ses premiers matériels modernes : les Covenanter et Crusader laissent progressivement la place aux Sherman, Cromwell, Stuart, complétés par des véhicules semi-chenillés d'origine américaine et des chenillettes Bren. En octobre 1943, l'unité est réorganisée, à la demande du Haut commandement britannique, sur la base des divisions blindées récentes : l'une de ses brigades blindées est remplacée par une d'infanterie. Celle qui reste rassemble des éléments des 10e et 16e brigades. Elle comprend les 1er et 2e régiments blindés, le 24e Lanciers et le 10e Dragons. Le 10e Fusiliers montés devient le régiment de reconnaissance divisionnaire, et l'ex-1er régiment de reconnaissance devient le 1er escadron de mitrailleuses indépendant. Ce qui reste des unités après réorganisation, incluant le 3e régiment blindé et le 14e Lanciers, forme le noyau d'une nouvelle brigade blindée, qui sera incorporée à la 2e division de grenadiers blindés polonaise.
En décembre 1943, elle teste pour la première fois ses nouveaux Sherman lors d'exercices de tir en conditions réelles.
En février 1944, la division participe à cinq autres exercices dans des circonstances identiques, avant d'être passée en revue, à la mi-mars, par le maréchal Montgomery, qui, cette fois, prononce des paroles plus élogieuses à son encontre. Le 19 mars 1944, la division est officiellement mobilisée. Elle perçoit tous ses matériels complémentaires en l'espace d'un mois. Le 13 avril, c'est au tour du général Eisenhower de rendre visite à l'unité. Il se montre plus enthousiaste que Montgomery et ne semble avoir aucun doute sur ses capacités opérationnelles ! Le 18 avril, celle-ci touche ses équipements de combat et subit de menues modifications, définitives, en mai. La formation rassemble alors 885 officiers et 15 210 sous-officiers et hommes de troupe.

Bren *Carrier*
Train blindé polonais « G »
Grande-Bretagne, automne 1942

Puissance : 85 cv
Vitesse max. : 51 km/h
Équipage : 2
Blindage max. : 12 mm

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

▲▲ Les Polonais sur un terrain de manœuvre en Grande-Bretagne, probablement en 1943, évoluant sur des châssis de chars légers d'origine américaine Stuart.

▲ Hommes et chars du 24e Lanciers sur le point de débarquer à Arromanches depuis le cargo britannique *Hannibal Hamlin*, le 1er ou le 2 août 1944.

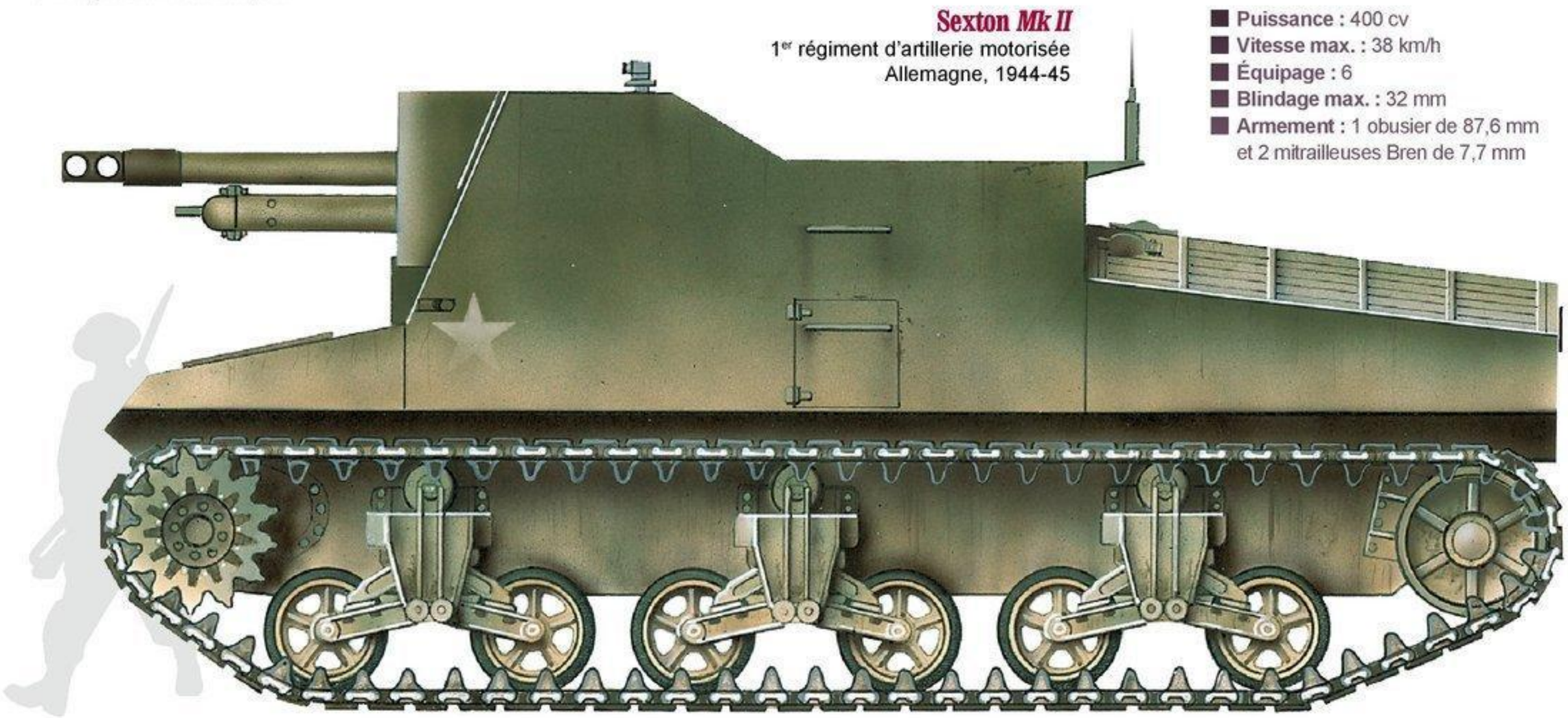
▼ Mars 1944 : le maréchal Montgomery s'adresse aux soldats de la 1re division blindée.

Son potentiel en matériels est impressionnant, avec 381 chars, 473 pièces d'artillerie et 4 050 véhicules. Elle quitte l'Écosse pour l'Angleterre et York, où elle parachève sa préparation. Elle est passée en revue par le président de la République polonaise en personne, Władysław Raczkiewicz, et livre son dernier combat fictif les premiers jours de juin contre la 1re division blindée française libre du général Leclerc. Dans la seconde quinzaine de juillet 1944, la division prend la route d'Aldershot, où elle attend son tour pour embarquer pour les côtes normandes. Cette période est mise à profit pour les ultimes préparatifs : les hommes touchent leurs derniers petits équipements individuels et peignent les marquages spécifiques sur leurs matériels. La division embarque fin juillet à Tilbury et Southampton. Elle retrouve le sol français après quatre ans d'attente. Les premières unités débarquent le 30 juillet à Arromanches-les-Bains et à Courseulles-sur-Mer, et la division est regroupée autour du village nommé Le Buhot.

DANS LA MÊLÉE, ENFIN !

Au 7 août, la division, qui fait partie du 2e corps canadien, est massée près de Bayeux. Ce corps doit s'assurer, dans le cadre de l'opération « Totalize », du secteur de Falaise, pour y faire la jonction avec les forces américaines qui avancent vers Argentan,

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012



ce qui permettrait d'encercler les forces allemandes à l'ouest de Mortain. La 1re division blindée doit, avec la 4e division blindée canadienne, intervenir le 8 août à la suite de l'infanterie sur l'axe de la route Caen–Falaise et s'emparer de cette ville au soir. La plaine ouverte devant Caen, si elle est, contrairement au bocage, propice à une grande confrontation entre forces mécanisées, offre aux Allemands de bonnes opportunités pour dissimuler leur artillerie antichar. La nuit du 7 août à 23h30, l'ordre tant attendu depuis quatre ans retentit dans les rangs polonais : *Naprzód !* (en avant !). La masse des blindés s'ébranle dans le cliquetis des chenilles, empruntant des itinéraires balisés et guidée par les fusées éclairantes. Les Polonais doivent s'emparer de la cote 111 et des bois de Chemin-Haussé, la voie romaine qui traverse la plaine de Caen. La formation se heurte rapidement aux bouchons antichars et au feu des *Sturmgeschütze* de la *89. Infanterie-Division* qui protègent les positions allemandes au sud de Caen. La progression est rendue encore plus chaotique par les obus fumigènes tirés par l'adversaire.

Les assauts sont renouvelés dès les premières heures du 8 août, lorsque le 24e Lanciers (major Ian Kanski) s'élance en direction de Saint-Aignan-de-Cramesnil et Cauvicourt. La *51th Highlands Division* ayant réussi à rompre les lignes allemandes, elle est relevée par la 1re division blindée polonaise, qui doit exploiter, de concert avec la 4e division canadienne, la percée et foncer vers Falaise. Cette seconde phase de l'offensive démarre à 12h35, lorsque, en guise de prélude, 492 bombardiers lourds alliés déversent un tapis de bombes sur les lignes allemandes, provoquant malheureusement quelques dommages collatéraux. Les deux divisions blindées s'élancent à l'assaut à 13h55. Les Polonais se heurtent, vers 15 heures, aux *SS* de la division « Hitlerjugend », à l'est de Saint-Aignan-de-Cramesnil, qui les étrillent sévèrement : le 2e régiment blindé du colonel Stanislaw Kostzustki perd 26 chars, soit presque la moitié de ses effectifs ! Le 1er régiment blindé du major Aleksander Stefanowicz, qui avance vers Renemesnil, perd lui 20 Sherman et déplore la mort de 35 membres d'équipage. Au soir, les deux divisions sont encore loin de Cauvicourt : les défenses allemandes ont à peine été entamées, et les pertes totales en blindés enregistrées dans la division s'élèvent à une quarantaine ! Les objectifs de la 1re DB polonaise pour le 9 sont Cauvicourt et Hautmesnil, qu'elle prend avec l'infanterie de la 3e brigade de fusiliers polonais. Estrées-la-Campagne, Saint-Sylvain tombent à leur tour. Le 1er régiment blindé s'est particulièrement distingué dans la prise de Renemesnil, où il a dû livrer d'âpres combats contre l'artillerie allemande, les mortiers et les chars Tiger…

▼ Fantassins de la 1re DB polonaise à l'exercice avant l'invasion du continent.

Mais la défense ennemie sur le Laison a été brisée, et une centaine de soldats canadiens prisonniers ont été libérés. Le lancier Krowicki raconte : « *Le 9 août, mon peloton s'arrêta en bordure d'un bosquet, au bord d'une route encaissée, pour ravitailler et manger un morceau. Ce devait être avant l'attaque de Cauvicourt, je crois. Nous avions arrêté les moulins des chars. Ce fut alors que j'entendis des bruits de moteurs et des cliquetis de chenilles. Mes camarades n'avaient rien remarqué. Par acquit de conscience, je me mis à fouiller du regard les alentours. J'aperçus alors une colonne de véhicules et de chars ennemis, dont des* Jagdpanzer. *Sans réfléchir et sans rien dire à personne pour ne pas perdre de temps, je me mis à manœuvrer la tourelle de mon Sherman pour détruire les machines de tête et de queue afin d'immobiliser la colonne, ce que, grâce à Dieu, je parvins à faire.* »

Mi-juillet 1944 : une colonne motorisée de la 1re division blindée polonaise sur une route normande. La chenillette d'infanterie Bren Carrier, au premier plan, était surtout utilisée dans des tâches de ravitaillement et de transport, comme tracteur de canons antichars, mais aussi pour les évacuations sanitaires.

Fantassin opérateur radio de la 1re DB polonaise, photographié en Normandie à la mi-juillet 1944. Il arbore sur sa manche l'insigne divisionnaire, introduit en 1942, qui représente une coiffe stylisée de hussard polonais.

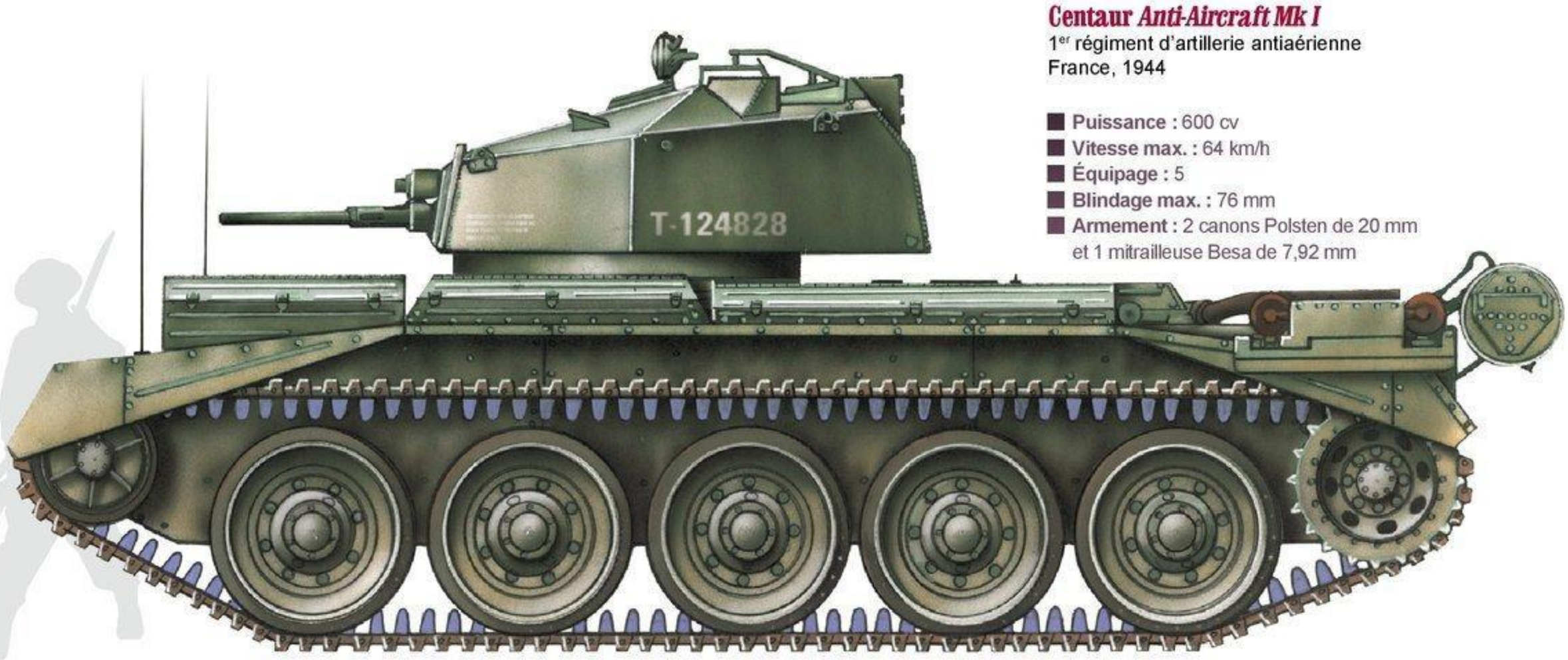
LES POLONAIS FERMENT LE GOULOT DE FALAISE

Les Allemands se replient en bon ordre, mais offrent une résistance si acharnée aux Alliés dans le bois de Quesnay que « Totalize » est suspendue au soir du 10. Falaise, à une douzaine de kilomètres, leur échappe. Le 13 août, alors que les Canadiens avancent vers la ville, la division fait mouvement à l'ouest de la route Caen–Falaise, où elle relève la division blindée canadienne. Le 14, elle déplore de nouvelles pertes accidentelles – près de 200 – au cours d'un nouveau bombardement aérien, préliminaire à un nouvel assaut. Les chars polonais n'atteignent pas leur objectif principal, ne pouvant dépasser Fontaine-le-Pin. Le lendemain, ils font route vers le flanc oriental de la 1re armée canadienne, en direction de Sassy. Cette fois, ils ont pour mission de franchir la rivière Dives afin de

Centaur *Anti-Aircraft Mk I*

1er régiment d'artillerie antiaérienne
France, 1944

- **Puissance :** 600 cv
- **Vitesse max. :** 64 km/h
- **Équipage :** 5
- **Blindage max. :** 76 mm
- **Armement :** 2 canons Polsten de 20 mm et 1 mitrailleuse Besa de 7,92 mm



© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

couper la retraite des Allemands empochés près de Trun, ce qu'ils font entre Jort et Vendeuvre, et de pousser vers Chambois à n'importe quel prix, afin de fermer ladite poche.

Le 16, la division fait route plein sud-est en direction de Trun : en fin de journée, elle est à Barou-en-Auge, à une dizaine de kilomètres de ce bourg. Cette journée voit le premier contact entre des combattants polonais et des éléments précurseurs de la *90th Infantry Division* américaine. La division s'assure, le lendemain, des hauteurs 159 et 259, puis du secteur des Champeaux, avec la hauteur 262, toujours plus au sud-est, puis du mont Ormel, à l'est de Trun, parachevant ainsi la grande manœuvre d'encerclement. Le lendemain, la poche de Falaise est verrouillée. La division se place en défensive sur le mont Ormel, Neauphe-sur-Dive et le secteur de Chambois dans la soirée. La jonction est faite avec les troupes américaines qui ont atteint Chambois par le sud. La dernière phase de la campagne commence. La division va y jouer un rôle très important, celui du bouchon dans la fermeture de l'étroit goulot délimité par Chambois et Trun, seule voie d'évacuation de la poche de Falaise, cette dernière étant investie et libérée au soir du 17, à l'exception de l'école secondaire de filles, où s'est barricadé un groupe de *SS* de la « Hitlerjugend ». Les unités allemandes n'ont alors de cesse de faire sauter le bouchon polonais : ils ont toutes leurs chances, les Polonais, retranchés sur le mont Ormel (qu'ils surnomment désormais *Maczuga* – la Massue) étant coupés des autres unités alliées. Encerclés sur trois côtés, au sud par les troupes de la 7e armée allemande, à l'est et au nord par les unités en retraite qui tentent de se frayer un passage, les assiégés – 1 500 hommes et quelque 80 chars – livrent, à partir du 19 août, des combats acharnés, d'une violence inouïe, se battant comme des lions sur cette position isolée. Aucun renfort, aucun ravitaillement ne leur parvient. Les blessés, tout comme les prisonniers, ne peuvent être évacués. Il faut attendre le 21 août pour que les troupes des 12e et 30e corps britanniques parviennent à franchir la ligne Falaise–Argentan et à atteindre le secteur tenu par les Polonais. C'est alors au tour des Allemands d'être pris à revers. Le 22, les hommes de Maczek, bien qu'épuisés, les chargent afin de faciliter la progression de leurs libérateurs, précipitant la défaite des Allemands, qui n'ont d'autre choix, pour la plupart, que de se rendre en masse. La résistance acharnée des Polonais a payé : la bataille de Normandie est terminée.

▲ Normandie, juillet 1944 : char Cromwell Mark VII à caisse soudée. Il a l'avantage de pouvoir utiliser, si nécessaire, des obus américains.

LA BELGIQUE, LA HOLLANDE ET LA REDDITION DE BREDA

Le 23, la division, épuisée, est mise en réserve autour de Grand-Mesnil, jusqu'au 28 août. Ses actions dans le secteur Mont-Ormel–Chambois se soldent par la capture à l'ennemi de 5 650 soldats allemands de tous grades, 70 chars et 500 véhicules de tous types détruits. Après ce court repos, la division reprend sa marche à l'est.

◥ Août 1944 dans la région de Caen : un rare Centaur *Anti-Aircraft Mk I* polonais à deux canons Polsten de 20 mm.

◀ Mi-juillet 1944 : le colonel Kazimierz Dworak, premier commandant de la 10e brigade de cavalerie blindée, et commandant en second, depuis mars 1942, de la 1re DB, avec le général Maczek et le chef de bataillon T. Wysocki.

◣ Août 1944 : jonction est faite ! Un soldat de la division blindée polonaise fraternise avec deux soldats américains dans le secteur Falaise–Chambois.

Elle franchit la Seine à Elbeuf, à la poursuite des fuyards de la *Wehrmacht*, sur l'axe Elbeuf–Abbeville–Saint-Omer–Ypres, avant de pénétrer en Belgique, toujours sur les talons de l'ennemi et en contact presque constant avec lui. Après Roulers et Tielt, sa 3e brigade de fusiliers entre dans Gand le 11 septembre, tandis que sa 10e brigade de cavalerie se bat à Stekene, La Trompe et remonte vers le nord-est et Saint-Gillis-Waas, aux confins orientaux du pays. Le 15 septembre, la division se regroupe avant de pénétrer en Hollande et de s'en prendre au port de Terneuzen, pris le 20, et s'être assurée du canal Axel–Hulst. Les jours suivants voient les cavaliers blindés continuer leur progression vers l'Allemagne, empruntant l'axe Merxplas–Baarle-Nassau–Alphen, où ils entrent le 5 octobre 1944. Trop en profondeur dans le dispositif ennemi, la formation s'y installe en défensive jusqu'au 27 octobre, date à laquelle les troupes de la 1re armée canadienne arrivent sur la Maas. Le nouvel objectif assigné aux Polonais est Breda, au sud du pays. Les défenses allemandes sont rompues à Gilze et à Bavel, et la ville est libérée le 29 octobre. L'avancée est irrésistible : le canal de Mark et le canal Wilhelmine sont traversés, et la poussée continue sur Moerdijk le 5 novembre. Cette place fortifiée, entourée de champs de mines, est de plus inondée, limitant les mouvements des libérateurs. C'est la raison pour laquelle il faut attendre le 9 novembre pour qu'elle tombe. La division cesse alors sa marche en avant : elle est mise au repos pour être recomplétée. Avec la contre-offensive allemande, une partie des forces alliées sont retirées de la Maas, tenue désormais par la seule division polonaise, renforcée cependant du *47th Royal Marine Commando* et du 1315e régiment de la *RAF*, ce qui élargit sa portion de front d'une cinquantaine de kilomètres. S'ensuit alors l'attaque de l'île de Kapelsche Veer, transformée en point d'appui fortifié par les Allemands et pouvant servir de base de départ pour une éventuelle contre-attaque. Le complexe est attaqué le 7 janvier 1945 par les Polonais de la 3e brigade de fusiliers qui, en sous-effectifs, s'y cassent les dents. Le commando ne réussit pas mieux. Il faut attendre l'entrée en lice de l'infanterie canadienne pour que l'île soit enfin prise, après que ses derniers défenseurs l'ont abandonnée dans la nuit du 30 au 31 janvier 1945.

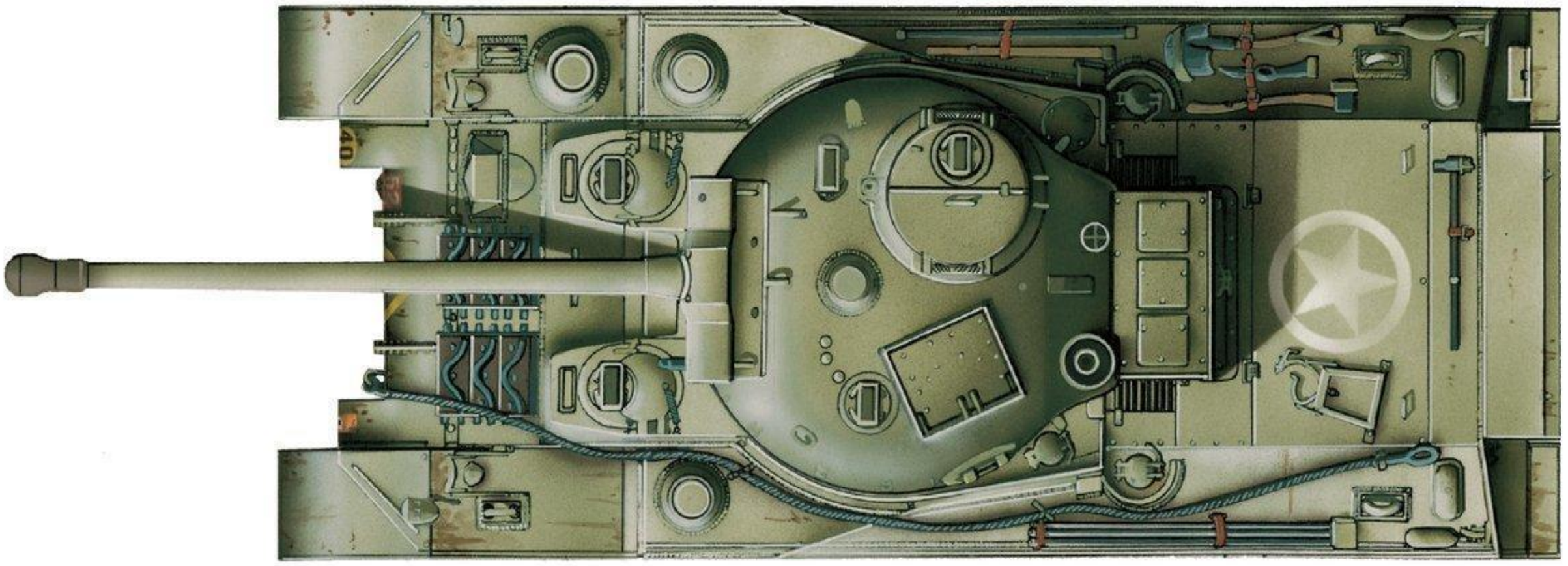
▲ Août 1944 : cette colonne allemande, dans le secteur de la cote 262, près du lieu-dit Les Champeaux, au nord-est de Trun, tenu par les Polonais, n'a pu échapper à son destin.

▲ Août 1944 : char polonais détruit dans le secteur de la cote 262.

Sherman Firefly

1er escadron
2e régiment blindé
Grande-Bretagne, 1944

- **Puissance :** 425 cv
- **Vitesse max. :** 40 km/h
- **Équipage :** 4
- **Blindage max. :** 76 mm
- **Armement :** 1 canon *QF 17-Pounder Mk.IV L/55* de 76,2 mm et 1 mitrailleuse M1919A4 de 7,62 mm



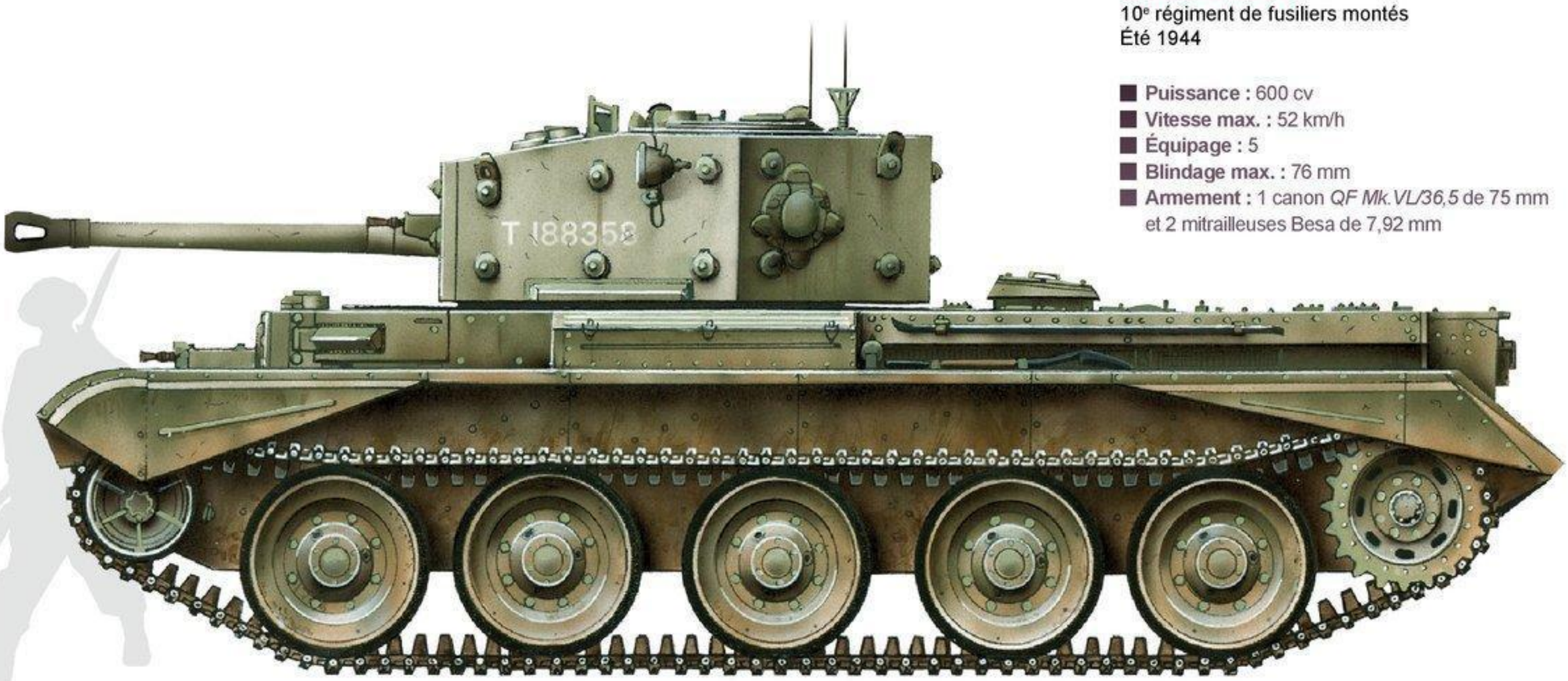
© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

Cromwell *Mk IV*

10e régiment de fusiliers montés
Été 1944

- **Puissance :** 600 cv
- **Vitesse max. :** 52 km/h
- **Équipage :** 5
- **Blindage max. :** 76 mm
- **Armement :** 1 canon *QF Mk.VL/36,5* de 75 mm et 2 mitrailleuses Besa de 7,92 mm



DERNIÈRES CAVALCADES

Ce n'est que le 7 avril 1945 que la division retourne au combat, avec pour mission de frapper en direction d'Emden, sur l'Ems, de l'autre côté de la baie de Dollart, qui sépare l'Allemagne de la Hollande, et dont le port, à l'inverse de la ville, a été volontairement épargné par les frappes aériennes alliées.

La frontière allemande est franchie le 8 avril, à Goch, et les Polonais se rassemblent à Goor et à Coevorden, avant de se diriger vers le canal côtier (*Küstenkanal*). La 10e brigade de cavalerie y bivouaque, tandis que la 3e brigade de fusiliers prend la direction de Ter Appel–Winschoten. Le 13 avril, un petit groupe du 2e régiment blindé, constitué d'un Sherman, d'un *Scout Car*, d'une Jeep et d'une motocyclette, libère 1 700 polonaises détenues au camp d'Oberlangen, survivantes de l'insurrection de Varsovie. Ce n'est que le 19 avril que le canal est franchi, après les interventions conjointes de l'artillerie et de l'aviation. Les Polonais atteignent la rivière Leda le 22, d'où ils reçoivent l'ordre de prendre la base navale de Wilhelmshaven. Après avoir franchi le cours d'eau à Posthausen les 25 et 26 avril, la 10e brigade est dépêchée vers la tête de pont de Leer. Elle fait la jonction avec la 3e brigade de fusiliers le 1er mai. Au soir du 4 mai, la division est dans les faubourgs de Wilhelmshaven et se prépare à l'assaut. Celui-ci n'aura pas lieu : les autorités militaires et civiles capitulent le lendemain, et les hommes du 2e régiment blindé et du 8e bataillon de fusiliers occupent le grand complexe portuaire. La guerre est finie : elle aura coûté à la division près de 5 000 tués et blessés. La 1re division blindée polonaise ne verra pas son vœu le plus cher exaucé : rentrer en Pologne. Le pays étant devenu communiste et n'accordant désormais aucune légitimité au gouvernement du président Raczkiewicz, Maczek et ses hommes ne sont pas les bienvenus – à moins de passer sous les fourches Caudines des nouveaux maîtres de l'heure. Ils resteront en Allemagne en tant que force d'occupation, ce jusqu'en 1947, année de la dissolution de leur division. Celle-ci ne sera pas invitée à participer au défilé de la Victoire du 8 juin 1946 à Londres. Ses hommes, déchus de leur nationalité polonaise par le nouveau régime, choisiront, pour le plus grand nombre et leur chef en tête, soit de rester en Grande-Bretagne, soit de prendre un nouveau chemin d'exil. ■

▲ Sherman polonais sortant de la base navale de Wilhelmshaven, en avril 1945.

▲▲ Prisonniers de guerre allemands capturés par la 1re division blindée au cours des combats en Europe occidentale.

◀ Les Polonais entrent dans Breda, aux Pays-Bas, qu'ils ont libérée avec de lourdes pertes.

BIBLIOGRAPHIE

- Solarz (J.), « 1.Dywizja Pancerna 1939-1944 » paru dans *Wydawnictwo Militaria* N° 196, 2003
- Barbarski (K.), Hadler (T.), *Polish Armour 1939–1945*, Osprey, Londres, 1988
- Grotek, (M.), Delogu (S), « 1re DB polonaise » à lire sur http://stephane.delogu.pagesperso-orange.fr/1eredbpologne.html
- Delogu (S.), « La grande Polka ! Les tankistes polonais au combat » paru dans *Batailles & Blindés* N° 12, décembre 2005

▲ Panther *Ausf. G* de la *25. Panzer-Grenadier-Division* sur le front de l'Oder, en mars 1945.
Bundesarchiv Bild-183-H28356

▶ Le château de Küstrin, sur l'Oder. L'arrivée de l'Armée rouge sur ce fleuve va pousser Hitler à instituer, le 9 mars 1945, la cour martiale à procédure accélérée. Quelques jours plus tard, une nouvelle instruction sera édictée, portant sur le développement de l'idéologie nationale-socialiste dans l'armée : « *Le premier des devoirs d'un chef militaire est de fanatiser politiquement ses hommes.* »
DR

Le 30 janvier 1945, Hitler, dont les interventions sur les ondes sont plus rares que par le passé, s'adresse au peuple allemand pour le douzième anniversaire de sa prise de pouvoir. Sa voix semble moins assurée et moins puissante qu'à l'accoutumée. Pour établir un mauvais parallèle, elle semble être à l'image des forces d'un *Reich* qui refuse de prendre la mesure du déclin de ses forces et de la portée de son reflux. Cette date marque également le deuxième anniversaire de la défaite de la bataille de Stalingrad. Pour l'heure, l'encerclement n'est plus au loin, sur la Volga, mais à proximité des frontières du *Reich*, tant à l'ouest qu'à l'est. Ce même 30 janvier est marqué par l'arrivée des troupes de l'Armée rouge sur l'Oder, dernier obstacle naturel avant Berlin. La 5e Armée de choc au nord et la 8e Armée de la Garde au sud s'assurent du périmètre autour de Küstrin, à quelque 70 kilomètres à l'est de Berlin.

DU NOUVEAU À L'EST

Jusqu'aux premiers jours de janvier, Hitler et son entourage se sont enferrés dans le déni du danger sur le front de l'Est. La pensée du *Führer* est tout entière accaparée par une idée fixe qu'il forge en extrapolant la situation du *Reich* de celle de Frédéric II durant la guerre de Sept Ans. Persuadé que toute coalition est vouée à se rompre, que l'alliance entre les Occidentaux et Staline est contre nature, que la négociation à l'Ouest est possible, il accorde toute son attention à la contre-offensive des Ardennes et refuse de considérer la fragilité des défenses établies le long de la Vistule. Cet aveuglement est également celui de l'*OKW* et d'un entourage militaire choisi pour sa servilité. Keitel, « Lackeitel », (Keitel le laquais) comme le surnomment certains officiers de la *Wehrmacht*, n'a pas les moyens d'avoir d'autre avis que celui de son

Küstrin

DERNIERE BATAILLE AVANT BERLIN

Par **Martin Benoist**

maître, Jodl, plus compétent, et toute son attention se concentre également à l'Ouest. Les hiérarques du régime, qu'ils soient bien en cour ou discrédités, sont sur la même ligne. Himmler, le *Reichsführer-SS*, qui depuis le 20 juillet se leurre sur sa puissance et se croit apte à diriger des opérations militaires depuis qu'il commande nominalement l'armée de réserve et un petit groupe d'armées du Haut-Rhin, ose même affirmer, le 24 décembre, au *Generaloberst* Guderian : « *Vous savez, mon cher général, je ne crois pas que les Russes vont lancer la moindre attaque. Tout cela est un énorme bluff.* »

Dans les faits, la supériorité soviétique, en hommes et en matériel, est écrasante, et Guderian n'en est que trop conscient. Il tente une nouvelle fois d'en faire prendre conscience à Hitler et à l'*OKW*, lors d'une nouvelle visite au complexe de commandement de l'*Adlerhorst*, il se heurte à un flot d'irrationalité, dans lequel se mélangent les propos tenus par la triade Hitler, Göring, Keitel :

les effectifs massés face à ses troupes relèveraient de la démence, les 8 000 avions rassemblés le long du front seraient des leurres, les corps blindés soviétiques ne comporteraient pas de chars…
Le 12 janvier 1945, les Soviétiques déclenchent leurs offensives sur le cours de la Vistule. En deux semaines, les troupes des maréchaux Joukov, Rokossovski et Koniev réussissent à détruire le dispositif allemand en Pologne, puis à franchir les frontières du *Reich* de 1939, avant d'isoler la Prusse-Orientale. La Courlande et Königsberg sont presque coupées du monde. Après avoir franchi la Vistule, les Soviétiques, qui progressent à un rythme d'environ 50 kilomètres par jour, arrivent sur les deux derniers obstacles naturels avant Berlin : le fleuve Oder et la rivière Neisse. L'Oder est large de 200 à 300 mètres et profond de 2,5 à 4,5 mètres. Mais en cette période de l'année, il est presque entièrement pris par les glaces. L'objectif est d'une part de sécuriser les flancs, en Silésie – dont Staline a ordonné de prendre intact le potentiel minier et industriel – et en Poméranie, et d'établir parallèlement des têtes de pont, prémices de la base d'attaque en vue de l'assaut final sur Berlin. Pour y parvenir, l'enjeu est la prise de Küstrin, vieille cité au confluent de la Warthe et de l'Oder, élevée au rang de « forteresse » par Hitler, ce qui signifie que la position ne doit pas être évacuée, quand bien même elle serait encerclée. La ville et ses ponts constituent, avec Francfort, plus en amont, le meilleur point de passage sur le fleuve. En outre, Küstrin est reliée à Berlin tant par le rail que par une voie majeure du réseau routier principal : la Reichstrasse 1.

DES DÉFENSEURS SURPRIS

Le 30 janvier dans la soirée, des bataillons d'infanterie soviétique menés par le colonel Esipenko, commandant en second de la 89e division d'infanterie de la Garde, traversent l'Oder gelé et forment une tête de pont immédiatement au nord de Küstrin. Les hommes de la 5e Armée de choc, commandés par le général Berzarine, franchissent le fleuve le lendemain matin, un dimanche, et s'installent dans le village de Kienitz, qui jouxte la vieille cité. Le même jour, les hommes de la 44e brigade de chars de la Garde réussissent à constituer une tête de pont au sud de la ville. Les soldats de l'Armée rouge s'emploient à creuser immédiatement des tranchées dans le sol gelé de l'Oderbruch, plaine alluviale qui s'étend jusqu'aux hauteurs de Seelow. Ils sont rejoints rapidement par des régiments d'artillerie. L'encerclement de la ville n'est pas encore

JSU-122
Unité inconnue
Küstrin, 1945

Puissance : 520 cv
Vitesse max. : 37 km/h
Équipage : 4 ou 5
Blindage max. : 120 mm
Armement : 1 canon A-19s
ou D-25s de 122 mm
1 mitrailleuse DShK de 12,7 mm

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

réalisé, et les ponts ne sont pas pris. Pour l'heure, les masses blindées ne peuvent encore franchir le fleuve.
Les Soviétiques s'attendaient à une contre-attaque rapide, mais de fait, leur installation surprend les défenseurs allemands bercés par la propagande de Goebbels, persuadés que l'on se battait encore à Varsovie… Himmler, qui vient d'être nommé le 24 janvier, sur décision d'Hitler, à la tête du groupe d'armées « Vistule », va-t-il être en mesure de rétablir la situation ? Rien n'est moins sûr : le *Reichsführer-SS*, qui brigue la succession d'Hitler, pense davantage au prestige militaire que lui assurerait un succès qu'à diriger effectivement les opérations. D'ailleurs, le *SS-Standartenführer* Eismann, son chef des opérations, ne relève dans la bouche de l'incompétent que verbiage national-socialiste et aucune idée des forces en présence…

▲ Les forces mécanisées soviétiques progressent, en dépit du mauvais temps, à une moyenne de 50 kilomètres par jour. IWM

CHOC ET EMPRISE

La présence des Soviétiques à Küstrin déclenche un coup de tonnerre à Berlin : « *Ce cri d'alarme balaie comme un coup de vent la capitale du* Reich », écrit von Oven, l'attaché de presse de Goebbels. S'ensuit un déchaînement de mots, un embrigadement qui confine à l'hystérie, des harangues… Des autobus sont réquisitionnés pour acheminer des troupes jusqu'aux hauteurs de Seelow. Cette « bataille de la Marne » d'un *Reich* aux abois suscite d'autres créations d'unités aux noms ronflants et à l'efficacité dérisoire. Ainsi, la division *SS* « 30 Januar », dans laquelle des blessés convalescents reprennent du service de façon anticipée, ne compte ni char ni canon d'assaut. Pour Eberhardt Baumgart, ancien de la *SS-Panzer-Grenadier-Division* « Leibstandarte Adolf Hitler », « *c'est un ramassis* » et non une division. Une *Panzer-Jagd-Division* est formée dans le même esprit : il devrait donc s'agir d'une unité de chasseurs de chars, mais c'est en réalité un agrégat de compagnies cyclistes dont les troupes sont issues des Jeunesses hitlériennes. L'armement principal est constitué de *Panzerfäuste*, lance-roquettes individuels antichars à un coup, efficaces à très courte portée, élevés au rang d'armes de choc, comme s'il s'agissait de l'une des « Wunderwaffen » miracles et secrètes fantasmées par des populations restées attachées à la personnification de la Patrie qu'est Hitler.
En outre, la vieille ville de Küstrin est défendue par des hommes du *Volkssturm*, une milice née à l'automne 1944. Elle rassemble les combattants de moins de 17 ans et de plus de 45. Les mots d'ordre qui lui sont insufflés sont « *croire, combattre, vaincre* ». Dans le même esprit, le nouveau slogan de Goebbels est « *Nous gagnerons car nous devons gagner* », qui ne peut faire manquer de penser au « *Nous vaincrons car nous sommes les plus forts* » du ministre français Reynaud en 1940… Ce volontarisme dérisoire parvient toutefois à convaincre des populations qu'il n'y a pas d'autre issue que les combats à outrance. La peur du « Bolchevique », les récits des civils qui fuient la Prusse-Orientale achèvent de les persuader, d'autant plus que les esprits sont plus que jamais encadrés par un Goebbels débordant d'activité, alors qu'Hitler, descendu dans le bunker de la chancellerie depuis le 16 janvier, disparaît progressivement des ondes et des écrans.
Au niveau de l'armée, l'emprise idéologique est doublée d'une montée de la terreur. « *Les tribunaux militaires doivent prendre les mesures les plus strictes possibles, fondées sur le principe que ceux qui ont peur de trouver une mort honorable au combat méritent la mort des lâches* », affirme Hitler dans une directive de début février. Il est relayé par une formule lapidaire d'Himmler : « *Tod und Strafe für Pfichtvergessenheit* », que l'on peut traduire par « *Mort et châtiment pour quiconque se dérobe à son devoir* ». Les troupes allemandes vont s'efforcer d'accomplir celui-ci, même si, arrivées à ce point du conflit, elles n'en saisissent plus toujours le sens.

◤ La garnison de Küstrin, si elle totalise, à son apogée, 16 800 hommes ne comprend en réalité que 10 000 combattants. ECPA-D

LES OPÉRATIONS

C'est le 31 janvier que les premiers éléments de pointe de l'Armée rouge atteignent les faubourgs de Küstrin : entre 15 et 20 chars de la 219e brigade blindée, appartenant à la 2e Armée blindée de la Garde, et qui n'ont rencontré jusque-là quasiment aucune opposition, remontent par le Drewitzer Unterweg et la Drewitzer Strasse. C'est aux abords de la Schlageter Strasse que le plus petit groupe se heurte à deux pelotons de *Panzergrenadiere*. L'un est annihilé pour la perte d'un blindé.
Les combats qui s'ensuivent sont marqués par des affrontements sans grande signification : les têtes de pont ne sont pas réduites, les défenses ne cèdent pas. Les *Stukas* s'en prennent aux premières lignes soviétiques dans un ciel vide. Les Russes entendent par ailleurs renforcer leurs positions avec des blindés, mais leur progression dans Küstrin–Neustadt est repoussée à la *Panzerfaust*.
Le 2 février, les hommes de la 8e Armée de la Garde de Tchouïkov tentent de s'emparer de l'éperon de Reitwein, une proéminence qui domine tout l'Oderbruch. Un bataillon allemand du régiment blindé « Kurmark », rééquipé de chars Panther, s'efforce de défendre la position par le sud, mais la météo lui est défavorable. Le dégel annoncé a pour effet de faire patiner les chars dans la boue.

▲ Deux bataillons du *Volkssturm* combattent dans l'enceinte de Küstrin. Considérés comme des partisans par les Soviétiques à cause de leurs tenues hybrides mi-civiles mi-militaires, et donc systématiquement exécutés, les hommes qui les composent finiront par endosser des uniformes réglementaires.
ECPA-D

Pendant la nuit des 3 et 4 février, la *Sturmartillerie-Abteilung 203* monte une contre-attaque avec l'aide de quelques chars ramassés dans un dépôt de Lichtenberg. Dès le début de l'assaut, des pièces d'artillerie de campagne ZiS-3 et des mortiers lourds soviétiques se déchaînent sur les colonnes allemandes, repérées dans l'obscurité. Ces dernières réussissent à avancer de 300 mètres, mais quatre hommes sur dix ont été mis hors de combat…

Débute une bataille de position, qui empêche Joukov de former une tête de pont plus solide sur la rive gauche de l'Oder et d'y faire passer du matériel lourd. Au sud de Küstrin, des éléments de la 8e Armée de la Garde, arrivés sur les rives de l'Oder le 1er février, franchissent le fleuve gelé le lendemain sous quelques assauts de la *Luftwaffe*. Les Soviétiques parviennent à y établir deux petites têtes de pont : l'une dans le secteur de Kietz et l'autre à Reitwein. Le même jour, c'est au tour de l'infanterie mécanisée de la 1re Armée blindée de la Garde de franchir l'Oder près de Görlitz. Enfin, plus au sud, entre les 2 et 5 février, les 33e et 69e Armées amènent des troupes dans cinq petites têtes de pont situées autour de Fürstenberg. Malheureusement pour Joukov, si certaines enclaves s'amalgament, finissant par mesurer, entre Kienitz et Fürstenberg, près de 50 kilomètres, seuls 10 000 soldats soviétiques parviennent à franchir la rive occidentale de l'Oder. Et le dégel qui débute le 6 février rend le passage des renforts encore plus difficile. Le génie et les pontonniers commencent tout juste à lancer leurs ponts de bateaux en travers du cours d'eau. Si ceux de Zellin et Kinitz pèsent 60 tonnes et permettent à des chars et des canons de passer, celui de Görlitz a une capacité plus limitée. D'autres ponts, au nombre de 16, sont aussi lancés, mais seulement à destination de l'infanterie. Enfin, les Soviétiques doivent progresser

▶ La garnison allemande à l'intérieur de la Vieille ville de Küstrin se met à l'abri de ses murailles, qui ne sont pas à l'épreuve de l'artillerie de siège.
Archives Caraktère

▲ Soldat russe sur l'Oder. Les premières tentatives soviétiques de franchissement du fleuve, à Kietz, sont rejetées par des éléments du *500. Infanterie-Bataillon*. DR

▼ Seules trois grandes unités mécanisées, les *20.* et *25. Panzer-Grenadier-Divisionen* et la *Panzer-Division* « Müncheberg », participent d'un bout à l'autre de la bataille, la *21.* étant rapidement dépêchée dans un autre secteur du front. AMC # 1-157

dans un paysage au terrain spongieux et ne peuvent compter que sur quelques bâtiments agricoles pour seule couverture. De plus, ils sont toujours dominés par un ennemi retranché sur les hauteurs. Celui-ci, de son côté, lance plusieurs assauts pour tenter de venir à bout des positions soviétiques, ce qui se traduit, pour les hommes, par un schéma quasi immuable : attaque en pataugeant avec de la boue jusqu'aux genoux, avant de se faire clouer au sol par les fusiliers et l'artillerie soviétiques… Les troupes de Tchouïkov et Berzarine cherchent alors à agrandir leurs têtes de pont, avant de se faire repousser, eux aussi, par une violente résistance, ce qui empêche toute jonction entre elles.

Faute d'artillerie et d'embarcations d'assaut, Tchouïkov voit un tiers de sa 8e Armée engluée dans un siège à l'ancienne. Et il en ira de même pour Berzarine et sa 5e Armée. La forteresse est protégée par la double inondation de la Warthe-Oder, qui ne laisse émerger que le sommet des digues, cinq routes et une voie ferrée, toutes battues par le feu. Sous le commandement du *SS-Gruppenführer* Reinefarth, 10 000 hommes (plus 900 du *Volkssturm*), 102 canons de campagne, 30 pièces de *Flak* (88 mm et tubes quadruples de 20 mm), 50 mortiers, 10 *Nebelwerfer*, 87 chars et *StuGe* repoussent une douzaine d'assauts. Jusqu'au 22 mars, un étroit couloir permettra aux assiégés de garder le contact avec la *9. Armee* du *General der Infanterie* Busse.

SOUS LES AUSPICES DES NAINS DES LÉGENDES GERMANIQUES

Le 2 février, l'*OKH* donne la priorité à l'établissement d'une nouvelle ligne de défense baptisée « Nibelungen », en hommage aux nains fils de la brume des légendes germaniques.

Cette dernière incorpore les « forteresses » de Küstrin et de Francfort-sur-l'Oder. Hitler et Guderian ordonnent à Busse d'éliminer les têtes de pont de Tchouïkov et Berzarine.

L'*Heeresgruppe* « Weichsel » que commande Himmler ainsi que la *9. Armee* de Busse doivent donc tout mettre en œuvre pour parvenir à cet objectif. Busse, ancien officier des opérations du *Feldmarschall* von Manstein, réputé bon praticien de la défense, va devoir engager ce qui reste de ses forces contre les petites têtes de pont adverses.

Celles-ci, malheureusement pour lui, sont, depuis la fin du mois de janvier, très faibles. Face aux Soviétiques, le déséquilibre est patent : 52 000 hommes, unités du *Volkssturm* comprises, contre près du double pour l'ennemi… sans compter un nombre de chars porté à la portion congrue : une vingtaine au total… mais l'effort ferroviaire orchestré par l'*OKH* lui permet d'aligner, à partir du 12 février, le nombre honorable de 289 engins… Pour bloquer la marée rouge avant qu'elle n'atteigne l'Oder, Busse peut compter sur l'arrivée de la *25. Panzer-Grenadier-Division* et de la *21. Panzer-Division*, en provenance d'Alsace. Ces deux unités se positionnent dans le périmètre de Küstrin les 4 et 6 février. À ces dates, la *21. Panzer-Division* comprend 14 *Panzer IV*, 17 Panther, 3 chars de commandement, 8 chasseurs de chars *Panzer IV/70* et 1 *Flakpanzer* opérationnels… ce qui ne l'empêche pas, le 8 février, de participer à une puissante attaque contre la tête de pont au sud de Küstrin. Les *303.* et *309. Volks-Grenadier-Divisionen* y sont aussi expédiées en urgence. Des ordres sont également donnés pour la formation, près de la ville de Müncheberg, d'une division blindée à partir des restes d'unités expérimentées. Des efforts considérables sont déployés pour l'équiper et l'entraîner. Mais, en dépit de son potentiel, cette unité, qui prend le nom de « Müncheberg », sera maintenue en réserve à proximité du principal flux soviétique, avant d'être, le 20 mars, regroupée à l'ouest de Küstrin…

À partir du 13 février, la *21. Panzer-Division* combat dans un autre secteur du front, plus au sud, où elle sera impliquée dans de violents combats près de Sagan, au nord de Görlitz. Les opérations évoluent peu jusqu'en mars : du 7 au 11, trois régiments de la 8e Armée de la Garde parviennent à s'emparer de la majeure partie de Kietz, en vue d'achever l'encerclement de Küstrin.

Les ponts, l'Oder-Insel et le corridor de ravitaillement tiennent toujours… dans le même temps, les défenseurs allemands sont contraints d'abandonner Neustadt, violemment bombardée. Le 12, radio Moscou annonce prématurément la prise de « *Küstrin, important nœud ferroviaire et solide position défensive des fascistes sur la route de Berlin* »…

Le 13, Joukov décide de lancer une attaque sur le corridor de ravitaillement de Küstrin. Elle est précédée par quatre jours de bombardements intensifs de la forteresse, qui surplombe la vieille ville. Le 22 mars, deux divisions réussissent leur jonction.

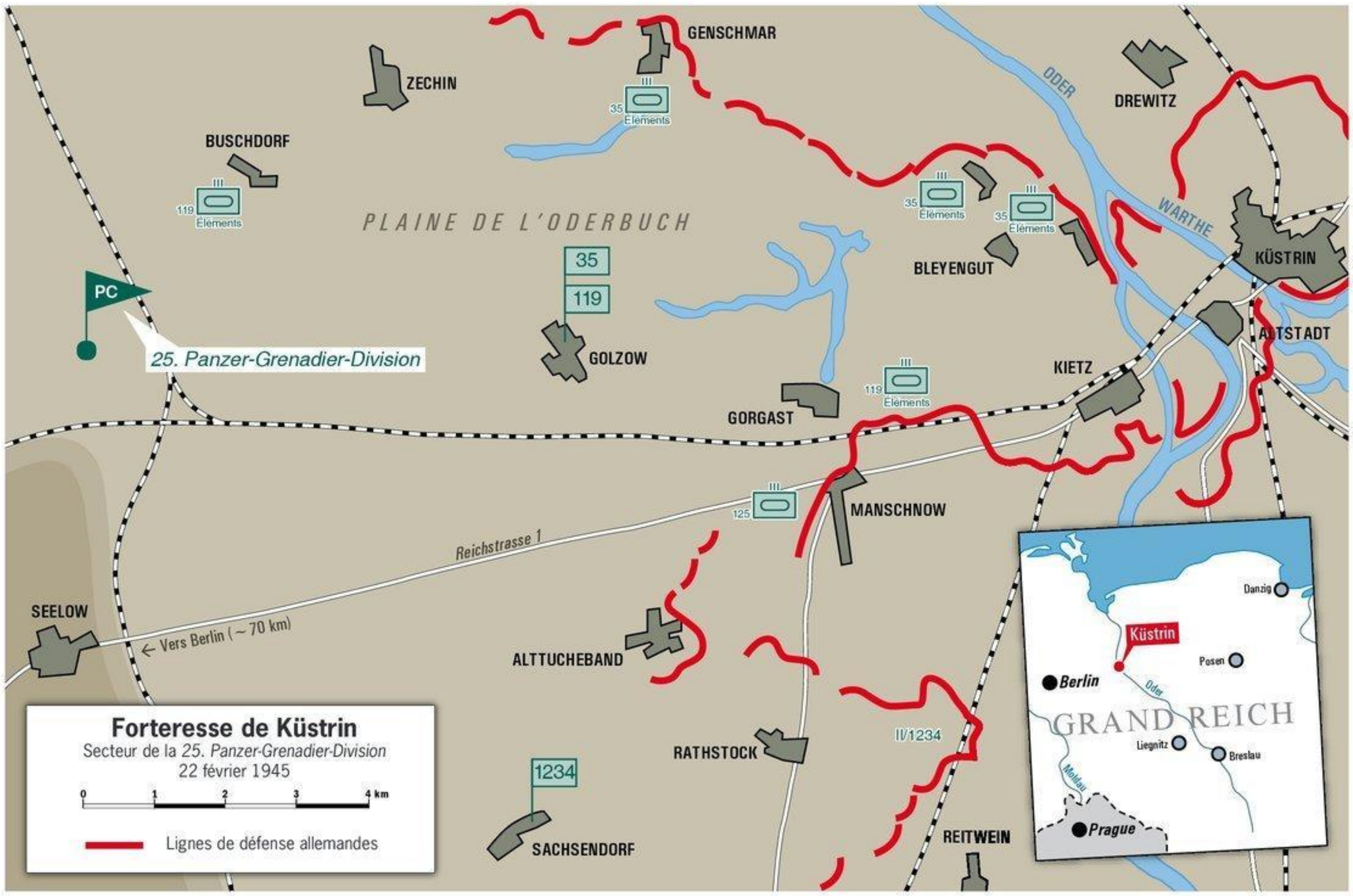
HEINRICI ENTRE EN SCÈNE

Manifestement, le poids du commandement est devenu trop lourd pour Himmler, qui a passé deux semaines en clinique. Sur recommandation de Guderian, Hitler nomme à sa place le *Generaloberst* Heinrici, cousin de von Rundstedt, à la tête du groupe d'armées « Vistule », qui se bat désormais à l'ouest de l'Oder. Le 22 mars, il se rend à Prenzlau pour y prendre le commandement de l'*Heeresgruppe* « Wechsel ». Himmler, fiévreux, attend Heinrici, un portrait de Frédéric II accroché au mur derrière lui. Le nouveau commandant espère que la passation des pouvoirs ne sera qu'une simple formalité, mais il se fait des illusions. Le *Reichsführer-SS* prend le téléphone et ordonne à Kinzel, son chef d'état-major et à Eismann de le rejoindre avec des cartes et des documents pour appuyer son exposé. Il se lance alors dans un récit de l'histoire du groupe d'armées. Heinrici est incapable de trouver une occasion pour interrompre le monologue surréaliste, avant que le téléphone ne retentisse. Au bout de la ligne, Busse, qui explique au maître de la *SS* que les Soviétiques viennent juste de passer à l'attaque depuis leurs deux têtes de pont pour faire leur jonction derrière Küstrin. Himmler assène alors à Heinrici, d'un air presque soulagé : « *vous êtes désormais le seul à diriger le groupe d'armées. Voudriez-vous donner les ordres appropriés ?* » Sans hésiter, Heinrici dit à Busse de monter une contre-attaque le lendemain…

Le plus grave souci du nouveau chef est le manque d'artillerie. Hitler trouve une solution de remplacement en ordonnant à la *Luftwaffe* de retirer de Berlin et d'autres villes alentour 400 batteries de *Flak*. Ces 2 000 pièces sont massées le long de l'Oder, représentant ainsi une force impressionnante. Les éléments motorisés sont organisés au sein de la *23. Flak-Division*, mais les servants sont presque tous des jeunes combattants de 15 à 17 ans, et les chefs expérimentés manquent cruellement. Heinrici atteint le Maybach Lage à Zossen, où Guderian l'informe sur les ressources du *Reich* et révèle que les troupes tenteront de percer au nord depuis la tête de pont de Francfort-sur-l'Oder afin de déborder les forces soviétiques qui attaquent Küstrin. Heinrici fait plusieurs objections : la tête de pont de Francfort-sur-l'Oder est trop petite pour y concentrer les troupes qui vont être envoyées à l'assaut. De plus, plusieurs hauteurs environnantes, tout comme le secteur entre Francfort et Küstrin, sont fermement tenues par les Soviétiques. Le 22 mars, la veille de l'attaque projetée, les Soviétiques lancent leur seconde offensive contre Küstrin. La *Panzer-Division* « Müncheberg », qui représente l'une des principales forces blindées allemandes, est violemment prise à partie près de Gorgast et Tucheband, à l'ouest de Küstrin. Le capitaine Zobel, qui commande le 1er bataillon du *Panzer-Regiment* de cette division, est alors engagé au nord-ouest de Gorgast et revendique la destruction de 59 chars soviétiques (sans compter ceux endommagés ou immobilisés)… contre 116 pour l'ensemble de la *9. Armee* !

◀ Le *SS-Gruppenführer* Heinz Reinefarth. Notaire jusqu'en 1939, engagé comme sous-officier de réserve dans la *Heer*, il fait rapidement montre d'une grande valeur combative et connaît, de ce fait, une carrière météorique. Il passe à la *Waffen-SS* en 1944 en tant que haut-commissaire de la *SS* et de la police et réduit le soulèvement de Varsovie. Suite à ses « exploits », Hitler le nomme, le 2 février 1945, commandant de la place de Küstrin.
Archives Caraktère

◣ Mars 1945 : une colonne de Panther de la *Panzer-Division* « Müncheberg » chemine près de Küstrin. Au 12 mars 1945, elle atteint 6 836 hommes, c'est-à-dire l'effectif réglementaire d'une division « type 1944 ».
Archives Caraktère



◀ Le *Generaloberst* Gotthard Heinrici, qui commandait alors la *1. Panzer-Armee* en Slovaquie, est nommé à la tête du groupe d'armées « Vistule », le 22 mars 1945. Lorsque Himmler prend Busse au téléphone, lequel lui annonce la coupure du corridor donnant accès à Küstrin, Himmler passe le combiné en toute hâte à Heinrici et lui dit : « *Vous êtes le nouveau commandant en chef du groupe d'armées. À vous de donner les ordres adéquats.* »
DR

LES ALLEMANDS CONTRE-ATTAQUENT

Sur l'ordre d'Hitler, la *9. Armee* de Busse doit délivrer les assiégés de Küstrin à partir de Francfort-sur-l'Oder, donc de la rive Ouest. L'opération est baptisée « Bumerang ». Mais Guderian, Heinrici et Busse s'y opposent fermement. Ils avancent l'argument selon lequel il va falloir faire passer les *Panzer* et *StuGe* sur l'unique pont de Francfort, ce que ne manqueront pas de repérer les observateurs d'artillerie de la 8e Armée…

Néanmoins, le 23 mars, la *25. Panzer-Grenadier-Division*, qui s'est éloignée des faubourgs Est, passe à l'attaque dans le secteur de Werbig, des deux côtés de la Reichstrasse 1 et de la voie ferrée Berlin–Küstrin, avec le soutien de la « Müncheberg ». La *20. Panzer-Grenadier-Division* fait de même. Elles sont arrêtées juste après avoir franchi leurs lignes de départ par les obus et fusées des canons, obusiers, mortiers lourds et *Katiouchas* soviétiques… Un second assaut n'est pas plus heureux. Heinrici, qui trouve les combats trop coûteux en carburant et en munitions, vient rendre compte à Hitler pour qu'il octroie à la garnison la permission de percer vers l'ouest et laisser la place aux Russes. Il pense qu'ainsi un nombre conséquent d'hommes pourraient être sauvés et utilisés dans la défense de Berlin. Hitler reconnaît qu'il y a beaucoup de difficultés dans la conduite de la « grande contre-offensive », liées à la tête de pont de Francfort, mais la seule façon pour gagner du temps est de fixer les Russes sur un point précis et de cette manière.

Dans la journée, une réunion bien plus productive se tient dans le camp adverse, au QG de la 8e Armée de la Garde, entre Tchouïkov et Joukov. Les deux maréchaux convoquent le lieutenant général Khietagourov, commandant de la 82e division de fusiliers de la Garde. Joukov lui demande alors :

« *– De combien de temps avez-vous besoin pour prendre la forteresse de Küstrin ?*

– Mais elle est déjà tombée. Nous l'avons tous entendu à la radio. »

Joukov fronce les sourcils et s'emporte.

« *– On ne vous a pas demandé cela ! Maintenant répondez à ma question. Quand pensez-vous prendre Küstrin et de quoi avez-vous besoin pour enlever la place ?*

– Ma 82e division de fusiliers de la Garde sera suffisante, et je mets très vite en place un plan d'attaque.

– Parfait. Faites ce qu'il faut. »

Le 25 mars, Heinrici intercède auprès du *Führer*, et, à son grand étonnement, celui-ci approuve un nouveau plan : porter un coup à l'une des têtes de pont soviétiques sur la rive Ouest afin de ramener Küstrin à 11 kilomètres des bases allemandes. On rassemble, au sein du *XXXIX. Panzerkorps* du *General der Panzertruppe* Decker, les unités suivantes : les *25. Panzer-Grenadier-Division*, *Panzer-Division* « Müncheberg » de Mummert, *Kampfgruppe* « Des mille et une nuits » et enfin *SS-schwere Panzer-Abteilung 502* de von Förster ont pour objectif de briser les défenses ennemies dans le secteur formé par la voie ferrée Küstrin–Berlin, ce jusqu'à la digue de l'Oder, dans les prairies de Kalenzig. Les *20. Panzer-Grenadier-Division* et *Führer-Begleit-Division* de Remer, au milieu, devront, elles, pousser vers Küstrin et, avec les forces de flancs, élargir la bande de terrain jusqu'à la voie ferrée Küstrin–Berlin et l'étendre jusqu'à Neu Bleyen sur l'Oder. Les Allemands ignorent toutefois que Joukov a expédié à destination de la 5e Armée de choc une forte unité d'artillerie : le 6e corps d'artillerie de rupture. Il comprend trois divisions avec des brigades de mortiers lourds, canons, obusiers et obusiers lourds.

Panzer V Ausf. G Panther
Panzer-Abteilung 5
25. Panzer-Grenadier-Division
Küstrin, mars 1945

- **Puissance :** 700 cv
- **Vitesse max. :** 45 km/h
- **Équipage :** 5
- **Blindage max. :** 100 mm
- **Armement :** 1 canon 7.5 cm KwK 42 L/70
  2 mitrailleuses MG-34

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

Ajouté au 3e corps d'artillerie de rupture de la 8e Armée, il confère aux forces de Berzarine et de Tchouïkov une écrasante supériorité de feu.

À l'aube du 27 mars, *Panzer*, *Panzergrenadiere* et *Volksgrenadiere* se lancent à l'assaut. Dès que les têtes de colonnes allemandes sont en vue, l'artillerie des deux armées soviétiques se déchaîne. Les fusées *Katiouchas* martèlent le sol sans répit. Depuis les fermes, les canons antichars prennent sous leurs feux tous les véhicules et chars qui passent à leur portée. Les éclats de projectiles des mortiers lourds fauchent les fantassins par dizaines.

Tchouïkov et Koniev. Tchouïkov commande la 8e Armée de la Garde. Ce sont ses hommes qui s'élancent à l'assaut de Kietz, afin de compléter l'encerclement de la ville. DR

À l'inverse de l'artillerie soviétique, l'allemande souffre d'une pénurie drastique d'obus. Nombre de pièces allemandes ne peuvent tirer que deux obus par tube et par jour. RIA-Novosti

Le caporal Fritz Kohlase, qui combat près de Bleyen, a laissé un intéressant témoignage :

« *Ce lundi matin, les unités de l'Armée rouge effectuent une attaque concentrique sur la ferme d'Alt Bleyen. Les* Katiouchas *entrent en action, rejointes par les canons et les mortiers. Les explosions sont si puissantes que nous ne pouvons voir la position de* Flak*, à 75 mètres devant nous. À cause de la proximité de l'ennemi et de son écrasante supériorité en hommes, nous n'avons d'autre choix que de continuer à tirer au cours de la préparation d'artillerie, de façon à ce qu'il ne puisse lancer son attaque.*

Panzer VI Ausf. E Tiger

3. Kompanie
Panzer-Regiment 29
Panzer-Division « Müncheberg »
Printemps 1945

- **Puissance :** 650 cv
- **Vitesse max. :** 40 km/h
- **Équipage :** 5
- **Blindage max. :** 100 mm
- **Armement :** 1 canon 8.8 cm KwK 36 L/56
  2 mitrailleuses MG-34

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

▲▲ Une pièce de *Flak* de *8,8cm*, incomparable dans son aptitude à détruire les blindés ennemis à moyenne voire longue portée. Archives Caraktère

▲ Ce soldat allemand est armé du redoutable fusil d'assaut *StG-44*, dont la cadence de tir – 500 coups/minute – lui donne un net avantage face à son rival soviétique le PPSh-43 (100 coups/minute). ECPA-D

Rapidement, quatre de nos six mitrailleuses sont mises hors-jeu, leurs canons enrayés. Nos vies dépendent par-dessus tout de ces mitrailleuses. Leur remplacement est nécessaire. Pour passer à travers le barrage, seuls Fischer, Krell et moi sommes disponibles. Les tireurs ne peuvent pas partir, aussi je dois y aller. Je bondis hors de la tranchée et plonge dans la fournaise. Soudain, je reçois un choc, suis projeté en l'air puis perds conscience. Lorsque je reviens à moi, je bouge mes bras et mes jambes délicatement, je sens ma tête et mon corps : rien. Mon casque d'acier gît à plusieurs mètres de là. Maintenant, je rampe jusqu'à la position de Flak, *où une sentinelle me traîne dans une tranchée. Je recherche mon chef de peloton et le chef de pièce. Ensemble, nous manœuvrons le canon. Je suis prêt à tirer. Les servants n'ont que quelques blessés. Les pièces légères commencent aussi à tirer. Je prends deux des quatre canons de rechange. Le chef de pièces me pousse alors hors de la tranchée. Cette fois, je suis effrayé et rampe vers l'arrière. Alors, la tempête s'abat sur la ferme. D'abord, les troupes d'assaut soviétiques brisent les tranchées de notre premier peloton, le submergeant et approchant du PC de compagnie, menaçant de couper le bataillon en deux. Les hommes de la compagnie de commandement parviennent à nettoyer cette brèche en contre-attaquant immédiatement, utilisant des pistolets-mitrailleurs, des grenades à main et des* Panzerfäuste. *Les troupes attaquant les positions de la* Flak *sont canonnées par les « 88 » à bout portant. Le commandant de bataillon envoie également trois canons automoteurs nous soutenir. Ils se dirigent droit vers les trous d'hommes de l'infanterie, font pivoter leurs chenilles, écrasant tout ce qui se trouve sous eux. Immédiatement, le tir soviétique se concentre sur les automoteurs. Lorsque l'un est touché par un coup direct, les autres rebroussent chemin. »*

Un autre témoin, un tankiste resté anonyme, participe le même jour, 27 mars, mais dans la soirée, aux combats pour Gorgast, à quelques kilomètres plus au sud-ouest :

« *En avant ! les moteurs rugissants, nous roulons à travers les rues montantes du village, vers les maisons. L'artillerie ennemie nous salue, et ses*

Panzer V Ausf. G
Panther
I. Abteilung
Panzer-Regiment 29
Panzer-Division « Müncheberg »
Küstrin, mars 1945

© M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2012

obus explosent près de la lisière du village. Devant nous, le retard s'accumule : qu'est-ce qui se passe ? Tout en maugréant, le commandant fait marche arrière dans son blindé de reconnaissance et, en se garant brusquement sur la droite, tombe dans un trou d'obus, où il reste coincé… Le village offre une image de destruction plus importante qu'à Sachsenheim. Sans tirer sur le moteur et à petite vitesse, nous traversons les pâturages à droite de la route. La 1re compagnie, conduite par le récipiendaire de la Croix de chevalier Kalls, en formation de combat, fait déjà face aux premières tranchées ennemies. Tous les moteurs sont coupés. Il y a un silence de mort, la brume semblant absorber tous les sons. Aussi, nous rentrons dans l'habitacle et mettons nos écouteurs. Nous n'avons pas à attendre longtemps pour entendre la bénédiction de l'artillerie. À ce moment, les chars redémarrent leurs moteurs, ils rugissent, et les moteurs des autres chars se joignent à eux dans une force primaire. 10, 15 chars suffisamment espacés vont droit devant. Un violent tir de mitrailleuses est alors entendu sur l'avant. Les mitrailleuses allemandes peuvent être reconnues grâce à leur grande cadence de tir. L'attaque a commencé, et les chars commencent à entrer dans la danse. Les détonations des canons, des mortiers, des grenades à main augmentent le bruit de la bataille. De temps à autre, des fusées blanches brillent dans la nuit. Les longues flammes des pots d'échappement nous aveuglent plus qu'elles nous éclairent. Il nous semble aller de l'avant au pas de marche. La masse de l'attaque, concentrée peu de temps avant, se propage à travers l'immensité du terrain. À mi-gauche, bien que les premières positions ennemies aient été envahies, des tirs de fusils se font entendre, en provenance des futaies de hêtres.

▲ Un JSU-122 dans les ruines de Küstrin. Cet excellent canon automoteur apparaît très tardivement, sa production en masse n'ayant commencé, pour la version dotée du canon D-25, qu'en septembre 1944. DR

▼ Un *Panzer VI* Tiger II de la *schwere SS-Panzer-Abteilung 502* détruit sur le front de l'Oder en 1945. Archives Caraktère

Les chars en pointe les ont depuis longtemps dépassées. Les traçantes des salves russes sifflent à l'approche du front d'acier. Nous ne pouvons y répondre de crainte de mettre, dans le noir, sérieusement en danger nos propres hommes. Les principales positions russes sont supposées être un kilomètre devant. Il y a une halte générale. Le régiment de fusiliers semble être redéployé. Nous entendons une cavalcade assourdissante, les compagnies dirigées dans la nuit, des cris, des jurons, des bribes de conversations… Nous nous rassemblons à nouveau. Les secondes qui suivent, on entend des appels d'urgence, répétés trois fois : « Attention, attention ! Mines ! Mines ! » *et un peu plus tard la position du champ de mines. Trois chars de la 1re compagnie y restent immobilisés, leurs chenilles dérapant sur le sol gelé. L'attaque s'arrête à nouveau. Elle est générale. Les pionniers doivent ouvrir un passage à travers les mines pour les véhicules, et un temps précieux est perdu.* »

Il faut cinq heures aux soldats de la *Wehrmacht* pour parcourir guère plus de 3 kilomètres, jusqu'à Gorgast, où les blessés trouvent refuge dans les fossés de drainage. En seulement 1h30, un seul bataillon de la « Müncheberg » perd 416 hommes et 25 chasseurs de chars Hetzer. Il ne lui reste plus que cinq Panther, deux Tiger et quatre *StuGe* opérationnels… Un *Füsilier-Bataillon* de la *309. Infanterie-Division* ne compte plus que 40 hommes sur 500… C'est un véritable désastre… les Allemands se replient sur leurs bases de départ, laissant devant les lignes soviétiques 1 292 cadavres, dont 73 d'officiers. Lorsque les informations lui parviennent, Heinrici ne peut garder son calme : « *cette attaque n'a été qu'un massacre ! La* 9. Armee *a souffert de pertes inconcevables pour presque rien*. »

ÉPILOGUE

Heinrici et Busse sont accusés par Hitler d'être les responsables du désastre. Le *Führer* critique surtout Busse, pour le trop faible niveau de soutien d'artillerie, qui représentait un rapport défavorable de 1 à 10. Guderian, lui, savait parfaitement que Busse avait employé tout ce que la *9. Armee* pouvait aligner en munitions. Le 28 mars, à 14 heures, Guderian et Busse comparaissent devant Hitler à la chancellerie. Guderian prend énergiquement la défense de son subordonné, et l'entrevue s'envenime très rapidement. Mais, cette fois, Hitler met Guderian en congé. C'est la fin de la carrière militaire du père de la *Panzerwaffe*. Il est alors remplacé à la tête de l'*OKH* par le *General der Infanterie* Hans Krebs, son ancien adjoint. Le 29 mars 1945, Tchouïkov met au point les derniers préparatifs pour la prise de Küstrin avec Grigoriev (35e division de fusiliers de la Garde) et Khietagourov (82e division de fusiliers de la Garde). Trois batteries d'obusiers de 203 mm et une impressionnante flotte de bombardiers, provenant des 3e et 6e corps de la 16e Armée aérienne de Roudenko, ont été réunies. Après plusieurs heures de canonnade et de passages de bombardiers qui réduisent tout en cendres, les fusiliers soviétiques se lancent à l'assaut de la citadelle, appuyés par des chasseurs de chars SU et quelques blindés. Complètement assommée et ahurie, une partie de la garnison s'enfuit vers les positions amies. Reinefarth est parmi les fuyards. Le drapeau rouge flotte au-dessus de la citadelle de Küstrin. Celle-ci n'est donc plus un obstacle pour les forces du 1er Front de Biélorussie. Cette bataille a coûté cher aux Soviétiques : entre 5 000 et 6 000 tués pour environ 13 500 blessés voire même plus. Du côté allemand, on compte 5 000 tués pour 15 000 blessés et portés disparus. Des pertes qui seront impossibles à remplacer durant les trois semaines qui vont suivre. Pour les Soviétiques, Berlin est presque à portée de fusil. Joukov, pressé par Staline, va pouvoir enfin donner le coup de grâce à ce qui reste de l'*Ostheer*… ■

▲▲ Fantassins soviétiques tirant dans Küstrin. Les derniers combats se déroulent le 29 mars, au centre de la vieille ville, défendu entre autres par 135 membres du *Volkssturm*. DR

▲ Retour au calme : les combats terminés, cette femme-soldat de l'Armée rouge règle la circulation dans Küstrin. DR

▶ Page de droite : Après la victoire : tous les membres de cet équipage d'un JS-2 posent fièrement, arborant leurs décorations sur leurs tenues de sortie. DR

59

Chroniques Africaines

Par **Xavier Tracol**

AVRIL - MAI 1942

La guerre en Afrique du Nord change de visage avec l'arrivée de l'*Afrika-Korps* en février 1941. 70 ans après, nous revenons sur ce théâtre d'opérations pour détailler chaque bimestre d'une guerre décidément pas comme les autres.

Depuis le début de l'année 1942, l'île de Malte est l'enjeu d'une terrible bataille aéronavale. Clef de la Méditerranée et des voies d'approvisionnement des deux camps, l'archipel connaît un « Blitz » de plusieurs mois, mettant à mal la capacité britannique à harceler les convois italo-allemands. Le ravitaillement de Rommel en est facilité et, en avril-mai 1942, il lui semble possible de lancer de nouveau son armée dans une offensive de grande ampleur.

Il a en effet plusieurs atouts dans sa manche. Tout d'abord, Malte n'est plus une menace pour ses arrières. Ensuite, il a réussi à réorganiser ses forces et à concentrer 90 000 hommes – dont une grande partie de vétérans – et 575 blindés : 50 *Panzer II*, 242 *Panzer III*, 40 *Panzer IV* et quelque 230 chars italiens M13/40 et M14/41. Il peut compter sur une réserve de quelques dizaines d'autres engins, ainsi que sur une puissante artillerie italienne. Ce poing blindé est d'ores et déjà opérationnel, ce qui va lui permettre d'attaquer avant que son adversaire ne soit prêt. Enfin, Rommel s'appuie sur plusieurs sources de renseignements pour connaître l'état des forces ennemies, leur positionnement, etc. Les Italiens ont en effet mis la main, fin 1941 lors d'un cambriolage de l'ambassade américaine de Rome, sur le code servant à chiffrer les messages des attachés militaires américains. Ces messages regorgent de détails sur le dispositif de la *8th Army* britannique et sont donc transmis à Rommel. Ce dernier compte aussi sur l'*Abwehr* pour infiltrer un espion au Caire, mais l'opération n'apportera pas le succès escompté (cf. encadré).

Mi-avril, son plan est quasiment prêt : sachant que la ligne de défense britannique allant de Gazala à Bir Hakeim est un vaste champ de mines, l'opération comprend deux attaques simultanées. La première doit voir les *X* et *XXI° Corpi d'Armata*, renforcés de la *15. Schützen-Brigade*, simuler une offensive le long de la côte pour y attirer le maximum d'unités blindées adverses et les y fixer. Pendant ce temps, 60 kilomètres plus au sud, une seconde colonne, composée de la majeure partie de ses *Panzer* avec le *XX° Corpo Celere*, le *DAK* et la *90. leichte Division*, devra envelopper la ligne de front britannique et remonter au nord, de manière à couper le *XIIIth Corps* du reste de la *8th Army*, avec l'aide d'un détachement amphibie débarqué sur la côte, derrière les lignes ennemies. Cette *Gruppe* « Hecker » est composée du bataillon italien *San Marco* et du *Sonderverband 287*, une unité spéciale allemande.

▼ Une pièce du 1er régiment d'artillerie coloniale à Bir Hakeim. Le relief désespérément plat du secteur avantage les défenseurs, qui ne peuvent ici compter que sur des retranchements à peine esquissés. IWM

Tobrouk devra être prise dans la foulée, point essentiel si Rommel veut par la suite atteindre le canal de Suez. Malgré tout, ce plan est risqué et repose sur de fragiles fondements : Malte, si elle croule sous les bombes, n'en redeviendrait pas moins une menace si la *Luftwaffe* venait à stopper ses raids ; l'archipel reste une épine dans le flanc de Rommel, mais Hitler repousse une nouvelle fois son invasion (plan « C3/Herkules »). Bref, le ravitaillement du *DAK* n'est donc pas totalement assuré… De plus, les cryptanalystes de Bletchley Park arrivent bon an mal an à décrypter les codes allemands. Les renseignements tirés ne sont pas très précis, mais les Britanniques s'attendent à une reprise des combats pour la fin mai. Reste à savoir où et comment. De plus, Rommel s'appuie sur des informations incomplètes, en particulier sur les défenses de Bir Hakeim, limite Sud des défenses adverses. Enfin, le rapport de force est favorable aux Britanniques, qui alignent 850 chars (dont 167 chars moyens M3 Grant), un millier d'avions et quelque 110 000 hommes.

▲ À Bir Hakeim, les Français déplacent leurs pièces d'artillerie en fonction des besoins pour concentrer leurs feux. Ici, un canon de 75 mm sur camion Ford FC60L. IWM

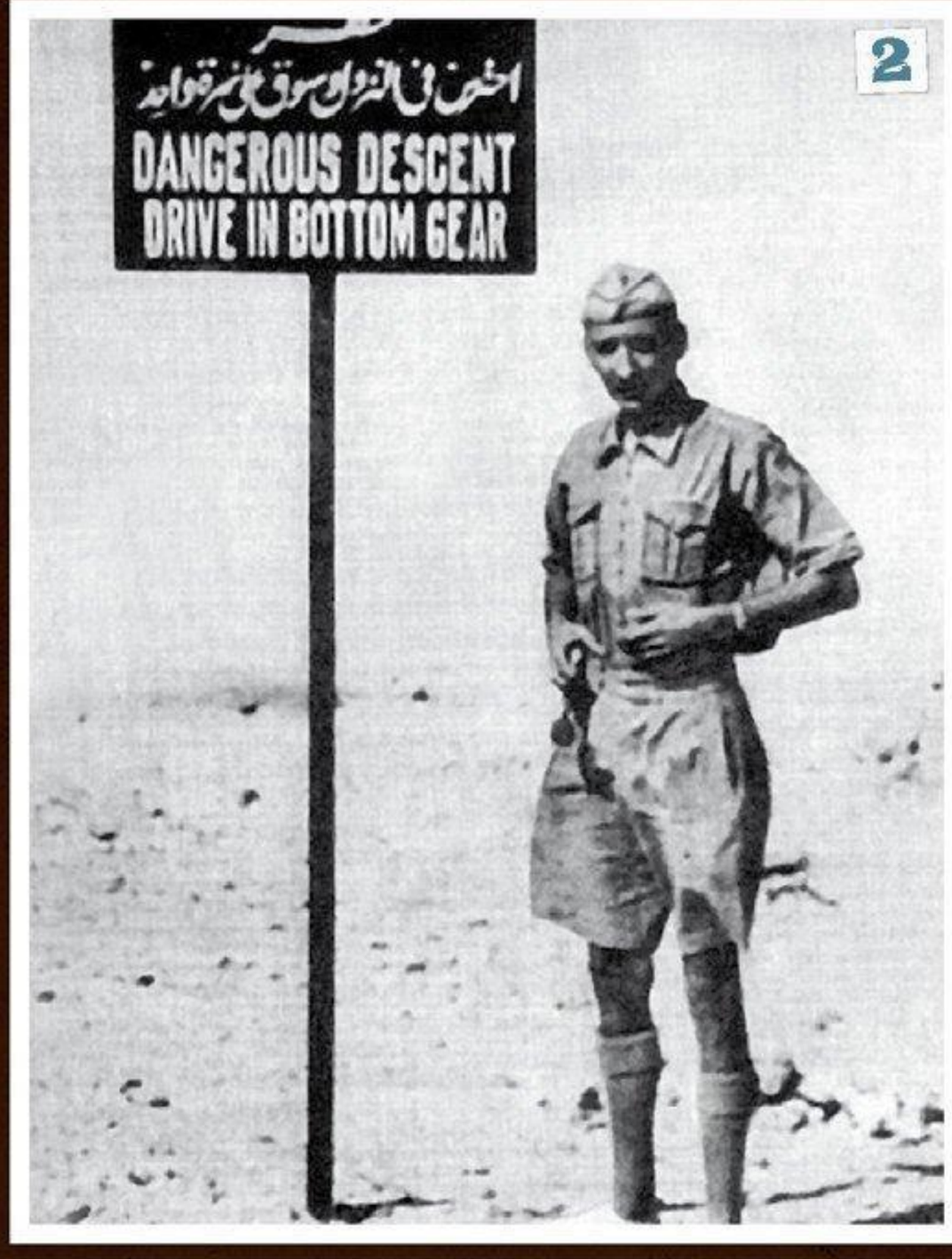
Premier assaut sur Bir Hakeim

Le 20 mai, Rommel transmet son ordre n° 50/42 à ses subordonnés, dont les unités se mettent immédiatement en ordre de combat. Le 26 mai, le « Renard du désert » passe à l'attaque. Trois divisions allemandes et les deux italiennes du *XX Corpo*, la blindée « Ariete » et la motorisée « Trieste », entreprennent le large mouvement de contournement prévu, au sud de Bir Hakeim. Le lendemain au matin, la « Ariete » est à 5 kilomètres des positions adverses les plus méridionales, qui sont tenues par deux formations : au sud, la *3rd Indian Motor Brigade* et, 3 kilomètres plus au nord, la 1re brigade française libre indépendante du général Kœnig. À 6h40, les Italiens partent à l'assaut. Malgré les tirs de l'artillerie antichar, les M13/40 de deux bataillons percent les lignes indiennes en une heure, avec l'appui d'un groupe de Semoventi 75/18 et d'un bataillon de M14/41. Cela permet aux deux bataillons motorisés de *Bersaglieri* de se répandre sur les arrières immédiats de l'ennemi. Vers 8h30, la soixantaine de M13/40 du *IX Battaglione* se présentent ainsi devant les défenses Est de Bir Hakeim, une zone tenue par le 2e bataillon de la Légion étrangère et étroitement flanquée de deux vastes champs de mines infranchissables. Si assaut il doit y avoir, il sera difficile, car les Français peuvent compter sur une puissante artillerie de campagne et antichar. Alors même qu'ordre a été donné de continuer à progresser, le chef de bataillon décide d'éliminer la position : « *On rentre la tête et on fonce !* » Comme à la parade, ses quatre compagnies blindées attaquent frontalement, déclenchant immédiatement un feu d'enfer chez les légionnaires. Pendant une heure, les Italiens vont mener quatre charges, qui toutes échouent du fait des mines, de l'absence d'appui des *Bersaglieri* qui ne peuvent approcher et des pièces antichars françaises. Cinq M14/41 sont détruits à moins de 150 mètres des derniers retranchements ! Prestisimone, le chef de bataillon italien, change trois fois d'engin pour conduire ses assauts, avant d'être fait prisonnier, grièvement blessé… à 10h15, le repli est finalement ordonné : la « Ariete » vient de perdre 31 des 60 chars engagés, 15 tués, 10 blessés et 76 hommes capturés… La brigade « Kœnig » ne dénombre qu'une pièce de 75 mm détruite et deux blessés légers ! ■

Opération « Salaam »

Pour préparer la future offensive de Rommel, l'*Abwehr* décide d'envoyer deux agents au Caire pour recueillir un maximum d'informations sur l'état des forces du Commonwealth, en espionnant le trafic sur le canal et le déploiement de la *8th Army*. Mais encore faut-il qu'ils puissent se rendre dans cette ville séparée du front par près de 600 kilomètres de désert. La dépression de Qattara en particulier est un obstacle infranchissable pour les véhicules motorisés : son sable, aussi fin et poudreux que de la farine, est un fléau pour les moteurs et les roues des véhicules…

L'*Abwehr* charge donc un de ses détachements spéciaux « Brandenburger » de convoyer les espions Johannes Eppler et Gerd Sandstede à travers le désert. Le chef de l'expédition fait ainsi appel au meilleur d'entre eux : le comte hongrois László Ede Almásy.



2

De l'oasis de Jalo, la colonne s'ébranle plein sud. Le plan est de contourner la dépression de Qattara en longeant le désert du Kalansho par la piste Jalo–Koufra, de bifurquer à l'est avant d'atteindre cette oasis occupée par l'ennemi – en passant par une région pierreuse difficile d'accès –, puis de continuer sud-sud-est jusqu'au djebel Uweinat, zone dans laquelle des dépôts secrets de ravitaillement, d'eau et de carburant existent. Le convoi pourra alors remonter vers le nord jusqu'à l'oasis d'al-Kharga. Il ne restera ensuite qu'à déposer les deux agents à Assiout, une centaine de kilomètres plus au nord. Le retour se fera par la même route, soit un périple de 4 200 kilomètres !

Le convoi part le 15 mai et surmonte tous les défis que contient le Sahara : ensablements, tempêtes de sable, rationnement de l'eau,

1

etc. L'aller prend une semaine complète et ne peut être effectué que grâce au prévoyant guide hongrois. Déposant Johannes Eppler et son opérateur radio à Assiout le 23 mai, la colonne fait ensuite demi-tour comme prévu et arrive à Jalo le 29, sans autre incident.

Les deux espions allemands rejoignent ensuite Le Caire par le train. Commence alors l'opération « Condor », la collecte de renseignements au profit de Rommel, une tâche qu'ils doivent mener avec des contacts locaux : entre autres une danseuse du ventre nationaliste et un jeune officier égyptien pro-allemand, Anouar el-Sadate. Les agents préfèrent cependant profiter plutôt des plaisirs du Caire, et leur train de vie fastueux (ils sont partis de Libye avec 40 000 £) les fait vite repérer par les Britanniques. En octobre 1942, ils sont finalement capturés. Ils avouent tout durant leur interrogatoire, mais cela ne les sauvera pas : ils sont exécutés pour espionnage, et leurs contacts égyptiens envoyés en prison. ■

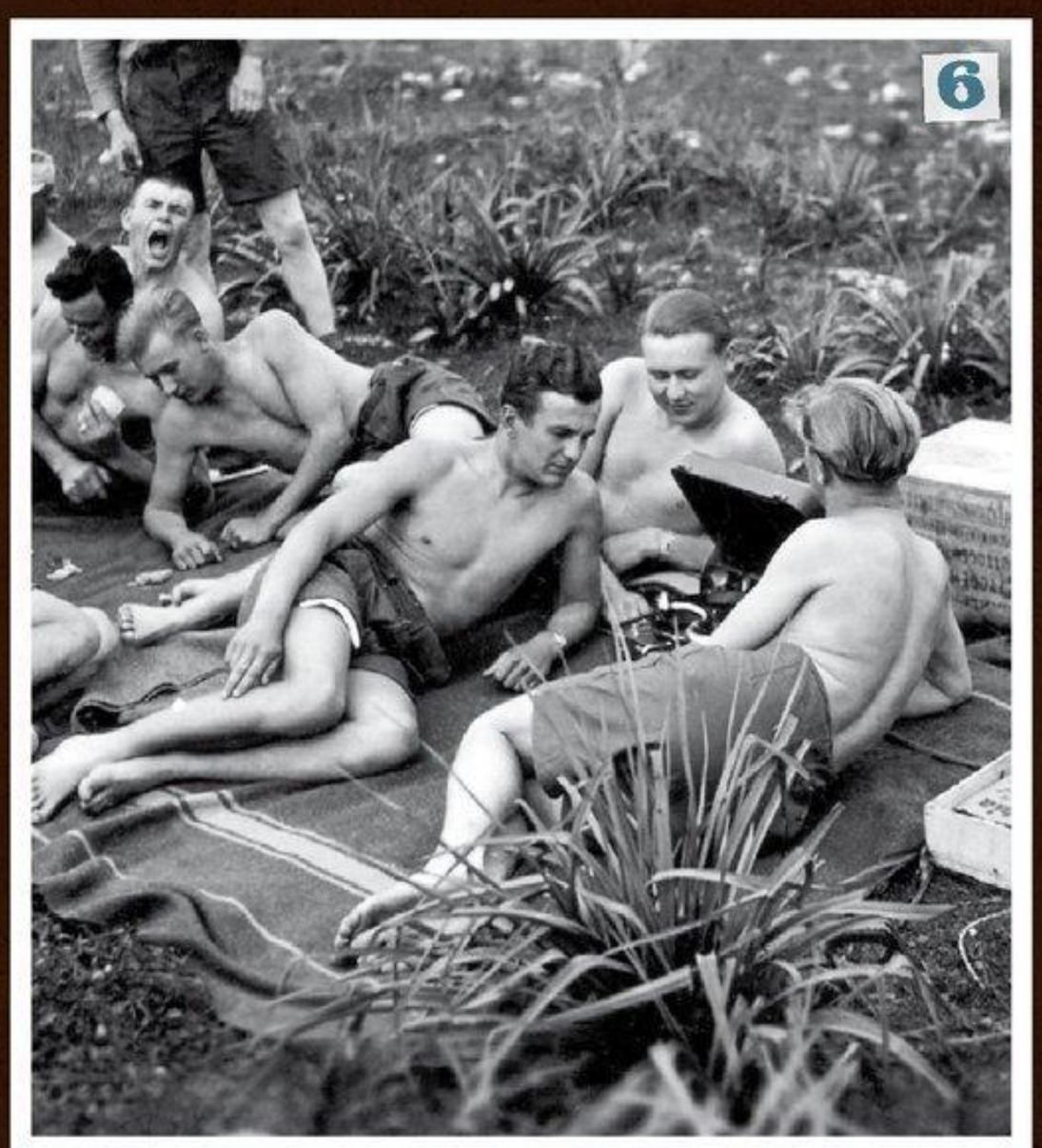
3

1, 2 et 3
László Ede Almásy est un comte hongrois… qui ne porte ostensiblement son titre qu'en dehors de Hongrie, ce qui laisse évidemment à penser qu'il ne le possède pas officiellement ! Aventurier, passionné par le Sahara, il est, pour l'Axe, l'équivalent d'un Ralph Bagnold, ce Britannique spécialiste du désert qui a créé le *Long Range Desert Group* en 1940. Ses actions auront cependant beaucoup moins de portée, et il ne montera aucun raid offensif sur les arrières ennemis.
DR

Lili Marleen

Appelé sous les drapeaux en avril 1915, le jeune artiste allemand Hans Leip écrit un poème intitulé *Das Mädchen unter der Laterne* (*La jeune fille sous la lanterne*), dans lequel il s'adresse aux deux femmes qu'il aime alors, en associant leur prénom en un seul personnage : Lili Marleen. Modifié, le texte est publié en 1937 sous le titre de *Das Lied eines jungen Soldaten auf der Wacht* (*Chanson d'une jeune sentinelle*) et retient rapidement l'attention de la chanteuse Lale Andersen. Elle demande alors à deux compositeurs – Rudolf Zink et Norbert Schultze – de mettre chacun ce poème en musique et chante les deux versions dans les cabarets berlinois. En août 1939, la version de Schultze est enregistrée, mais sa commercialisation s'avère très décevante, avec seulement 700 disques vendus avant-guerre. Mais, en août 1941, la radio militaire allemande de Belgrade passe l'enregistrement, l'un des rares à avoir échappé au bombardement de son entrepôt : le succès de cette chanson pleine de nostalgie est immédiat auprès des soldats allemands éloignés de leurs foyers, et la mélodie devient l'indicatif de *Soldatensender*, une émission très écoutée, durant laquelle des messages personnels sont lus à l'antenne. La propagande voit cela d'un mauvais œil : la chanson est bien peu martiale, trop triste et risque de démoraliser les hommes de la *Wehrmacht* ; aussi Goebbels décide-t-il son interdiction, chose qu'il n'arrivera jamais à faire appliquer : de l'autre côté de la Méditerranée, Rommel la fait en effet passer jusqu'à plusieurs dizaines de fois par jour sur les ondes, à la demande de ses soldats ! La propagande allemande feinte alors en enregistrant une nouvelle version, plus martiale et plus en accord avec l'idéal nazi…

Lili Marleen devient un hit dans les tranchées du *DAK*, mais aussi dans celles de ses adversaires, qui captent eux aussi la radio allemande : Anglais, Indiens, Néo-Zélandais, Sud-Africains ou Français libres en font bientôt l'hymne le plus populaire du conflit. En 1942, la chanson est traduite ou enregistrée dans 48 langues. En France, le parolier Henri Lemarchand adapte le texte, la chanteuse Suzy Solidor l'interprète alors dans son cabaret « La Vie parisienne » pendant l'Occupation. Au Royaume-Uni, *Lili Marleen* est adaptée par les stars de l'époque Anne Shelton et Vera Lynn. Aux USA, ce n'est qu'en 1944 que Marlene Dietrich enregistre sa propre version, à la demande de l'*OSS* pour son projet « Muzak », une opération de démoralisation des forces ennemies par le piratage de leurs émissions radio. ■



4
Lale Andersen est la première à chanter *Lili Marleen*. Sur ordre de Goebbels, elle enregistre pendant la guerre une version en anglais, mais elle sera ensuite interdite de chant pendant plusieurs mois pour antinazisme.
DR

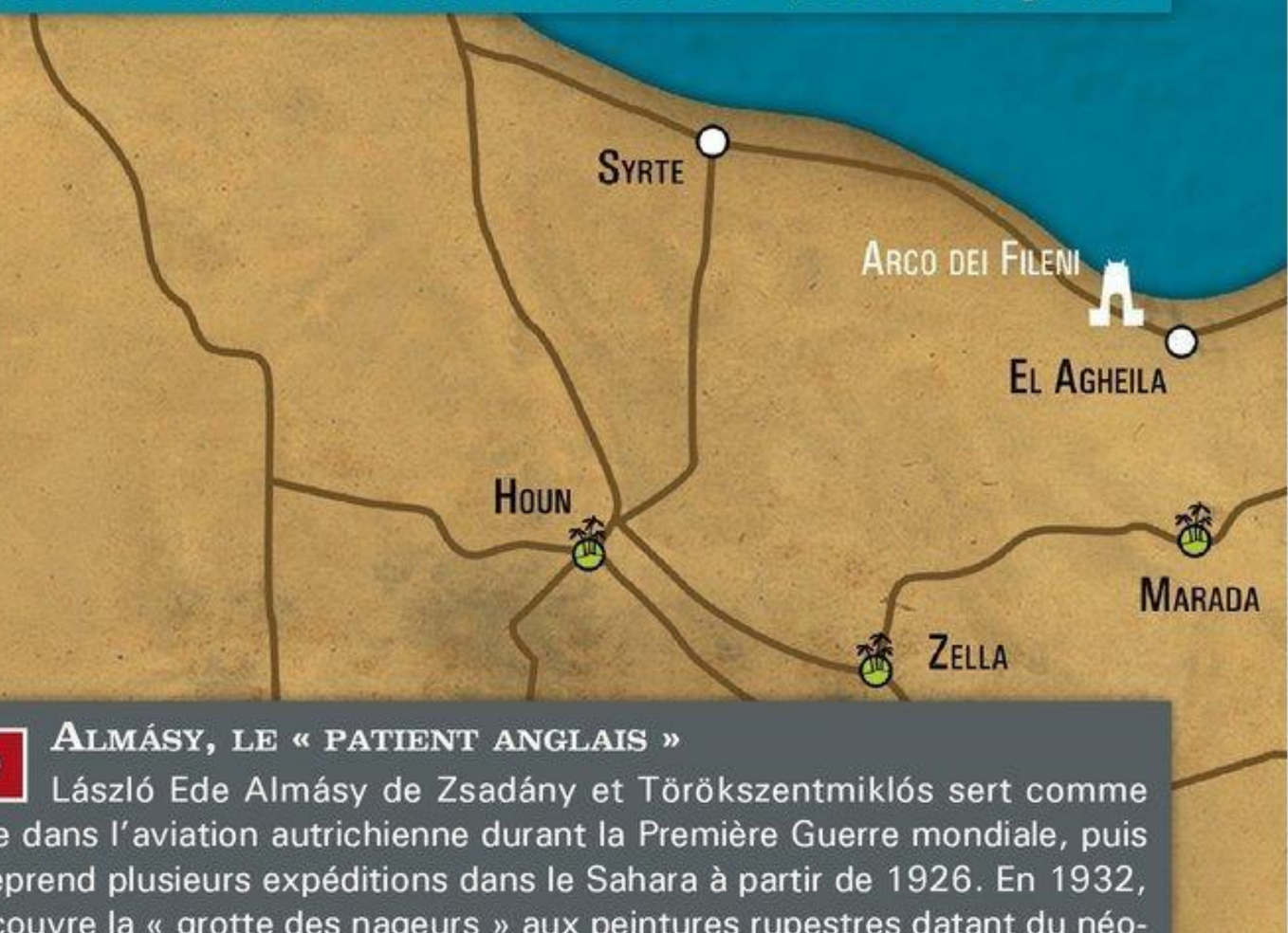
5 et 6
Lili Marleen devient immédiatement un hit parmi les soldats du *DAK*. Rommel s'opposera aux directives de la propagande du régime pour passer la chanson plusieurs fois par jour. Divers versions et pastiches circuleront d'ailleurs sur la ligne de front et les arrières. Chanson d'amour à l'origine, son succès, et son interdiction par Goebbels, en fera un hymne à la liberté.
Archives Caraktère

Le *8º Reggimento Bersaglieri*

Constitué en 1871, ce régiment de tirailleurs est, dès 1939, l'une des composantes de la nouvelle *132ª Divisione corazzata* « Ariete ». Au début de la guerre, il participe à l'invasion de l'Albanie, puis est envoyé en Libye. Début 1942, cette formation d'élite comprend le *III Battaglione Motociclisti* – réorganisé en formation antichar – et les *V* et *XII Battaglione Autoportato*, tous trois des unités motorisées dans la grande tradition de mobilité et de rapidité d'exécution des bersagliers.

Général Pierre Kœnig

Ce vétéran de la Première Guerre mondiale est capitaine de la 13e DBLE lorsqu'il participe à l'expédition de Norvège. Là, il s'illustre à Namsos, mais doit bientôt rejoindre la France. Suite à l'Armistice, il décide de rallier Londres et s'engage dans les Forces françaises libres en juillet 1940 comme chef de bataillon. Il est alors de tous les combats de la 13e DBLE : Dakar, Gabon, Cameroun, dont il est nommé commandant en décembre, puis Érythrée et Syrie. Général et commandant de la 1re division légère FFL, il rejoint ensuite la Libye pour combattre à Halfaya (janvier 1942), à Mechili (février) puis Bir-Hakeim, où il retient les troupes ennemies pour permettre à l'Armée britannique de se réorganiser.



Almásy, le « patient anglais »

László Ede Almásy de Zsadány et Törökszentmiklós sert comme pilote dans l'aviation autrichienne durant la Première Guerre mondiale, puis entreprend plusieurs expéditions dans le Sahara à partir de 1926. En 1932, il découvre la « grotte des nageurs » aux peintures rupestres datant du néolithique. Fin connaisseur de la région, surnommé « Père des sables » par les Bédouins, il mène plusieurs expéditions archéologiques avec l'ethnologue allemand Leo Frobenius. En 1939, il est recruté par l'*Abwehr*, qui l'assigne à l'*Afrika-Korps* comme capitaine de la *Luftwaffe*. Après l'opération « Salaam », il est promu *Major*. Arrêté en Hongrie par les Soviétiques, puis libéré, il sera exfiltré par les services secrets britanniques jusqu'en Égypte, où il mourra en 1951. Le film *Le patient anglais* revisite sa vie, passant sous silence ses activités d'espion et son homosexualité.

ALGÉRIE LIBYE

Capitaine Bernard Saint-Hillier

Chasseur alpin avant-guerre, puis lieutenant au sein de la 13e demi-brigade de la Légion étrangère, il est blessé durant l'expédition de Narvik. En juillet 1940, après l'Armistice, il s'engage dans les Forces françaises libres sous le nom de Jean de Vienne et est fait capitaine en août. Il participe à l'opération de Dakar, débarque au Cameroun, combat les Italiens en Érythrée et s'illustre lors de la prise de Massaoua en avril 1941. Après la campagne de Syrie, il prend part à la défense de Bir Hakeim avec la 13e DBLE. Il combattra encore à El-Alamein, en Tunisie en 1943, puis en Italie et en France en 1944 et 1945.

La 1re BFL

À Bir Hakeim, la 1re brigade française libre indépendante (1re BFL) est commandée par le général Kœnig. Comptant précisément 3 723 hommes, elle est composée de deux bataillons de Légion étrangère – la fameuse 13e demi-brigade comprenant entre autres 300 républicains espagnols – ainsi que du 22e bataillon de marche nord-africain et des unités formées à partir de soldats venant de l'Oubangui-Chari, de Polynésie française, de Nouvelle-Calédonie, des Nouvelles-Hébrides et de la métropole *via* Londres. Son armement est franco-anglais, avec de nombreux camions, canons et mortiers, une soixantaine de chenillettes Bren Carrier et du ravitaillement pour une dizaine de jours.

NIGER TCHAD

AVRIL - MAI 1942

26 - 27 MAI
OFFENSIVE ITALO-ALLEMANDE

- ATTAQUES ALLEMANDES
- ATTAQUES ITALIENNES
- CHAMPS DE MINES

CYRÈNE
DERNA
BARCA
TIMIMI
MARAUA
TOBROUK
BENGHAZI
MECHILI
GAZALA
BIR HAKEIM
MSUS
BEDA FOMM
AGHEDABIA
CYRÉNAÏQUE
MERSA EL BREGA
DJARABOUB
DÉSERT DU KALANSHO
JALO
TAZERBO

GAZALA
BIR TEMRAD
SIDI MUFTAH
XX 90
XX 21
XX 15
XX TRIESTE
BIR HAKEIM
XX ARIETE

LE CAIRE
SUEZ
FAYOUM
ASSIUT
AL-KHARGA

15 - 29 MAI
OPÉRATION « SALAAM »

- TRAJET DE LA COLONNE MOTORISÉE
- TRAJET DES DEUX ESPIONS
- OASIS

ÉGYPTE

Assaut sur Bir Hakeim

Le 27 mai 1942, la vague mécanisée italienne va se briser sur les défenses françaises. En 45 minutes, le 132e régiment de chars va ainsi perdre près de la moitié de ses M13/40, partis à l'assaut comme à l'exercice, en ligne et frontalement (en bas à gauche). La brigade Kœnig peut en effet compter sur des canons antichars français de 47 mm (en haut à droite), peut-être la meilleure arme antichar du début du conflit, et des pièces de 75 mm Modèle 1897 Modifié 1938 ou 1940 (en haut à gauche) servies par le bataillon d'infanterie de marine. Enfin, les mines prélèveront aussi un lourd tribut sur les assaillants.
Luce et IWM

L'ENFER DE BOBROUÏSK

LA *20. PANZER-DIVISION* ET LA *STURMGESCHÜTZ-BRIGADE 244* DANS LA TOURMENTE

2e PARTIE : 27 JUIN – 4 JUILLET 1944

Nous avons vu, à la fin de la première partie de cet article, la *20. Panzer-Division* tenter de se rétablir près de Malinomy, pour contre-attaquer l'Armée rouge et altérer sa manœuvre d'encerclement. Mais le flot ennemi a tout emporté, dépassant Protassy et s'approchant dangereusement de Tchernïe Brody. La division a alors essayé de reprendre Tumarovka et Protassy, afin d'enfoncer l'un des flancs russes. Mais en dépit d'efforts acharnés, ces localités n'ont pu être reprises. La division s'est alors repliée vers l'ouest et le sud-ouest de Bobrouïsk. Elle a traversé la Bérézina par Ugly et Stassevka, au sud de la ville, prise continuellement sous le feu de l'aviation soviétique, ne laissant que quelques éléments en flanc-garde sur la rive orientale de la rivière.

Par **Didier Laugier**

LE 27 JUIN

Afin de libérer l'axe routier et garder le contrôle du pont de bois à l'est de Bobrouïsk, nécessaire au bon écoulement des troupes vers la ville, ces éléments comptent contre-attaquer, dès les petites heures du jour, avec toutes leurs forces. Mais les Soviétiques ne les ont pas attendus pour consolider leurs positions à Titovka, à l'est de Bobrouïsk, et sur la route de Rogatchev. Pire, ils ne laissent aucun repos aux unités allemandes, comme le raconte, une nouvelle fois, notre vétéran de la *Sturmgeschütz-Brigade 244* : « Le 27 juin 1944 à l'aube, à 4 heures du matin, c'est l'alarme ! « Ivan » est apparu soudainement sur la route avec des chars de combat et de l'infanterie. L'atelier et le Train remballent tout le matériel, dont le treuil. Avec les quatre *Sturmgeschütze* endommagés, mais qui roulent encore – et nous – nous avançons avec nos canons prêts à tirer sur une hauteur pour couvrir le Train. En contrebas de la route, les chars ennemis virevoltent. Mon automoteur, qui peut encore rouler correctement, reste comme ultime réserve derrière la colline. Nous donnons une grande partie de nos munitions à un autre *Sturmgeschütz*. Sur la hauteur, le combat commence maintenant avec les chars russes. Nos canons d'assaut réussissent à en détruire cinq ou six. Soudain, une explosion : l'une de nos pièces a reçu un obus qui la fait voler dans les airs. Quatre bons camarades ne sont plus. Les autres *Sturmgeschütze* reçoivent eux aussi des coups au but. »

Dans le début de matinée, les Allemands décèlent la présence d'autres chars – entre 25 et 30 – habilement camouflés, ainsi qu'une forte infanterie de soutien, tapie dans des retranchements. La destruction des blindés est confiée à la *Panzer-Abteilung 21,* qui reçoit en appui un bataillon renforcé de la *383. Infanterie-Division* (*Grenadier-Regiment 533*). D'autres bataillons d'infanterie (*Panzer-Grenadiere*), dotés de moyens antichars, doivent aussi participer à la lutte contre les blindés. L'attaque, rondement menée, aboutit à la destruction de 18 à 20 d'entre eux. Non sans pertes du côté des Allemands, qui laissent plusieurs chars, mais – surtout – un grand nombre de fantassins.

Néanmoins, les forces du *Reich* percent : la *Panzer-Abteilung 21,* avec le *II./Panzer-Grenadier-Regiment 59,* lance une attaque à 11h30 de part et d'autre de la route de Titovka. Les éléments les plus avancés réussissent à atteindre le carrefour des axes Bobrouïsk–Mogilev et Bobrouïsk–Rogatchev. Des combats encore plus intenses s'engagent contre des renforts russes. Les pertes sont de plus en plus lourdes et ne permettent pas la capture du pont.

◀ Une colonne du *Panzer-Regiment 21* sur une piste de Biélorussie. Archives Caraktère

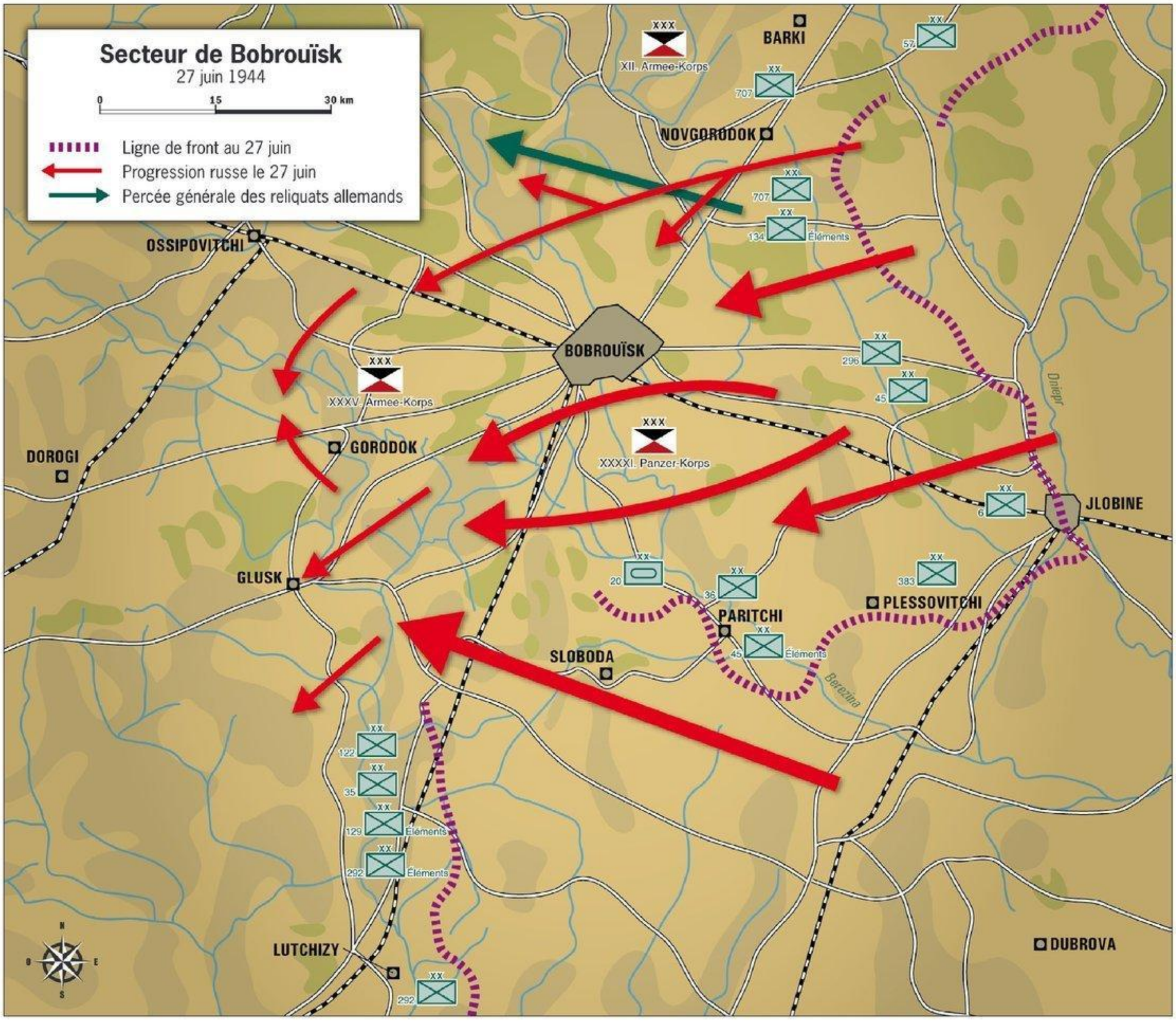
▲ « *Soudain, une explosion : l'une de nos pièces a reçu un obus qui la fait voler dans les airs.* »
DR

Les grenadiers de la *383. Infanterie-Division,* avec l'aide des *Panzer-Grenadiere* de la division blindée, parviennent cependant à rejeter l'infanterie adverse dans les marécages au sud de Titovka, dégageant la ville. Ils assurent en outre la liberté de passage des troupes vers Bobrouïsk par le pont de chemin de fer. L'absence de munitions, particulièrement pour l'artillerie, commence à se faire sentir. L'aviation de chasse soviétique s'acharne continuellement sur les concentrations de véhicules, entassés des deux côtés de la route conduisant à Jlobine, parmi lesquelles se trouvent les camions ravitailleurs en munitions. C'est du tir au pigeon pour les « aigles de Staline » : chaque coup porte. Vers 16 heures, les reconnaissances aériennes de la *Luftwaffe* détectent des groupements mécanisés très importants : près de 150 chars, 1 000 pièces d'artillerie et 6 000 véhicules ! Le tout est concentré au sud-ouest de Bobrouïsk. Les Russes, particulièrement pugnaces, lancent une quinzaine d'attaques pour reprendre Titovka, mais les chars de la *20. Panzer-Division* font face.

La *45. Infanterie-Division,* en couverture au sud-est, est attaquée par des meutes de T-34. Sous la pression, et par manque de moyens antichars, elle perd pied. La situation est grave. En accord avec le commandant de la *36. Infanterie-Division*, placée entre la *45. ID* et la *20. Panzer-Division*, tous les engins motorisés, plus ceux de la *20. Panzer-Division,* sont envoyés sur le pont de chemin de fer. Les véhicules hippomobiles restent sur place. Le groupement blindé doit attaquer vers Bobrouïsk et le pont de bois. Il ne peut guère compter sur le soutien de l'artillerie, à cause du manque de munitions.

Tous ces mouvements ne sont pas sans conséquences : le train des divisions d'infanterie s'agglutine et provoque des bouchons, gênant l'écoulement sur les remblais de la voie de chemin de fer. De plus, la pression des Russes se renforce sur les éléments au sud et au sud-est de la *45. Infanterie-Division*, et leur aviation est toujours aussi virulente. Voici ce qu'indique l'*Oberleutnant* Imsiepen du *II./Grenadier-Regiment 37* (*6. Infanterie-Division*) : « le long de la voie ferrée Jlobine–Bobrouïsk, je rencontre le *Kommandeur* du *Grenadier-Regiment 18*, l'*Oberst* Höke, qui marche avec son bataillon le long de la ligne de chemin de fer en direction de Bobrouïsk. Sur l'axe principal de repli ainsi que sur les axes parallèles se trouvent tous les éléments du train divisionnaire, des éléments de l'*Artillerie-Regiment 6* et de la *20. Panzer-Division*. Les Russes ont pris cette route sous leurs feux d'artillerie. L'après-midi, entre 17 et 19 heures, ils attaquent – avec près de 300 avions de chasse – l'ensemble des éléments qui se trouvent sur la route. » En réalité, la contribution des forces aériennes dans ce secteur s'élève à 526 appareils ! Suite à leurs actions, de nombreux véhicules sont détruits, entravant encore davantage la progression sur le remblai. Une dernière solution est envisagée dans le but de préserver ce qui peut encore l'être : la *134. Infanterie-Division*, au nord de Bobrouïsk, doit faire volte-face et retourner vers l'est devant les troupes russes de ce secteur. Afin d'assurer une certaine sécurité à l'ensemble, les flancs seront protégés par la *20. Panzer-Division* et la *36. Infanterie-Division.* Le chef des opérations divisionnaire (l'*Oberst* Hans Schöneich) met la défense au point avec le général commandant la *134. Infanterie-Division*, Ernst Philipp, mais ce dernier est tué. De même, le *General der Infanterie* Jordan, qui commande la *9. Armee*, est relevé de son commandement suite à ses errements (notamment parce qu'il a tardé à envoyer la *20. Panzer-Division* au sud dès le premier jour de l'attaque soviétique). Son successeur est le *General der Panzertruppen* von Vormann.

▶ Page de droite :
Panzer IV dans la steppe ouverte. Ceux qui se battent à Titovka infligent de terribles pertes aux Russes.
Archives Caraktère


Secteur de Bobrouïsk
27 juin 1944
0
15
30 km
Ligne de front au 27 juin
Progression russe le 27 juin
Percée générale des reliquats allemands
XII. Armee-Korps
BARKI
NOVGORODOK
OSSIPOVITCHI
BOBROUÏSK
XXXV. Armee-Korps
GORODOK
DOROGI
XXXXI. Panzer-Korps
JLOBINE
GLUSK
PARITCHI
PLESSOVITCHI
SLOBODA
Éléments
LUTCHIZY
DUBROVA
Dniepr
Berezina
N
O
E
S

POINT DE RALLIEMENT : BOBROUÏSK

Le pont de chemin de fer complètement saturé, les hommes n'ont d'autre alternative que d'abandonner leurs véhicules et de retraiter à pied, couverts par les éléments blindés, au contact de l'ennemi à Titovka. Presque tous disparaissent dans la fournaise. Le rapport de force est de plus en plus en défaveur des Allemands. Néanmoins, le pont de chemin de fer finit par être déblayé, permettant aux nombreuses unités de la *20. Panzer-Division* de le franchir en masse et de se rassembler dans Bobrouïsk avec celles du *Köruck 532* (organisme chargé de la sécurité, des hôpitaux, du ravitaillement, etc.), lequel est commandé par le *Generalleutnant* Friedrich Bernhardt. Durant la nuit, le commandant de la *20. Panzer-Division,* Mortimer von Kessel, rencontre dans la ville ses homologues des autres unités – du moins ce qu'il en reste.

Avec l'arrivée de forts éléments de la *383. Infanterie-Division* (*Oberst* Hirt), un regroupement général est ordonné afin d'assurer la défense de Bobrouïsk. La *20. Panzer-Division* a pour mission de garder le secteur entre la Bérézina et la ligne de chemin de fer Bobrouïsk–Minsk, au nord-ouest. L'objectif est d'empêcher une percée ennemie sur Bobrouïsk des deux côtés de la cote 171,4. L'unité reçoit le renfort de la *Sturmgeschütz-Brigade 244*, qui a démontré ses compétences, mais est à bout de potentiel. Seuls 11 *Sturmgeschütze* ont pu être réunis (de la « 244 » et des divisions d'infanterie) ainsi qu'une compagnie de la *Panzer-Abteilung 21* (*Oberleutnant* Begemann) avec 10 *Panzer*, le *Panzer-Pionier-Bataillon 92* et de nombreuses unités d'alarme (créées dans l'urgence à partir de personnels non combattants). La masse du *Pionier-Bataillon 92* est détachée au sud de Bobrouïsk pour en assurer la défense. La ville est placée sous le commandement du *Generalmajo*r Adolf Hamann.

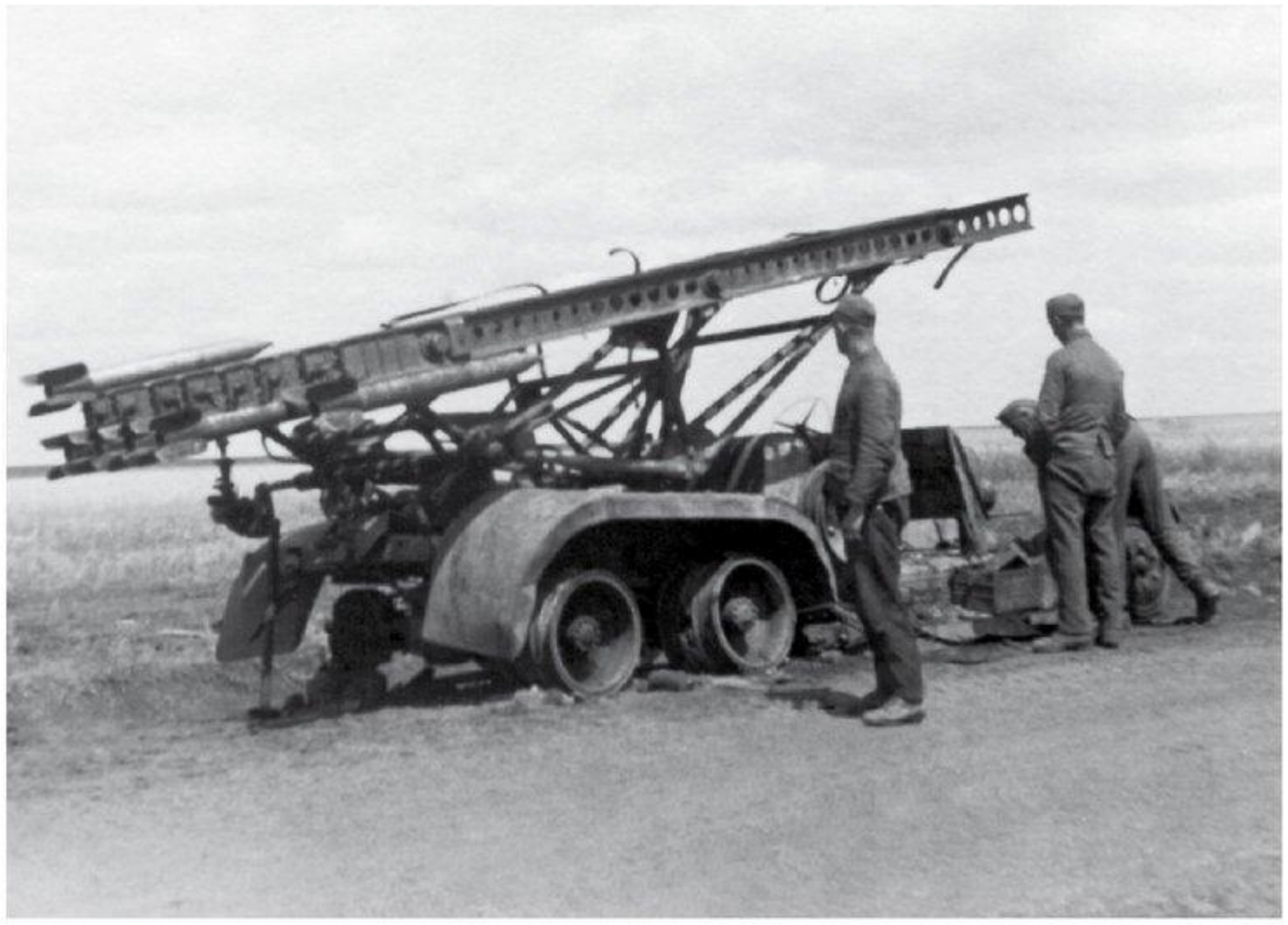
Comme indiqué ci-dessus, la cote 171,4 doit être absolument gardée, afin de barrer la route aux pointes blindées adverses. La mise en place du périmètre défensif de la *20. Panzer-Division* au nord-ouest de Bobrouïsk s'effectue dans les premières heures de la matinée. L'état-major divisionnaire s'installe dans une briqueterie, au nord-ouest d'un petit bois. Non loin derrière, le *XXXXI. Panzer-Korps,* commandé par le *Generalleutnant* Edmund Hoffmeister, a établi son quartier général. À 16 heures, l'ennemi attaque avec un nombre très important de blindés, mais peu d'infanterie. L'assaut est soutenu par une puissante artillerie, renforcée par des « orgues de Staline ». Un déluge de projectiles secoue la ligne de défense. Les Russes se dirigent des deux côtés de la piste forestière de Jeloviski. La panique s'installe immédiatement dans les rangs des unités d'alarme, qui se débandent en désordre. Tous les officiers divisionnaires disponibles interviennent, les reprennent en main et les relancent vers l'avant. Les pionniers de la *20. Panzer-Division,* des « vieux de la vieille », se sont enterrés sur place, ainsi qu'une unité *ad hoc* constituée avec des personnels des transmissions de la *Nachrichten-Abteilung 92* (*Hauptmann* Lehner), et se laissent dépasser par l'ennemi. Les *Sturmgeschütze* de la « 244 » et les chars de la *Panzer-Kompanie* Begemann livrent un furieux combat contre les blindés ennemis, qui, sous les coups, retraitent. Finalement, la défense de Bobrouïsk tient. L'état-major du *XXXXI. Panzer-Korps* y transfère son poste de commandement.

Voici la dernière partie du témoignage de notre vétéran :

« Entre-temps, la journée a avancé ; il est 15h30. Les autres *Sturmgeschütze* sont prêts à partir, et le matériel restant ne pouvant être emmené est prêt à être dynamité. À 16 heures, les trois canons d'assaut restants roulent vers l'arrière en direction de la Bérézina. Un *Leutnant* de notre batterie, porteur de la Croix de chevalier de la Croix de fer, Pfreundner, fait sauter les canons et le matériel au dernier moment, à 200 mètres du premier char russe. Il nous rejoint ensuite dans sa voiture tout-terrain, un *Kübelwagen*. Notre retraite n'est rendue possible que grâce à l'intervention de nos chasseurs de chars qui stoppent nos poursuivants. Le soir, nous roulons sur le pont de la Bérézina qui est prêt à être dynamité, au cas où « Ivan » surgirait à l'improviste. Faire le point n'est pas possible, le Russe, qui tente de couper la route, pouvant surgir d'un instant à l'autre. Notre groupement tactique consiste en une voiture particulière, trois *Sturmgeschütze* et des véhicules de transport de troupes blindés. Quelques fantassins, qui s'étaient arrêtés avec nous sur la route, sont emmenés par nos *Sturmgeschütze*. Nous bivouaquons dans un champ, dans un groupe de buissons. »

▲ Un Iliouchine Il-2 *Sturmovik* de l'armée de l'Air soviétique (*Voenno-Vozdushnye Sily*). Tout comme les escadrilles de chasse, celles d'attaque au sol participent activement à la traque des unités allemandes.
Archives Caraktère

▶ Page de droite : Un *Marder III* de la *Panzerjäger-Abteilung 92*. Les chasseurs de chars interviennent de manière décisive dans les combats que livrent les *StuGe* de la « 244 » le 27 juin.
Archives Caraktère



À l'inverse de notre vétéran, Pfreundner ne survivra pas à la guerre : il sera porté disparu le 26 juin, après avoir ramené ses personnels à l'arrière sain et sauf. Selon la rumeur, il aurait été tué dans sa voiture par une bombe d'avion.

Dans le courant de la soirée, le *Pionier-Bataillon 92* est envoyé dans le nord de Bobrouïsk pour en assurer la défense. Un autre bataillon, portant le nom de « Benzin », issu de l'*Infanterie-Regiment 461* (*383. Infanterie-Division*), se positionne en périphérie Ouest de la ville, constituant, en quelque sorte, une deuxième position de défense.

L'ennemi relance alors plusieurs attaques d'une grande vigueur, avec une nombreuse infanterie à l'ouest et au sud du secteur Nord de la *383. Infanterie-Division*. Il perce en plusieurs points, mais ne peut exploiter son avantage. Les défenses intérieures de Bobrouïsk tiennent. Une unité de la *Panzer-Division* – le *Panzer-Feldersatz-Bataillon 92* (*Major* Jung), temporairement subordonné à la *383. Infanterie-Division* – est elle aussi engagée dans de durs et meurtriers combats dans la forêt, où ont pris position les services de la *9. Armee*.

La nuit du 27 au 28 juin s'écoule relativement calmement, il y a peu de combats, les hommes en profitent pour souffler un peu.

▲ Un camion russe équipé de lance-roquettes, surnommés « orgues de Staline ». Le 28 juin 1944, à 4 heures du matin, la ligne de front allemande se met à trembler sous un formidable bombardement d'artillerie et de roquettes. Archives Caraktère

LES 28 ET 29 JUIN

Ce repos est de courte durée : le lendemain 28 juin à 4 heures du matin, les soldats allemands se réveillent soudainement sous un formidable bombardement d'artillerie et d'« orgues de Staline ». L'Armée rouge lance plusieurs attaques, avec toujours plus de blindés et d'infanterie, dans tous les secteurs défensifs de Bobrouïsk. La *Wehrmacht* réussit une fois encore l'impossible, en repoussant les forces assaillantes, très malmenées.

Dans le secteur de la *Kampfgruppe* de la *20. Panzer-Division*, la cote 171,4 et la route sont tenues fermement. Sur l'aile gauche du remblai de chemin de fer, l'ennemi fait une percée avec 12 chars, efficacement pris à partie par des *Sturmgeschütze* et des *Panzer*. 10 T-34 sont détruits. Une contre-offensive immédiate verrouille tout le secteur.

Les Soviétiques ne prennent aucun répit et, à force de persévérance et au prix de sacrifices épouvantables, atteignent péniblement les premières maisons des faubourgs Sud et Ouest de la ville. Au nord, la situation n'évolue guère : malgré l'emploi d'obus au phosphore, les assaillants sont partout repoussés. Leurs pertes en blindés deviennent terrifiantes. Hoffmeister rassemble ses commandants de division pour les consulter.

Ils se mettent d'accord pour faire une percée sur la route à l'ouest de la Bérézina. La *20. Panzer-Division* ouvrira la marche avec ce qui lui reste de *Panzer*. Les autres divisions doivent se joindre à elle et se placer sur ses arrières et son aile droite. Les arrière-gardes doivent maintenir leurs positions jusqu'à 2 heures. Autant dire qu'il s'agit d'une mission de sacrifice sans aucun espoir de réchapper du « chaudron »…

Les éléments divisionnaires s'élancent vers leur zone de regroupement, avec comme objectif la route à l'ouest de la Bérézina et comme direction générale le nord. L'attaque doit être lancée à 23 heures, à la lueur des incendies provoqués par les obus au phosphore dans les quartiers à l'ouest et au sud de la ville.

Une décision particulièrement douloureuse est prise : les Allemands ne peuvent, à cause du manque de véhicules, emmener avec eux les quelque 4 000 blessés que compte Bobrouïsk. Ceux-ci doivent donc être laissés sur place. À cette nouvelle, de nombreux invalides décident de se joindre à la percée. Les *Panzergrenadiere* de la *20. Panzer-Division* doivent profiter de la rupture faite par les chars dans les défenses russes durant cette attaque nocturne pour fondre ensuite en direction de la ville de Luki.

Voici ce qu'indique le journal de marche de la *36. Infanterie-Division* : « En début de soirée, la panique commence à s'installer dans la ville. Les rumeurs les plus formidables circulent de bouche en bouche. Dès qu'un itinéraire de fuite ouvert est annoncé, un courant continu de véhicules et de soldats se met immédiatement en route dans cette direction. Ce sont les généraux qui stoppent et imposent la discipline et l'ordre dans cette masse qui avance. Entre-temps, l'activité de l'artillerie ennemie devient de plus en plus forte. Les percées vers l'avant sont toujours plus difficiles. La ville commence à brûler dans tous ses recoins, excepté vers le nord. À cause du vent du sud-ouest, les feux se propagent de plus en plus rapidement, et le défilé vers le nord des soldats et des véhicules devient toujours plus dense. Puisqu'il n'y a plus aucun espoir d'emmener les blessés, ordre est donné de les rassembler dans l'hôpital de Bobrouïsk. Près de 4 000 sont récupérés. Des colonnes vont vers le nord sur le large tracé, d'autres se joignent à elles, et bientôt tout est complètement bloqué. Ce n'est que grâce à l'intervention des généraux qu'on réussit à stopper et à organiser le trafic. La tension atteint son paroxysme. Vers minuit, les colonnes avancent vers le nord, de plus en plus loin, sans toutefois savoir si une percée a pu être effectuée. Les incendies ne s'étendent pas vers l'intérieur de la ville. Des chœurs s'élèvent : « *Nous voulons regagner notre patrie* », puis la chanson « *O Deutschland hoch in Ehren* » a retenti, chantée par des milliers de soldats. »

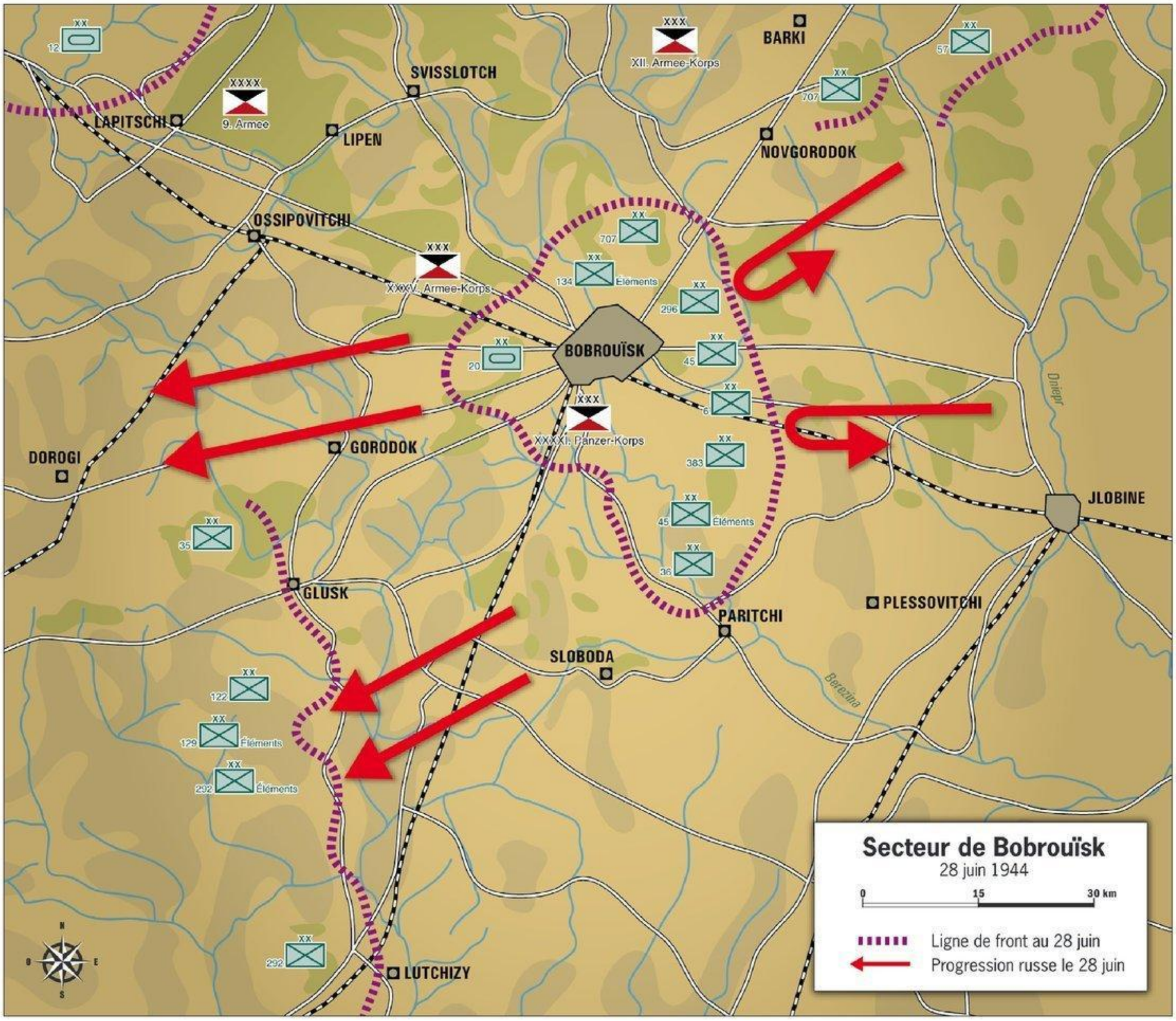
Les affrontements, durant les journées des 27 et 28, ont fait dans les rangs allemands quelque 10 000 morts et environ 6 000 prisonniers.

BOBROUÏSK TOMBE

Enfin, c'est l'heure de la sortie en force ; la progression se fait lentement, en direction de Luki. Les combats de dégagement sont très violents et se terminent souvent au corps à corps. Imsiepen raconte : « Le 29 juin, vers 3 heures du matin, la plus grosse partie de la *9. Armee* (*6, 36, 134, 297* et *383. Infanterie-Divisionen*) ainsi que la *20. Panzer-Division* sortent en force de Bobrouïsk en direction de l'ouest. Il y a cinq généraux avec nous. Je n'ai plus vu le général Heyne (commandant la *6. ID*) à Bobrouïsk. Lors de cette sortie, nous avons encore avec nous comme armement lourd : cinq chars de la *20. Panzer-Division*, quelques blindés légers, une unité d'artillerie avec trois canons de *8,8cm*, un canon antiaérien de *2cm* et un canon antichar. L'ennemi interdit les routes et les ponts sur la voie de chemin de fer avec des chars. […] Vers 22h30, la division reprend sa progression, après avoir abandonné les blessés dans la petite église d'un village ; elle atteint un petit bois près du village de Sloboda. Le village lui-même est fortement tenu par l'ennemi. Vers midi, il est en notre possession, et nous dégageons un petit chemin forestier vers l'ouest. Nous avons à nouveau de lourdes pertes, dues aux tirs d'« orgues de Staline », d'artillerie et du fait des attaques aériennes. Les blessés ne peuvent plus être soignés, car les matériels médicaux font totalement défaut ; nous devons les abandonner sur place. Le secteur est infesté par les partisans, qui encerclent entièrement les marais et les bois. » La ville de Bobrouïsk tombe définitivement entre les mains des troupes soviétiques à 10 heures le 29 juin 1944.

Plus les fuyards s'approchent de Luki, plus la défense russe se densifie. C'est particulièrement le cas à Chatkovo, où l'accès au pont est interdit par les chars. Cet ouvrage d'art, objet d'une attaque le 26 juin, avait brûlé partiellement, mais les Russes n'étaient pas parvenus à le détruire et avaient renoncé à y placer des charges de démolition… Les Allemands fuyant Bobrouïsk tentent de s'en emparer, tandis qu'ils prennent Luki. Fracassé par les obus allemands de *8,8cm*, le pont est mis hors d'usage… La masse des fuyards s'échappe vers Chatkovo et pénètre dans les forêts au nord-ouest et au nord-est de Sychkovo.

Ces très durs combats menés par la *20. Panzer-Division* pour percer les défenses et conquérir les localités de Luki et Chatkovo ont entraîné



une nouvelle fois de lourdes pertes, mais permis aux unités allemandes de s'échapper du piège de Bobrouïsk. Après que la menace du pont de Chatkovo, sur le flanc des fuyards, a été muselée, ceux-ci s'échappent vers Sychkovo en direction du nord.

Les troupes en pleine déroute ont du mal à être reprises en main, le corps des officiers ayant été saigné à blanc. Néanmoins, une certaine coordination et une certaine gestion des interminables files d'hommes et de matériels le long des berges de la Bérézina se mettent en place. La localité de Werbki est atteinte sans trop de mal, seules de faibles unités ennemies étant rencontrées l'après-midi. Elles sont rapidement dispersées.

À partir de là, les unités, en attendant de nouveaux ordres de la part d'Hoffmeister, se reposent à Werbki. La *20. Panzer-Division* possède alors encore une poignée de chars et quelque 12 véhicules semi-chenillés *Sd.Kfz. 251,* plus quelques canons automoteurs Wespe.

Mais la progression des troupes russes est telle qu'elle arrive rapidement dans le dos de la *383. Infanterie-Division*. Celle-ci, pour éviter la capture, se remet en route. En dépit de grandes difficultés de circulation, dues en partie aux charrettes hippomobiles et aux colonnes de l'Organisation Todt, l'avant-garde de la *36. Infanterie-Division* peut être organisée.

▶ Un char de commandement *Befehlspanzer IV Ausf. G* de la *20. Panzer-Division.*
Archives Caraktère

◀ Page de gauche :
Le 28 juin, le reliquat des chars de la *21. Panzer-Division* est chargé d'effectuer la percée sur la route à l'ouest de la Bérézina.
Archives Caraktère

LE 30 JUIN

Les unités se retrouvent devant la localité de Sloboda, où l'ennemi s'est solidement retranché. La voie de la retraite est coupée. La *36. Infanterie-Division* reçoit pour mission de faire sauter ce bouchon, puis de forcer le passage sur le Svisslotch, au nord-est de Sloboda, pour y former une tête de pont, laquelle permettrait aux divisions d'Hoffmeister de prendre la direction du nord-ouest. La *36. ID,* dont les bataillons sont exsangues, échoue dans son attaque. C'est désormais au reliquat du *Panzer-Grenadier-Regiment 112* (l'équivalent d'un faible bataillon) que revient la tâche de forcer le passage. Une charge à la hussarde est lancée, surprenant l'adversaire, qui refuse presque l'engagement. Le pont de chemin de fer au nord d'Oktiabr ainsi qu'une passerelle sur la Bérézina au nord-est de Sloboda tombent entre les mains allemandes.

Durant l'après-midi, le gros des unités se trouve sur la rive Ouest de la Bérézina, et une partie est au nord de Svisslotch. Les Russes envoient, à partir du sud, une colonne pour reprendre le pont de Svisslotch, dont l'importance stratégique ne leur a pas échappé. Les Allemands ne peuvent opposer qu'une compagnie d'infanterie et quelques *Sturmgeschütze*. Les troupes d'Hoffmeister se retrouvent dans une situation extrêmement préoccupante, la seule voie possible qui leur reste étant celle du nord-ouest. Il leur faut amorcer ce mouvement près d'Ossipovitch sans être repérés par l'ennemi.

Dans ce but, Hoffmeister ordonne aux unités de se fragmenter en petits groupes, afin de passer plus facilement entre les mailles du filet. Dès le soir, ces groupes doivent axer leur retraite vers le nord-ouest.

Les derniers éléments de la *Panzer-Abteilung* de la *20. Panzer-Division,* formés en *Kampfgruppen,* reçoivent la mission de protéger les flancs de l'unité, qui doit se mouvoir vers le sud-ouest et Brizalovitchi, puis vers le nord de Lipen, avant de rallier Napinovka. À 17h15, la *Kampfgruppe* est prête à faire mouvement. La progression est très ralentie, car le groupement se heurte, sur la route qui suit la voie de chemin de fer Oktiabr–Ossipovitchi, à de nombreux abattis. Lors d'un arrêt à Brizalovitchi, elle rencontre une forte unité ennemie, finalement détruite par le *Panzer-Grenadier-Regiment 59,* commandé par l'*Oberst* Domme. Malheureusement pour les grenadiers, la plupart de leurs véhicules de transport *SPW* sont démolis par des chars… À la tombée de la nuit, la *Kampfgruppe* se fractionne pour mieux se faufiler vers le nord. Les généraux Hoffmeister, Engels (*45. Infanterie-Division*) et Conrady (*36. ID.*) font partie de l'un de ces petits groupes, tout comme l'*Oberst* Knoch, le chef du *Panzer-Artillerie-Regiment 92*… Ils ne parviendront pas à s'échapper et tomberont entre les mains des Russes, tout comme Hamann, commandant la place forte de Bobrouïsk.

▲ L'unité de reconnaissance divisionnaire (*Panzer-Aufklärungs-Abteilung 20*) accroche, au cours de la retraite, des petits groupes de partisans.
Archives Caraktère

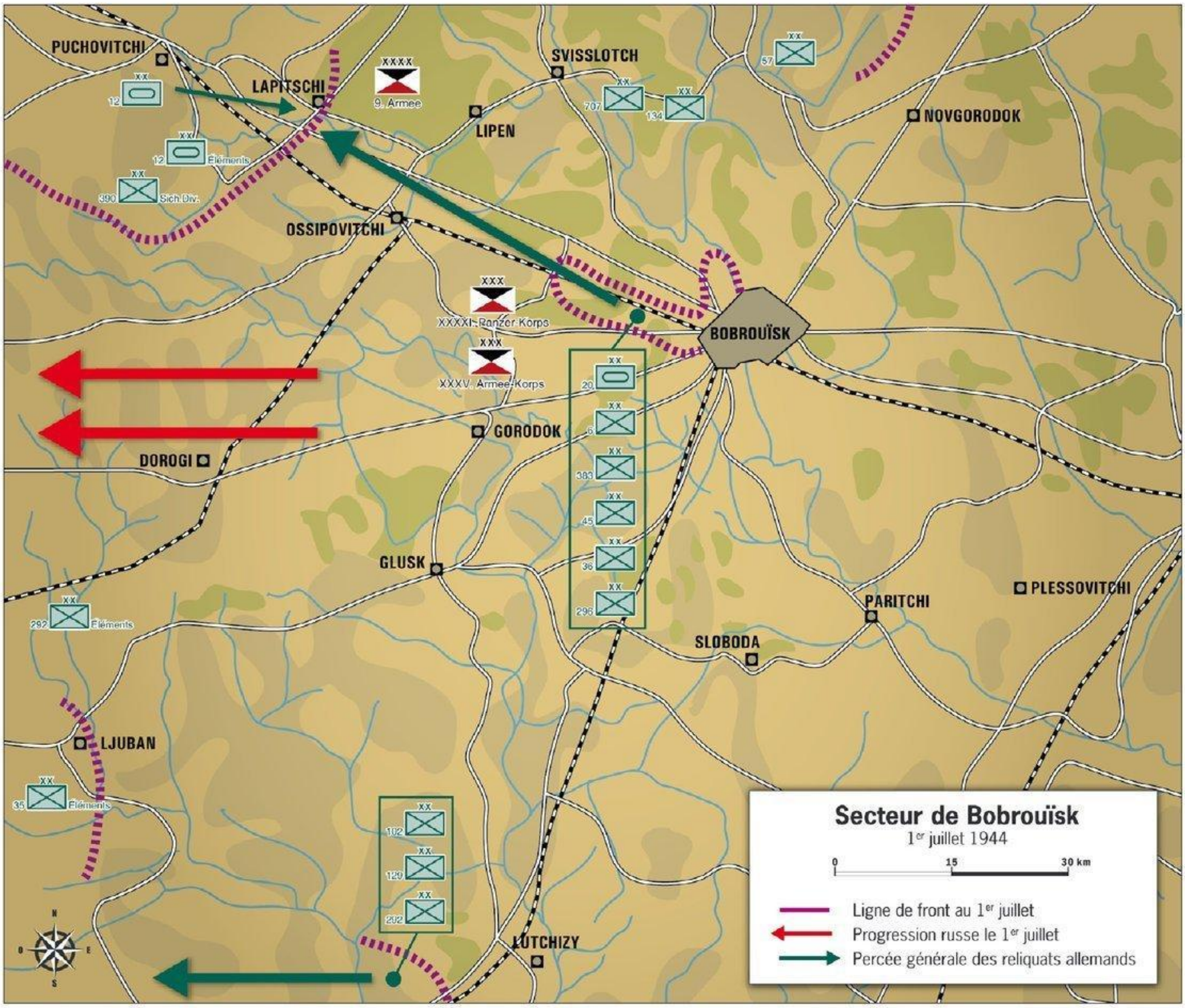
▼ Un *Sd.Kfz. 250/3 leichter Funkpanzerwagen* pourvu, comme son nom l'indique, d'un équipement radio. L'antenne aérienne en cadre de lit a disparu.
Archives Caraktère

Les unités, sans contact radio avec l'état-major de la *9. Armee*, perdent ce qui leur restait de cohésion et deviennent livrées à elles-mêmes. Le *Generalleutnant* von Kessel décide de tenter une nouvelle percée avec les différents groupes encore existants, à marche forcée, vers le nord. À 22h30 environ, il commence une épuisante marche nocturne à travers les marécages et les forêts, avec tous ceux qu'il a pu rassembler autour de lui. Les fuyards parviennent, au lever du jour, jusqu'à la route Ossipovitchi–Brizalovitchi–Sloboda. Cheminant toujours vers le nord, ils atteignent les marécages au sud-est de Lipen. Cette progression en milieu hostile a été très éprouvante, et les blessés trop faibles ont été abandonnés en cours de route.
Cette nuit a vu de nombreux soldats se rendre aux Russes, notamment dans la région de Svisslotch–Dreisck, au sud-est de Lipen. À partir du 1er juillet, les Russes passent le secteur au peigne fin avec quelques chars. Leur aviation s'en prend aux rares concentrations qui luttent encore.

LES 1er ET 2 JUILLET

Au matin du 1er juillet, la colonne repère un pont intact sur le Svisslotch, à Lipen. Près de 30 000 soldats s'agglutinent pour le franchir et prendre les routes de Malinovka et de Pogoreloïe. En fin de colonne, le commandant de la *20. Panzer-Division* attend son tour, avec ce qui reste de son état-major et celui du *Panzer-Grenadier-Regiment 59,* sous la protection d'un *SPW* et d'un char lourd Joseph Staline de prise.

Les partisans tentent d'ajouter à la confusion en maraudant, vêtus d'uniformes allemands. La colonne établit une communication radio avec un soi-disant groupe de combat de la *12. Panzer-Division* qui aurait percé à Malinovka… mais cette information est mise en doute, les Russes intervenant fréquemment sur les ondes radio allemandes. La situation n'est pas claire, les hommes continuent de marcher, sans savoir s'ils se dirigent vers des troupes amies ou ennemies.
Heureusement pour les fugitifs, la sortie de l'enfer se matérialise par un unique pont découvert intact et oublié sur le Svisslotch… À l'angoisse succèdent la joie et le soulagement. La situation semble s'améliorer, d'autant que l'*Hauptmann* Blancbois, qui commande une *Kampfgruppe* de la *12. Panzer-Division,* annonce qu'il a percé et se trouve non loin de là, à Malinovka. Pendant sa progression, il a détruit 12 chars russes. Cette fois-ci, il est certain qu'il s'agit d'une unité amie. La *12. Panzer-Division* sécurise ainsi le passage à de nombreux combattants, trop heureux de s'échapper du guêpier. Pour cette action, l'*Hauptmann* Blancbois est proposé le jour même pour la Croix de chevalier de la Croix de fer, qu'il recevra… le 20 juillet 1944 !
Par contre, Blancbois ne peut donner aucune indication précise quant à la marche à suivre… à part indiquer où se trouvait son état-major divisionnaire au moment de son départ… Mais ce dernier a profité de la nuit pour se déplacer, et ce n'est qu'à 22 heures que la *20. Panzer-Division* entre en contact avec lui.
Les rescapés apprennent alors que leur future destination est la gare de Minsk, où, paraît-il, des trains sont prévus pour embarquer les survivants de Bobrouïsk.



▲ La *20. Panzer-Division* perd tous ses chars dans les combats de Russie centrale. Ici, deux *Panzer IV Ausf. H* ont été détruits côte à côte. À noter les marques distinctives de l'unité, l'éléphant barrissant, et les chiffres en pointillés. DR

Il faut se remettre en marche, dans un milieu toujours hostile. Von Kessel tente alors, avec l'aide de ses officiers, de réorganiser un tant soit peu les unités… peine perdue : le temps, tout comme les moyens, manque pour cette tâche. De plus, personne ne connaît les détails et délais de l'évacuation et ne veut prendre le risque de rester « sur le sable »… La *12. Panzer-Division* ne peut mettre qu'un unique camion à disposition des fugitifs, qui doit faire la rotation avec Stolpoïe, prochaine étape des unités en retraite. Elle n'en continue pas moins sa mission de protection, détruisant du 28 juin au 1er juillet, avec l'aide de la *Sturmgeschütz-Abteilung 1045,* 31 chars, un canon automoteur et 16 canons antichars.

Le 2 juillet vers 7 heures, le gros des colonnes arrive près de Stolpoïe, où il doit passer le pont pour une nouvelle étape. Celui-ci se volatilise subitement sous les yeux des avant-gardes, le chef du dispositif de sécurité en charge du pont, ayant repéré un T-34 solitaire, l'a fait sauter !

Les Allemands n'ont pas d'autre choix que de reconstruire un pont ! Pour cela, une *Kampfgruppe* de la *12. Panzer-Division*, sous la conduite de l'*Oberstleutnant* Bothe (commandant du *Panzer-Regiment 29*), doit attaquer et s'établir sur l'autre rive.

Les colonnes des fuyards s'échelonnent alors sur une vingtaine de kilomètres de long, sous le contrôle théorique de l'état-major de la *20. Panzer-Division.* Elles regroupent principalement des unités du génie, des groupes de transmissions et des unités de *Flak*, ainsi que les véhicules rescapés de la *20. Panzer-Division*. Pour l'état-major allemand, il n'y a alors que deux possibilités :

1 - Attendre jusqu'à ce que la *12. Panzer-Division* puisse forcer le passage à Stolpoïe et construire un nouveau pont ;

2 - Bifurquer en direction du nord, rechercher rapidement un passage sur le fleuve Niemen, au nord de Stolpoïe.

C'est cette dernière solution qui est finalement retenue. Une piste forestière adéquate est trouvée, qui va vers Jeremicze… mais elle est contrôlée par les partisans, qui l'ont obstruée avec des abattis s'échelonnant sur près de 200 mètres, couverts par des feux d'infanterie. La nuit du 2 au 3 juillet est particulièrement dure, les hommes sont éreintés, et de très nombreux accrochages ont lieu avec les unités de « bandits ».

LE 3 JUILLET

Jeremicze est atteinte tôt le 3 juillet. Le commandant de la division en personne prend la tête d'un groupement de circonstance, et part à l'assaut la localité, tenue cette fois par des unités régulières. L'appui de quelques bouches à feu leur permet d'enlever la place. Rien ne s'oppose désormais à ce que les pontonniers construisent l'ouvrage. Un contact radio est établi avec une autre unité, et directive est bientôt donnée de se rendre sur Branowicze ou sur un second axe en direction de Turzec. La nuit voit la construction de nouveaux ponts, permettant d'atteindre Luki au petit matin.

LE 4 JUILLET

La *Sturmgeschütz-Brigade*, chargée d'ouvrir la voie vers Turzec, traverse à l'ouest de la localité, en flanc-garde de Troskzyce et Skorycse. La marche reprend vers Branowicze, où la colonne arrive sans accrocs. C'est la fin d'un long calvaire pour les survivants de la *20. Panzer-Division* et ceux de la *9. Armee.*

Trois groupes de reconnaissance, menés chacun par un officier, sont envoyés l'un après l'autre vers Stolpoïe, pour tenter de prendre contact avec le groupement Blancbois. Seul l'un d'entre eux, conduit par l'*Oberleutnant* Klee Berg, du *Panzer-Artillerie-Regiment 92*, y parvient, après avoir affronté à plusieurs reprises les partisans. Il a fallu ensuite ôter tout doute à Blancbois, persuadé d'avoir à faire, dans un premier temps, à un groupe de francs-tireurs déguisés en soldats allemands ! Berg indique à Blancbois le chemin suivi par le groupement Kessel pour se replier, le sauvant d'une capture certaine. Ainsi la *20. Panzer-Division* a pu renvoyer l'ascenseur à la *12. Panzer-Division,* qui lui avait ouvert la voie à Malinovka.

Du reste, l'*Hauptmann* Blancbois est cité dans le *Wehrmachtbericht* du 6 juillet (communiqué de l'armée) en ces termes : « Le 1er juillet, le *Major* Blancbois – il ne sera en fait honoré du grade de *Major* que le 20 octobre 1944 –, *Kommandeur* du *I./Panzer-Grenadier Regiment 25,* a parcouru 35 kilomètres à

▼ Des colonnes de prisonniers allemands prennent le chemin de camps d'internement. Peu en reviendront ! « Bagration » saigne littéralement à blanc l'*Heeresgruppe* « Mitte ». La *20. Panzer-Division* et la *Sturmgeschütz-Brigade 244* font partie des unités les plus malmenées durant cette puissante opération. DR

Ces soldats allemands ont été photographiés en pleine retraite au cours de « Bagration ». Ils appartiennent vraisemblablement à une unité de la *3. Panzer-Armee*. Heureusement pour eux, le cours d'eau, presque à sec, reste franchissable malgré la destruction du pont. Ce n'est pas le cas partout.
DR

travers les lignes ennemies pour aller à la rencontre des éléments ayant percé à Bobrouïsk. Il a détruit de nombreux chars et bon nombre d'armes lourdes. Ainsi, il a permis à 25 000 hommes de rejoindre nos lignes. » La *12. Panzer-Division* dans sa totalité est également citée le 15 juillet, pour avoir détruit depuis le 27 juin : 125 chars, 14 canons d'assaut et 47 canons antichars.

LES PERTES MATÉRIELLES ET HUMAINES

L'Armée rouge déplore la perte, au début de l'opération « Bagration », au moment de la percée de la *20. Panzer-Division*, de quelque 216 chars, 1 322 pièces d'artillerie, 1 370 mortiers et 3 660 mitrailleuses. Entre 25 000 et 30 000 Allemands sont parvenus à sortir du *Kessel,* après 260 kilomètres de retraite à travers les lignes ennemies et cinq attaques majeures. Les pertes humaines sont énormes pour ce secteur, avec 50 000 morts et 23 680 prisonniers du côté allemand[1]. La *20. Panzer-Division* sort des combats considérablement affaiblie, ne comptant plus, au 18 juillet 1944, que 6 100 soldats. À cette date, le commandement allemand estime qu'entre 1 500 et 2 000 hommes n'ont pas encore pu être recueillis par la division blindée, car éparpillés dans diverses unités. Enfin, d'autres, blessés, ont été répartis dans divers hôpitaux. La *20. Panzer-Division* réussit à sortir du « chaudron » avec 623 camions, 389 véhicules divers, 175 motos, 22 Maultier, 479 chevaux, mais seulement 13 armes lourdes et 210 mitrailleuses… Aucun char n'a survécu à l'odyssée.

SITUATION DE LA *20. PANZER-DIVISION* À LA FIN DES COMBATS

À l'issue de cette retraite, la division est envoyée en Roumanie, le 15 juillet, pour y être reconstituée.
Il nous paraît intéressant de citer la dernière phrase de l'officier chef des opérations de la *20. Panzer-Division,* écrite à l'issue des combats, dans un rapport du 17 juillet 1944 : « Une question a émergé à plusieurs reprises pendant les combats : le matériel peut-il être sacrifié dans l'intérêt du rapatriement des personnels ? La division s'y est employée, parce que la situation a imposé ces décisions. Le soldat allemand est bien plus précieux que le matériel. » L'*OKH* a trop tardé à réagir, malgré les signes avant-coureurs. La volonté d'Hitler de transformer systématiquement les villes importantes en forteresses, sans esprit de recul, a conduit au sacrifice de bon nombre de valeureux combattants (près de 350 000).
Les pertes officielles de la *20. Panzer-Division* pour la période du 1er au 31 juillet sont de 174 tués, 455 blessés, 3 854 disparus, 663 pour causes diverses (maladies, accidents…). On remarquera que le nombre de tués est très faible au regard de la dureté des combats, mais celui des disparus est par contre plus que conséquent. Au 1er août 1944, la division possède un *Panzer III*, un *Panzer IV*, tous les deux en maintenance, et 13 véhicules blindés (dont trois en réparation). Elle ne comprend plus que 5 968 hommes, soit un déficit de 5 714 soldats… Concluons par l'appréciation du chef de la division, qui indique que l'attitude et la tenue de la troupe sont bonnes, mais que son moral reste fortement impressionné par les combats et les pertes… Pourrait-on en douter ?[2]
Quant à la *Sturmgeschütz-Brigade 244,* au 27 juillet 1944, ses restes combattent toujours, en liaison avec la *4. Panzer-Division,* l'une des unités envoyées en renfort dans le secteur. Elle est localisée près de Lomowez. Malheureusement, nous n'avons pu trouver ses effectifs à la fin de « Bagration ». Ayant perdu tous ses matériels, elle est, elle aussi, rapatriée en Allemagne pour y être reconstituée. ■

1 *Der Sturmartillerist* n° 59 décembre 1971, pp. 1308/1309

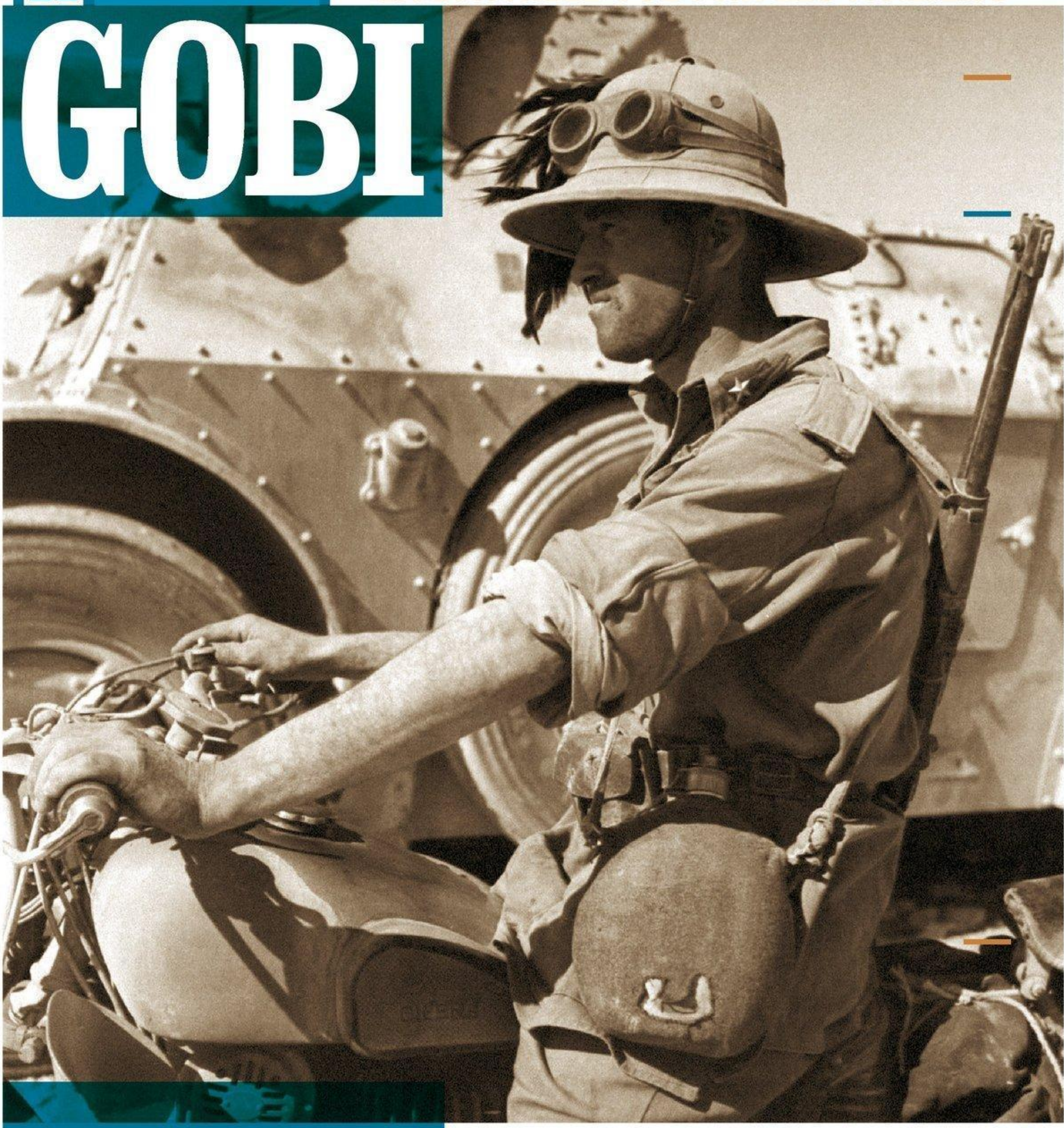
2 *Oberst Boldyrew*, rapport *Heeresgruppe* « Mitte », Abt.IIa/F du 26/11/1944

BIBLIOGRAPHIE

- Rapports de la *20. Panzer-Division* (*Nmr 15/44 geh* du 18/07/1944 et *Nmr 4808/44 geh* du 22/07/1944)
- *KTB* et *Anlagen* de la *Heeresgruppe* « Mitte » et de l'*AOK 9* et *Arko 307*, juin et juillet 1944
- De Lannoy (F.), *Opération Bagration*, éditions Heimdal

BIR EL GOBI

LA BATAILLE VUE PAR LES ITALIENS



Entre le 18 novembre 1941 et le 10 janvier 1942, « the Auk »[1] anticipe l'attaque de Rommel contre le périmètre fortifié de Tobrouk en lançant l'opération « Crusader », qui provoque la retraite des forces germano-italiennes en Tripolitaine. La bataille donne lieu à des engagements de chars, d'infanterie et d'artillerie particulièrement violents. Voici l'histoire du premier choc entre les blindés de la division « Ariete » et la *22nd Armoured Brigade* vu à travers le prisme de témoignages italiens.

Par **David Zambon**

Depuis le 15 novembre 1941, alors que Rommel peaufine ses préparatifs pour son attaque contre Tobrouk, des signes avant-coureurs montrent que la toute nouvelle *8th Army* du *Lieutenant-General Sir* Cunnigham[2] est sur le point de passer à l'action. Commandant le *Corpo d'Armata di Manovra* (*CAM*), le *Generale* Gambara s'en inquiète, et ses craintes semblent confirmées par des interceptions radio et la reconnaissance aérienne, qui enregistre de fortes concentrations de véhicules et de blindés entre Mersa Matruh et la redoute Maddalena. Il informe alors Rommel et le *Comando Supremo* de l'imminence d'une attaque ennemie, mais ne récolte finalement que les sarcasmes du « Renard du désert », qui le méprise cordialement et qui ne croit pas à une action en force.

Afin de parer à toute éventualité, le *Generale d'Armata* Bastico, qui se trouve à la tête de l'organigramme germano-italien en Libye, ordonne que la *132ª Divisione Corazzata* « Ariete » (*Generale di Brigata* Balotta) soit déployée de façon défensive dans le secteur de Bir el Gobi, vieux puits à sec situé dans une zone d'une déprimante platitude et où ne subsistent que les fondations d'un fortin ottoman. La position n'en est pas moins vitale, puisqu'il s'agit d'un carrefour de pistes tous azimuts. Une fois sur place, l'infanterie portée de la division, le *8° Reggimento Bersaglieri*, commence à aménager les 14 points d'appui prévus par Balotta, destinés à accueillir canons antichars de 47/32 et mortiers de 81 mm, tandis que, sur les arrières immédiats, le *132° Reggimento Artiglieria Corazzata*, renforcé par plusieurs sections de la *Milmart* (milice maritime), veille à son appui. Les artilleurs disposent, et il s'agit là d'une nouveauté bienvenue, de 200 obus de 75 mm à charge creuse *EP* (*Effetto Pronto*), capables de détruire les chars britanniques à distance respectable. Parallèlement à ces travaux, rendus pénibles à cause de violentes précipitations, les patrouilles vont bon train et relèvent des preuves évidentes d'une attaque prochaine…

LE MÉPRIS DE GOTT

Celle-ci se manifeste enfin le 18 novembre. Les Britanniques espèrent libérer Tobrouk par une attaque de grande envergure, en marchant vers Sidi Omar et Gabr Saleh, tout en attirant les forces mécanisées ennemies dans l'espoir de les anéantir avec tous les moyens disponibles. Pour Cunningham et le *Major-General* Gott, commandant la *7th Armoured Division* (*7th AD*), les Italiens ne semblent pas représenter une menace digne d'une attention particulière. Ils comptent bien chasser les M13/40 de Bir el Gobi aussi facilement que des mouches d'un gâteau[3]. C'est donc avec la plus totale désinvolture, inspirée des expériences de l'opération « Compass »[4], que la *22nd Armoured Brigade* (*22nd AB*) de Scott-Cockburn est envoyée à la rencontre des Italiens, dont on estime qu'ils détaleront comme des lapins dès le premier coup de feu…

Les automitrailleuses du *11th Hussars* progressent en avant-garde et sont aperçues par la 3ᵉ compagnie du *VII Battaglione* de la « Ariete » en début d'après-midi ; immédiatement engagés, les Britanniques battent en retraite. « *Le soir* », raconte le *Tenente* Enrico Serra[5], « *chose insolite, une formation assez importante de la* RAF *vient bombarder nos positions. Durant la nuit, on fait en sorte de terminer nos préparatifs. La certitude de l'imminence de la bataille exacerbe notre enthousiasme. L'aube grise et froide nous trouve tous éveillés et prompts à la bataille. Au moment de l'attaque ennemie, notre division est disposée de façon opportune, avec des positions avancées de* Bersaglieri *et d'artillerie, avec, en retrait et regroupé, notre régiment de chars qui constitue la masse de manœuvre.* »

▲ Cette automitrailleuse Marmon-Herrington équipe les unités de reconnaissance des divisions blindées de la *8th Army*, dont le *11th Hussars* à Bir el Gobi. Ces engins sont très sensibles aux tirs de Breda de 20/65. Les membres d'équipage tués au combat ont été sommairement inhumés près de leur véhicule.
Coll. Casagrande

1 Surnom donné au *General Sir* Claude Auchinleck, commandant en chef des forces britanniques au Moyen-Orient.

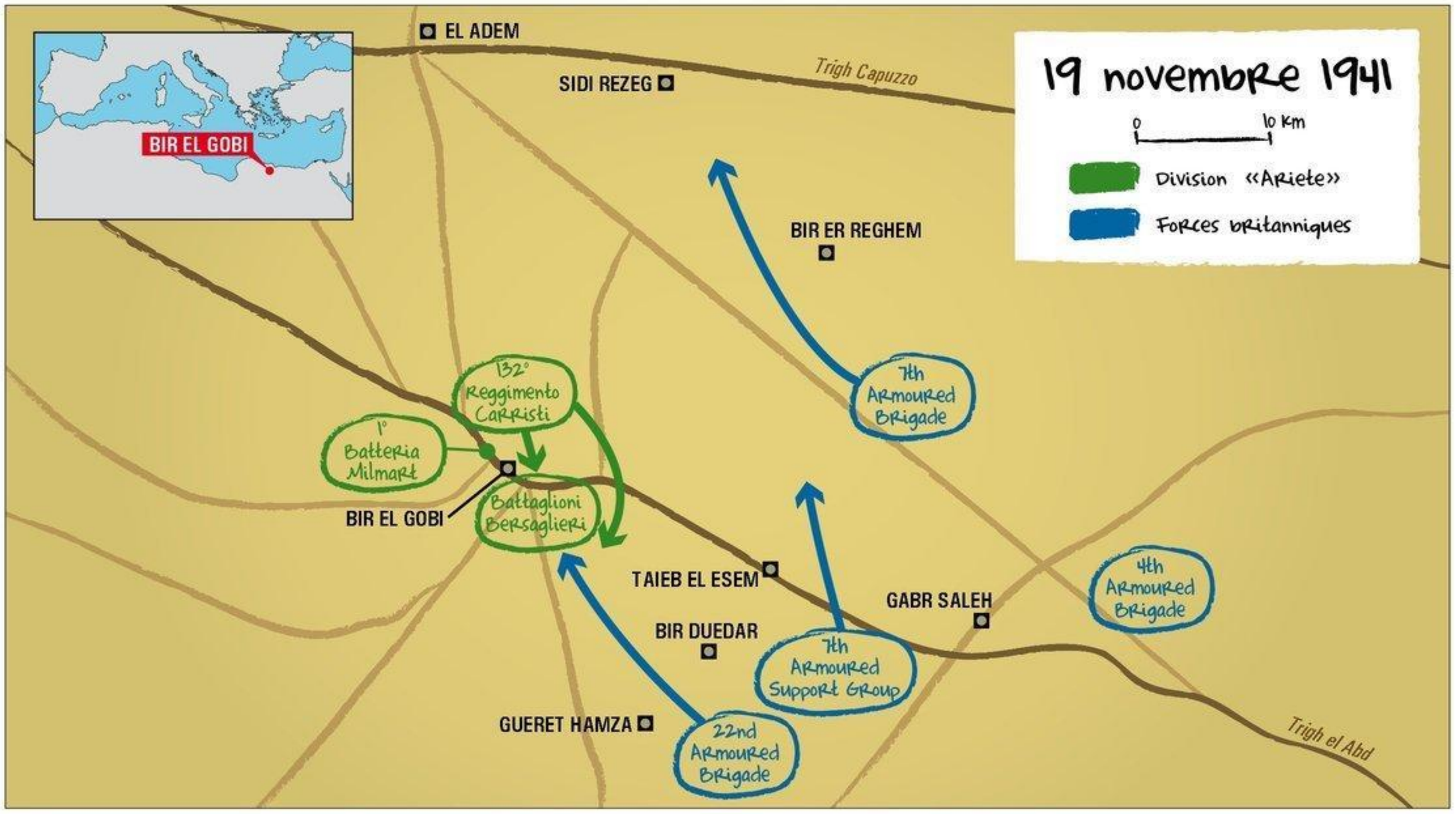
2 La *8th Army* est créée le 24 septembre 1941. Alan Cunningham est le frère de l'amiral Andrew Cunningham, commandant de la *Mediterranean Fleet*.

3 Bien que souffrant de défauts rédhibitoires, les M13/40 ne sont pourtant pas inférieurs aux *Cruisers A 15 Mk VI* « Crusader » qui constituent le fer de lance des divisions blindées britanniques de l'époque.

4 Pendant laquelle toutes les limites du *Regio Esercito* étaient apparues au grand jour.

5 E. Serra, *VIII/132° Ariete*, dans G. Bedeschi, *Fronte d'Africa : c'ero anch'io*, Milano, Mursia, 1979-1988. Cit. pp. 83-90. Serra a publié ses mémoires dans *Carristi dell' Ariete*, Roma, 1979. Il combat au sein du peloton de commandement du bataillon qui ne se compose que d'un seul char.

◀ Page de gauche :
Plume au casque et mousqueton à l'épaule, ce bersaglier escorte à moto une automitrailleuse italienne sur une piste de Libye.
Coll. Zambon



Au matin du 19 novembre, Gott ordonne à la *22nd AB* de prendre les positions italiennes, sans en avertir le *Lieutenant-General* Norrie qui dirige le *XXX Corps*. Il s'agit là d'une faute professionnelle à plus d'un titre : en effet, il transgresse les ordres généraux intimant de ne pas disperser ses forces afin de frapper brutalement les blindés de Rommel et ainsi les prendre au piège. Quant à la composition des forces à affronter, le journal de marche du *4th County of London Yeomanry* indique que l'objectif n'est qu'une « *grosse concentration de transports ennemis avec quelques chars et canons* », ce qui laisse supposer qu'en réalité règne un certain flou artistique. Pourtant, un rapport du 15 novembre, transmis à la *7th Armoured Division,* livre un organigramme précis de la « Ariete », indiquant même qu'elle fait mouvement vers le carrefour de Bir el Gobi…

▼ Sur un reg (désert de pierres) d'une désolante platitude, comme c'est le cas à Bir el Gobi, une équipe de servants d'un canon Breda de 20/65 est à l'entraînement. Ces hommes n'appartiennent pas à la division « Ariete », mais peut-être à la « Trieste ». Cette arme est efficace tant dans le tir contre avions que contre les véhicules légers. À Bir el Gobi, les *Bersaglieri* en sont pourvus.
US Nara

En fait, les trois régiments britanniques sont de nouveaux venus en Afrique, et cette « bleusaille » manque d'expérience : ce serait précisément pour les « déniaiser » que Gott aurait pris sur lui de les envoyer se frotter aux Italiens, espérant les endurcir quelque peu à moindres frais avant d'affronter les *Panzer* de Rommel [6]. Cet excès de confiance, mêlé de mépris pour l'adversaire, va se révéler désastreux.

La bataille commence au petit matin, comme le rapporte le *Tenente* Roberto Rosselli [7] : « *À l'aube du 19 novembre, les avant-gardes ennemies sont au contact du* VII Battaglione. *Le choc est extrêmement violent, le* Capitano *Urso, commandant de l'unité, emploie même les deux autres compagnies* [8]. *Les brancards avec les premiers blessés commencent à défiler. Les premiers morts passent, enveloppés dans une toile de tente* […] ».

Ces *Bersaglieri* constituent l'infanterie portée de la division « Ariete ». Sur un camion Fiat Spa 38R, ils ont monté un canon de 47/42 qui fait office d'artillerie portée. Casque colonial en liège, plumes de coq et carabine Carcano à baïonnette repliable, leur silhouette est reconnaissable entre toutes.
US Nara

Parmi les tués, se trouvent le capitaine Zanolla et le sous-lieutenant Fabbri. Une section de canons de 75/27 de la *6ª Batteria* participe aussi à ce combat d'avant-garde, mais les chars du *Squadron H* du *2nd Royal Gloucestershire Hussars* sont en mesure de plomber dans le dos la 3e compagnie du *VII Battaglione* depuis le nord-ouest, détruisant trois M13/40 ; les onze autres chars et les deux pièces de 75/27 battent alors en retraite.

Au moment de l'assaut britannique, la « Ariete » est déployée de la façon suivante : au centre (cote 177) se trouve le 5e bataillon du *8° Reggimento Bersaglieri* renforcé par une compagnie de 47/32 divisionnaire, le *II Gruppo* du *132° Reggimento Artiglieria Corazzata* et trois sections de canons de 20 mm ; à gauche, le 3e bataillon de *Bersaglieri* renforcé par une compagnie de 47/32 divisionnaire et deux sections de canons de 20 mm ; à droite enfin, le 12e bataillon de *Bersaglieri* renforcé par le *I Gruppo* du régiment d'artillerie antichar. Légèrement en retrait, en position centrale, se trouve la *1ª Batteria* de 102/35 de la *Milmart* (trois pièces), tandis que la section B de la 6e batterie de la même unité est en place à moins de 3 kilomètres plus au nord (deux pièces). Ces canons, destinés à l'origine à armer les forteresses, sont montés sur des camions Fiat 634N. Un capitaine d'artillerie chevronné, Oderisio Piscicelli Taeggi [9], les décrit ainsi : « *Hauts sur les camions, les longs canons de 102 étaient visibles de loin, lents à se mouvoir, donc très vulnérables, et finalement inadaptés à la guerre du désert.* [10] »

LA 22ND ARMOURED BRIGADE CHARGE COMME LA « BRIGADE LÉGÈRE »

Vers midi, suite à des erreurs d'interprétation des informations [11] de la reconnaissance, les 46 Crusader du *2nd Royal Gloucestershire Hussars* [12] et les 45 du *4th County of London Yeomanry* chargent littéralement les Italiens, dont les défenses, contrairement à ce qu'affirme l'histoire officielle britannique [13], sont loin d'avoir été préalablement aménagées dans leur totalité. Dans le secteur tenu par le 3e bataillon du *8° Bersaglieri*, les Crusader arrivent au moment où les soldats italiens sont en train de prendre position, sans aucune possibilité de profiter d'un quelconque rempart ; l'intervention aussi courageuse que désespérée de quatre M13/40 du *IX Battaglione* n'y change rien, l'escouade étant mise hors de combat. Au contraire, dans le secteur tenu par le 5e bataillon de *Bersaglieri*, les Crusader sont « poivrés » par les tirs tendus des canons de 47/32 et de 75/27, sans compter ceux de 102/35 de la 1re batterie de la *Milmart*. « *Il était 12h15,* écrit le *Capitano* Oderisio Piscicelli Taeggi, *et l'alarme n'avait pas encore été donnée que les chars apparurent en un ample demi-cercle convergeant sur Bir el Gobi. Ils étaient plus longs et plus larges que les nôtres et paraissaient même plus bas, peints couleur kaki* [...]. *Dès les premières minutes, pas moins d'une vingtaine de chars furent arrêtés au centre, là où le feu convergeait.* [...]

6 I.S.O Playfair, *The Mediterranean and the Middle East. Vol. III*, Uckfield, The Naval & Military Press Ltd, 2004. Cit. p. 40.

7 De l'*VIII/132° Ariete*, dans G. Bedeschi, op. cit., pp. 84-86.

8 Il s'agit en fait des deux derniers pelotons de la *3ª Compagnia*.

9 Commandant du *I Gruppo* du *132° Reggimento Artiglieria* de la « Ariete ».

10 O. Piscicelli Taeggi, *Diario di un combattente nell' Africa settentrionale*, Milano, Longanesi, 1972. Cit. p. 37.

11 Le gros de la « Ariete » est confondu avec la *22nd Brigade*.

12 Respectivement les *F, G, H Squadrons* et *A, B, C Squadrons*.

13 I.S.O. Playfair, op. cit. p. 40.

Ces deux *Cruiser Tanks A15 Mk VI* « Crusader I » vont connaître leur baptême du feu à Bir el Gobi. Ils représentent la dernière évolution d'une longue série de chars de combat : si leur train de roulement et leur motorisation leur accordent une bonne vitesse en terrain accidenté, il n'en reste pas moins que leur blindage et leur armement sont encore insuffisants. Les tankistes de la « Ariete » soulignent leur propension à prendre feu assez facilement.
IWM

Au centre du dispositif défensif, les positions avaient été aménagées depuis plusieurs jours. Hommes et armes étaient enterrés dans des trous d'où n'émergeaient plus que les canons des pièces et les yeux des pointeurs. Quelques chars surgirent au milieu des batteries sans même s'en apercevoir, tournèrent en rond, rendus fous par le feu qui venait de dessous la terre. L'un d'entre eux […] *se divertit à renverser les tracteurs jusqu'à ce qu'un obus le refroidisse. Un autre serait littéralement tombé dans une position enterrée si un obus, tiré à bout portant, ne l'avait pas arrêté à deux mètres de la volée du canon. Les manilles de la tourelle furent débloquées à coups de masse. Une touffe de cheveux blonds surgit dans un premier instant, puis deux yeux bleus, puis une main qui serrait un mouchoir blanc. Le pilote ne sortit pas. Les éclats d'obus et les fragments du blindage lui avaient fracassé les deux jambes. Il était mort.*[14] »

Les canons de la *Milmart* s'avèrent meurtriers à 1 000 mètres de distance, comme le rappelle Piscicelli Taeggi : « *Servis par un personnel particulièrement bien entraîné, ils furent ce jour-là les seigneurs de tous les canons. Ils tiraient dans la masse des Anglais leurs longs obus destinés à d'autres cuirasses, celles des navires.*[15] » Selon les estimations, pas moins d'une quinzaine de Crusader sont ainsi démantibulés par ces puissants canons.

De son côté, le *4th County of London Yeomanry* bute sur le *XII Battaglione Autoportato* de *Bersaglieri* qui se défend bec et ongles, mais les infiltrations sont nombreuses en raison de l'aménagement très incomplet des positions ; les tentatives d'encerclement amorcées par les différents escadrons de chars anglais semblent sur le point d'aboutir : le *III Battaglione Motociclisti* est balayé, tandis que le commandement du régiment est coupé du reste de ses troupes et ne parvient que difficilement à rejoindre les positions du *XII Battaglione.*

La menace d'encerclement des positions avancées de la « Ariete » impose une rapide contre-attaque. Celle-ci est déclenchée à 13h30, lorsque les deux dernières compagnies du *VII Battaglione* et le *VIII Battaglione* du *132° Reggimento Carristi* au complet sont lancés dans la mêlée, afin de tenter de fixer et d'encercler à la fois les deux régiments blindés britanniques.

Les Italiens sont alors pourtant moins nombreux que leurs adversaires. En effet, les cinq compagnies lancées dans la contre-attaque alignent 65 M13/40 au total[16].

▲ Combattre en terrain plat contre des blindés n'est pas une sinécure. Ces servants d'un canon de 47/32, bien qu'affichant une bonne humeur de circonstance, n'auront pas la partie facile face à des Crusader lancés à toute allure !
US Nara

14 O. Piscicelli Taeggi, op. cit. p. 35-36.

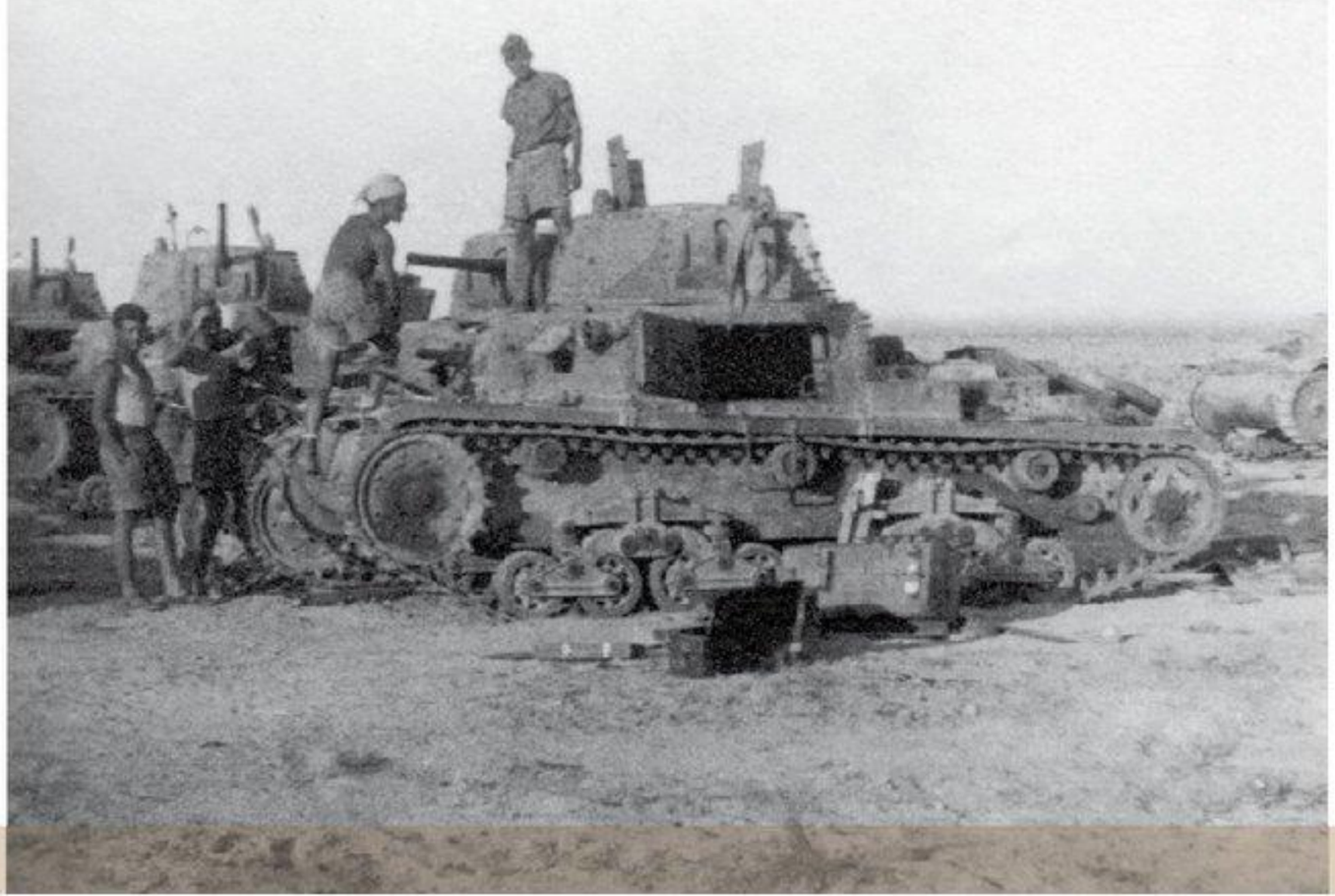
15 Ibidem, p. 37.

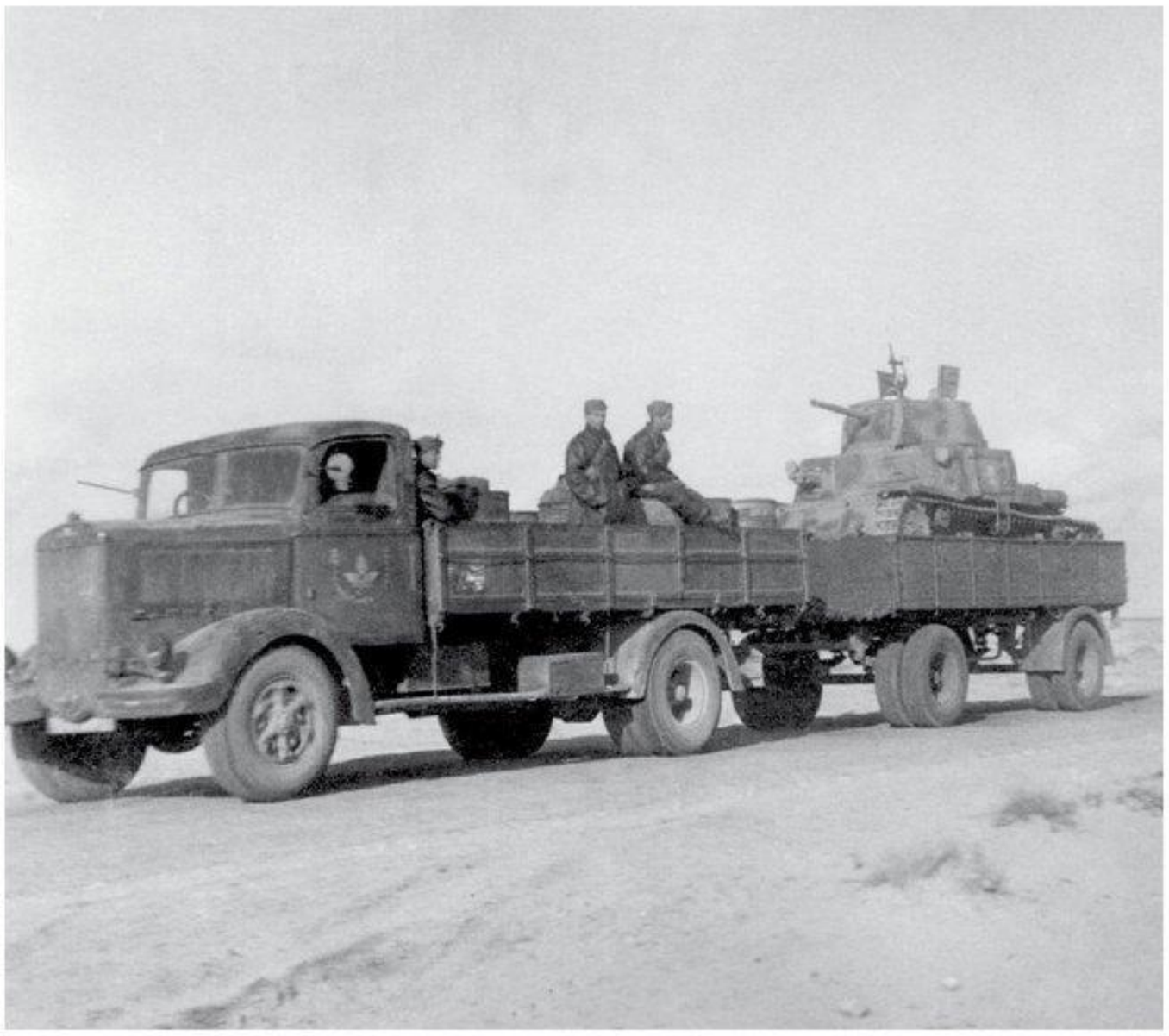
16 Chaque compagnie dispose théoriquement de 13 chars (3 pelotons de 4 chars + 1 char de commandement).

17 E. Serra dans G. Bedeschi, op. cit., pp. 88-89.

Le 9e bataillon du *132° Reggimento Carristi* reste, quant à lui, en réserve, prompt à intervenir le cas échéant. Enrico Serra relate ainsi cet épisode, qui donne lieu à l'une des plus importantes batailles de chars de toute la guerre en Afrique du Nord : « *Le capitaine* […] *expose ses dernières recommandations sur la manœuvre. Les visages sont sereins, tout comme les âmes.* «C'est à ma compagnie de marcher en tête», *dit un lieutenant romain. Ce lieutenant tombera héroïquement pendant la bataille, alors qu'il se tient hors de sa tourelle afin de mieux observer la situation. Sa compagnie, la 3e, avance en direction de la 22e brigade blindée britannique. Depuis l'optique de la lunette de tir, je n'en vois que la poussière, mais à travers les communications radio, je peux affiner le cadre du combat en cours. Accroché, l'ennemi se rue contre d'aussi audacieux assaillants : évidemment, il pense pouvoir les submerger grâce au nombre. Mais immédiatement, afin d'éviter d'être contournés par la droite, nous nous dirigeons avec la 1re compagnie en soutien de la 3e, tandis que la 2e, en pivotant sur elle-même, attaque l'ennemi par le flanc. La manœuvre, parfaitement exécutée avec fougue, déstabilise l'adversaire qui continue à avancer mais avec une moindre vigueur, connaît un moment de flottement, tente de passer par une issue quelconque puis se débande et fuit enfin, rapidement, non sans avoir laissé sur le terrain plus d'une trentaine de ses monstres d'acier.* […] *Canonnade contre canonnade, nous sommes parvenus à courte distance de l'ennemi, presque au corps à corps. Le premier char adverse que je vois prendre feu est sur ma droite. Il reçoit un coup dans le moteur et s'enflamme immédiatement, s'enveloppant d'une fumée bleue ; un portillon s'ouvre, mais personne n'apparaît.* […] *Les aspirants prisonniers sortent des chars les mains levées. Un major grand et costaud vient dans ma direction ; un véritable géant, au point que je me suis demandé comment il faisait pour tenir dans le char. L'Anglais fait contre mauvaise fortune bon cœur, sourit et exprime son admiration pour nos tankistes et nos chars. Cet éloge, nos tankistes le méritent.* […] *Une compagnie entière a poursuivi le combat alors qu'elle avait épuisé ses munitions : sous le feu ennemi, les hommes sont sortis des tourelles afin de courir chercher des obus dans les chars immobilisés. Les motocyclistes ont suivi les chars pendant le combat, et les blessés ont demandé à être abandonnés sur le sable afin de ne pas entraver la progression de ces derniers.*[17] »

◢ Des M13/40 font halte quelque part dans le désert libyen. Construits par l'association des firmes Ansaldo de Gênes et Fiat de Turin, ils sont peu fiables et mal blindés. Pour autant, ils ne sont pas inférieurs à leurs opposants britanniques du moment. Leur canon de 47 mm est encore efficace contre les Crusader.
Coll. Zambon





L'ARTILLERIE ITALIENNE PARTICIPE À LA CURÉE

Si les chars s'empoignent et se tirent dessus parfois à bout portant, les artilleurs ne sont pas en reste. La bataille est intense et confuse à la fois, car le rugissement des moteurs, le bruit des chenilles et le claquement des pièces antichars provoquent un vacarme assourdissant et des nuages de poussière qui désorientent les sens. « *Je ne me souviens pas de tout ce qui s'est passé*, nous dit Piscicelli Taeggi. […] *Un motocycliste fonce vers moi, cahotant à cause du terrain accidenté, me criant des choses que je ne comprends pas ; son casque brille ; un blessé me regarde. Je ne me rappelle pas son nom, je ne reconnaîtrais même pas son visage, j'ai seulement sur la rétine l'angoisse de ces deux yeux implorants sous le casque. Un sergent tankiste, sorti de je ne sais quel char éventré, vient vers moi en boitant. À force de hurlements et de gestes, il m'aide à distinguer nos chars de ceux de l'ennemi. J'ai dans le tympan le cri triomphant d'un chef de pièce :* «J'en ai eu un autre ![18]» ». Et au *Tenente* Coglitore d'ajouter : « *Le tir de nos fidèles canons de 47/32 est précis et efficace, même si nous pouvons remarquer, avec rage et amertume, que quelques obus traçants-perforants, bien qu'atteignant leur cible, ne font que ricocher sur le blindage d'acier* […]. *L'artillerie de campagne est elle aussi en action à tir tendu : de mon poste d'observation, je peux voir les canons de 75/27 en pleine action ; la batterie du capitaine d'artillerie Morgante* […] *se distingue par la célérité et la précision de son tir.* […] *Un entrelacement fantasmagorique d'obus traçants a lieu au-dessus de nos têtes, tandis que les souffles, les explosions déchirantes des obus et les chocs des torpilles de mortiers de 81 mm offensent nos oreilles : la bataille offre un spectacle de destruction et de mort absolument apocalyptique.*[19] » Les tankistes britanniques se battent eux aussi avec courage et tentent d'éliminer les canons antichars. Privés de leur infanterie d'accompagnement demeurée très en retrait, ils restent très vulnérables. Les *Bersaglieri*, quant à eux, ne cessent de mouvoir leurs pièces tous azimuts, suivant le « ballet » des chars, à la merci des obus ennemis et même de ceux amis qui se perdent lorsqu'ils ne touchent pas leur cible. « *Je me tourne et je vois des chars qui pénètrent nos positions sur la gauche en tentant une manœuvre d'encerclement* », se souvient le *Sergente* Curtarelli, d'une *Compagnia Cannoni Controcarro* de *Bersaglieri.* « *J'aperçois le* Sergente *Carbognani apparaître et disparaître entre deux rafales de ghibli*.[20] *J'entends l'aboiement continu de son canon de 47/32. Un char en flammes… un deuxième… le sixième est sur lui, touché aux chenilles, mais l'engin continue à ferrailler, prenant de plein fouet le sous-officier et son canon, et poursuit sa route en sautillant d'une drôle de façon. Le combat continue, la situation est chaotique. Voici pourtant que les Anglais se replient, s'éloignent.* […] *Je me rappelle que j'ai épargné un char. Il s'était planté derrière une petite dune, ne laissant apparaître que la tourelle.* […] *Le chef de char a émergé de la tourelle, il a regardé autour de lui, puis dans notre direction, et s'est mis en route vers le sud. Le char s'est découvert, et on aurait pu l'avoir facilement, mais nous n'avons pas tiré. Pourquoi ? Je n'en sais rien.*[21] »

▲ Novembre 1941. Un M13/40 est transporté sur une remorque Viberti tractée par un camion Fiat 634 NM. Les tankistes italiens sont reconnaissables à leur bonnet de police, la *Bustina*, et à leur manteau de cuir noir. Très tôt les Italiens ont utilisé des camions pour convoyer leurs blindés et éviter ainsi une usure prématurée des moteurs et des roulements. Coll. Zambon

◥ Juchés sur un camion, ces *Bersaglieri* prennent la pose pour le photographe. Une mitrailleuse Breda 37 a été installée en position antiaérienne. L'un des *Piumati* (« emplumés », terme qui désigne familièrement les *Bersaglieri*) ne cache pas sa satisfaction d'avoir dégoté une bouteille de vin ou de spiritueux ! Coll. Zambon

18 O. Piscicelli Taeggi, op. cit., p. 39.

19 A. Coglitore, *8ª Compagnia Cannoni Controcarro, XII/8° Regt. Bersaglieri*. Dans G. Bedeschi, op. cit., pp. 115-116.

20 Le vent du désert libyen.

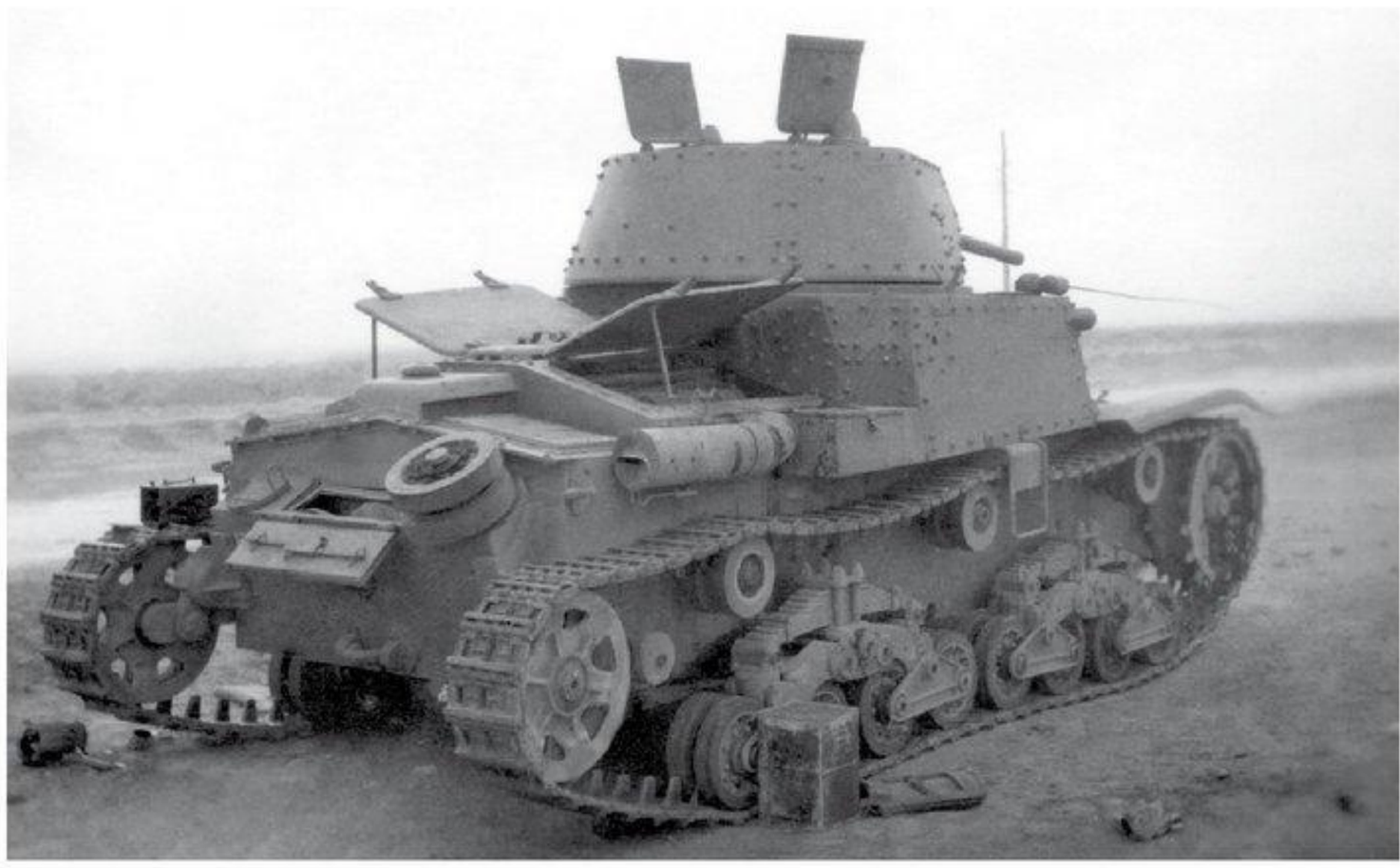
21 Le *Sergente* Curtarelli dans D. Vicini, *l'8° Bersaglieri in Africa settentrionale*, Bologna, Tamari, 1977 (version numérique).

▶ Un M13/40 roule à pleine vitesse sur une piste poussiéreuse. On distingue la mitrailleuse Breda 37 de 8 mm en position antiaérienne. Coll. Zambon

Le malheureux Carbognani a été littéralement coupé en deux par le Crusader du *Captain Lord* Cranley du *4th Yeomanry*. Les artilleurs, dont de nombreuses pièces sont littéralement à découvert, n'ont pas la partie facile, et c'est un euphémisme ! Le *Tenente* Zacchei ne ménage pas ses efforts et prend de grands risques, tant et si bien que ses *Bersaglieri* lui hurlent de ne pas s'exposer inutilement. « *L'Anglais qui me tuera n'est pas encore né* », lance-t-il pour toute réponse, plus par défi que par conviction. Zacchei évite alors de justesse de se faire écraser avec son canon et parvient à stopper le char en lançant une grenade dans la tourelle ouverte, sous les yeux médusés des tankistes britanniques, dont certains, selon nos sources, tiendront à lui serrer la main après la bataille, alors qu'ils sont prisonniers.

LA BATAILLE VÉCUE DE L'HABITACLE D'UN M13/40

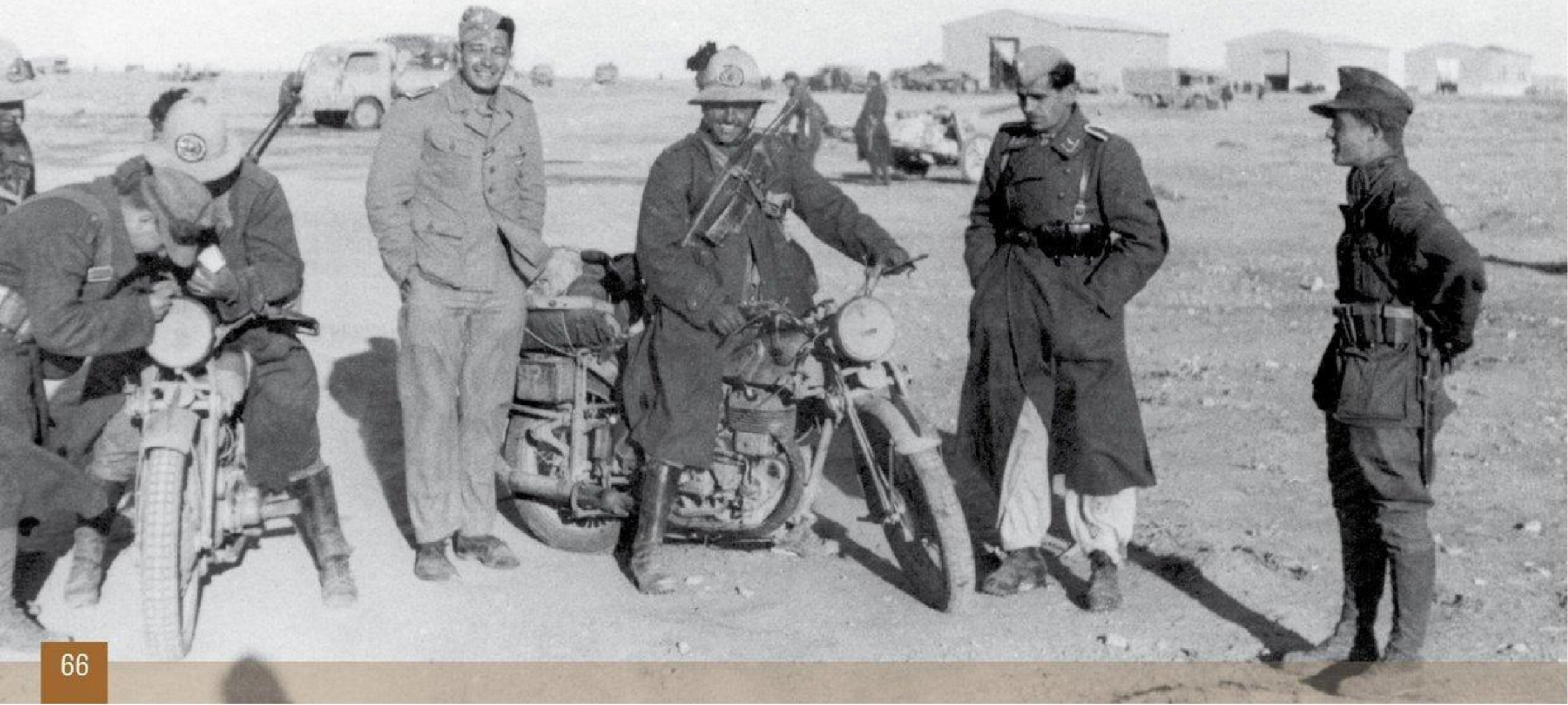
Cette bataille de chars prend l'aspect d'une violente joute médiévale opposant des chevaliers en armure. Comme cette dernière, le blindage des chars ne protège que bien peu les hommes, ainsi que le narre le *Tenente* Serra : « *Le char de commandement dans lequel je suis*[22]*, et qui est immatriculé* R.E.3092, *se trouve rapidement au milieu d'un furieux corps à corps.* […] *Afin de mieux observer les aléas de la bataille, la plupart des officiers laissent l'écoutille ouverte de la tourelle et, de temps en temps, sortent la tête au lieu d'utiliser l'épiscope qui n'offre qu'une vision limitée. Indispensable, ce système est trop souvent mortel. À un moment, une secousse nous fait sentir que notre char a été touché par le travers : un obus perforant nous a emporté un pot d'échappement. Rien de grave. Mais une seconde plus tard, un coup déchirant nous secoue méchamment. Je sens un liquide chaud dans le cou : j'y passe ma main, que je retire trempée de sang. Je me retourne et j'en connais désormais la cause : le perforant a provoqué un gros trou dans la tourelle, et les éclats ont blessé à la bouche et à la gorge notre pourvoyeur*[23]*, un gars de Bergame dont malheureusement je ne me rappelle pas le nom, ainsi que le* Capitano *Casale à la tête.*



▲ Un M13/40 victime d'avaries est provisoirement abandonné aux abords d'une piste. Dans la guerre du désert, celui qui reste maître du terrain peut jouir de la récupération du matériel, qu'il soit ami ou ennemi.
Coll. Zambon

Ce sang est le leur. Le pilote Lucchesi et moi, arc-boutés dans la partie inférieure de l'habitacle, sommes indemnes. Il y a un moment décisif dans chaque affrontement, durant lequel celui qui sait résister une seconde de plus que l'adversaire en sort vainqueur. Casale a su saisir ce moment et, en dépit d'une blessure supplémentaire à la jambe, il continue à avancer, malgré une tourelle bloquée et un canon hors d'usage. Je n'oublierai jamais le regard du servant qui vomit du sang : angoisse, désespoir, supplication. Nous ne pouvons pas nous arrêter. À un certain point, j'ai même pensé que la seule façon de lui sauver la vie serait de le jeter hors du char, en espérant que l'un des quatre courageux motocyclistes qui nous suivent […] *le récupère et l'envoie à l'infirmerie. C'est d'ailleurs ce qui arriva.*[24] » Le travail de ces « motards » téméraires est aussi périlleux qu'indispensable pour les tankistes. Zigzaguant entre les blindés amis ou ennemis, pris au milieu des longues traînées bleutées et orangées des obus perforants et des balles traçantes des mitrailleuses, ils font fonction d'estafettes, de pourvoyeurs ou d'infirmiers de fortune selon les circonstances ; véritables « poissons-pilotes » des M13/40, ils paient eux aussi le prix du sang.

▼ Dans le secteur d'El Adem, pendant l'opération « Crusader », des *Bersaglieri* s'accordent quelque repos et échangent des cigarettes avec des soldats allemands d'une unité de la *Luftwaffe*. Le rôle des motocyclistes est primordial pour les tankistes.
Coll. Zambon



« *Le motocycliste Domenico Vago, originaire de Côme, parvient à retrouver deux chars ayant subi des avaries, avec des morts et des blessés à bord, et à les ramener à la base* », se souvient Serra[25].
Mais la bataille ne touche pas encore à sa fin. En effet, les Britanniques tentent de reprendre leurs esprits et de se regrouper pour repartir à l'assaut. Afin de soumettre leur adversaire du moment à une pression constante, l'artillerie divisionnaire est sollicitée, mais en vain. L'un après l'autre, les trois régiments britanniques se retirent finalement alors que le jour décline. Dans le même temps, le *Colonnello* Maretti place le *IX Battaglione* en alerte ; en cas de nouvelle attaque, il faudra se résoudre à le faire intervenir. Le dilemme est important, car il s'agit là des dernières réserves disponibles : en cas de déroute, tout le dispositif germano-italien serait menacé d'encerclement par le sud. « *Alors que tombe le crépuscule,* poursuit Enrico Serra, *on apprend qu'une nouvelle attaque ennemie est déclenchée. On aperçoit le nuage de poussière caractéristique d'une colonne en mouvement. Maretti décide d'envoyer tous les chars disponibles à l'attaque.* […] *Le combat est bref. Il s'agit en réalité d'une formation de camionnettes britanniques chargées de ravitaillement, escortées de quelques chars et automitrailleuses et se dirigeant vers Tobrouk avec la certitude que la jonction a été faite… Encore le lendemain, d'autres camionnettes et automitrailleuses menées par de jeunes officiers anglais effarés finiront dans nos positions pour le même motif.*[26] »
Finalement, toute attaque ultérieure est suspendue par le commandement britannique qui doit panser ses plaies. L'attaque de Bir el Gobi est un échec, les Italiens sont vainqueurs.

LE CALME APRÈS LA TEMPÊTE

Au lendemain de la bataille, la division « Ariete » doit elle aussi faire le point. Le *Tenente* Serra, notre témoin de référence, vient de participer à son premier combat d'envergure. Son char, nous l'avons vu, a été touché en plein combat et doit être remis en état. « […] *le brave* Sergente Maggiore *Rosa s'occupe de la réparation des chars, et avant tout du nôtre, en remplaçant la plaque de blindage perforée de la tourelle par une autre provenant d'un engin hors d'usage. Nous nous occupons aussi de diriger les prisonniers vers l'arrière, de préparer les innombrables comptes-rendus des pertes, de la situation des chars, des armes, du ratissage du champ de bataille.*[27] » Le chiffre des pertes est d'ailleurs sujet à maintes controverses, tant du côté anglais qu'italien. L'histoire officielle britannique admet la perte de 25 Crusader, soit *grosso modo* moitié moins que les revendications italiennes. « *Une cinquantaine de chars anglais restent sur le champ de bataille. D'autres sont éparpillés tout autour. Je les photographie. Ils portent des noms comme* «Encounter», «Crusader»*; d'autres sont des Stuart américains, d'autres sont des chars lourds Matilda ou Valentine,* Mark IV *et* Mark VI. *Ils sont armés, sauf exception, de canons de 37 et 40 mm, inférieurs à nos 47 mm mais capables toutefois de perforer notre blindage.* »
Ces quelques lignes suscitent des interrogations puisque seuls des *Cruiser Tanks Mk VI* Crusader garnissent les organigrammes de la *22nd Armoured Brigade*… L'auteur confond probablement plusieurs combats, car le secteur de Bir el Gobi connaîtra en effet la présence de Stuart américains et des chars lourds britanniques mentionnés, mais plus tard, au mois de décembre…

▲ Ci-contre :
Ces *Bersaglieri* motocyclistes maniant leurs engins avec dextérité sont les compagnons indispensables des M13/40.
DR

▲ En haut :
Dans leur trou, ces *Bersaglieri* s'apprêtent à accueillir l'attaque ennemie avec leur fusil-mitrailleur Breda 30. Celui au premier plan porte le traditionnel fez cramoisi, tandis que le tireur arbore *a priori* un écusson allemand, que l'on trouve normalement sur les casques coloniaux du *DAK*.
Luce

22 Enrico Serra occupe la fonction de radio-mitrailleur du char de commandement du *VIII Bat.*, dont le chef de char est le *capitano* Casale.

23 Outre un acier au nickel de médiocre qualité, les plaques de blindage des M13/40 sont boulonnées et non pas soudées. L'impact des obus ennemis fracasse souvent ces plaques, et les boulons, sous la violence du choc, se transforment en projectiles meurtriers pour les tankistes.

24 E. Serra, *Carristi dell' Ariete*, Roma, 1979 (éd. hors commerce). Cit. p. 35.

25 Ibidem, p. 37.

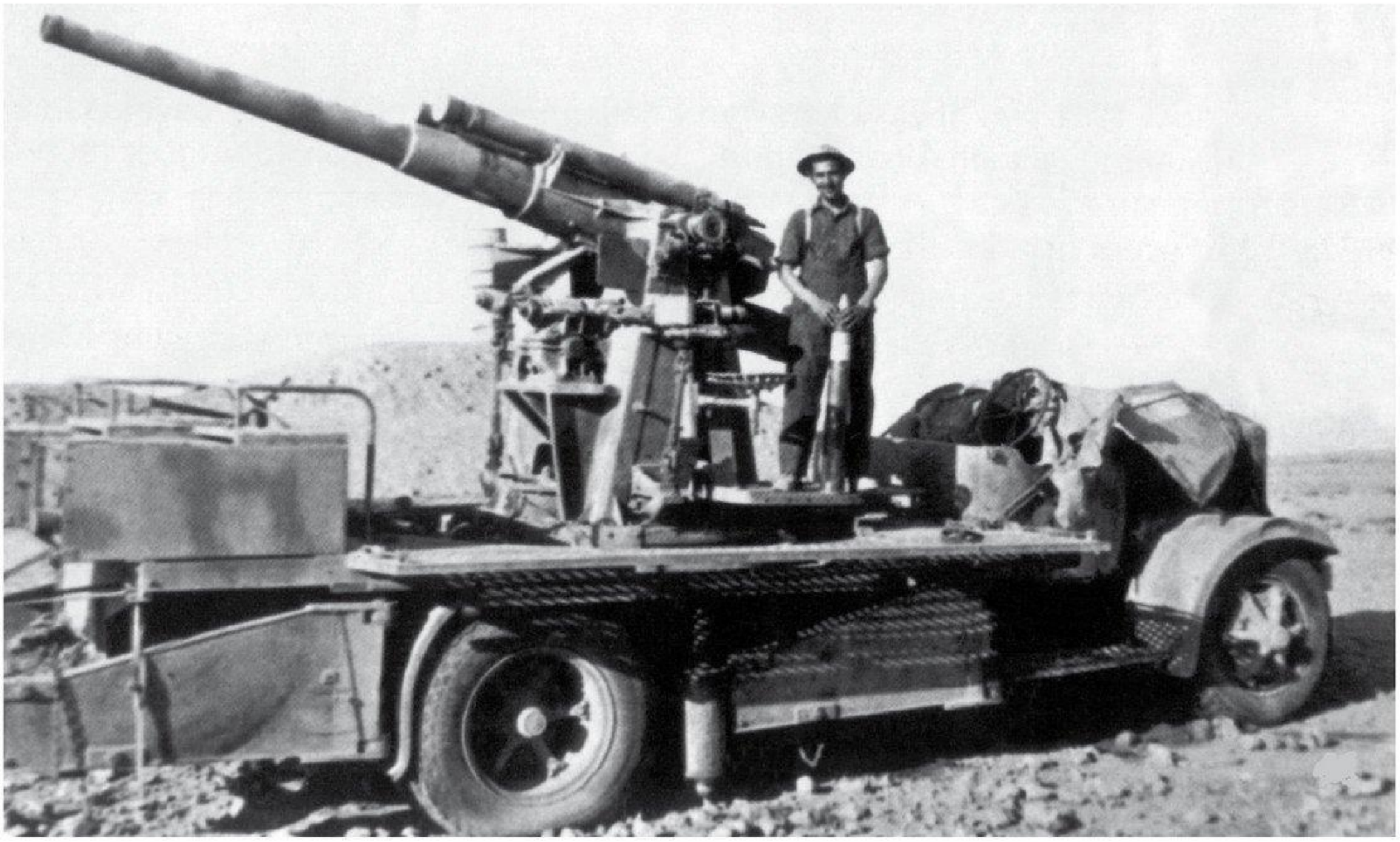
26 Ibidem, p. 35.

27 Sauf indication contraire, les témoignages qui suivent sont d'Enrico Serra, op. cit., pp. 35 et suivantes.

◀ Un détachement de la « *Ariete* » s'accorde une halte lors d'un déplacement sur le front. Les chars sont déployés de façon à ce qu'ils n'offrent pas de cibles compactes en cas d'attaque aérienne. Au premier plan, autour de la Fiat 1100, les tankistes sont reconnaissables à leur casque et manteau de cuir noir ainsi qu'à leur combinaison de toile bleue, d'une seule pièce.
US Nara

▶ Page de droite :
Ce fantassin britannique pose sur la carcasse d'un Fiat 634 N portant un canon de *102/35* de la *Milmart*. L'obus est de belle taille et peu venir à bout de n'importe quel char britannique à longue distance. Le 19 novembre, ces canons vont étoffer sensiblement leur palmarès.
IWM

▼ Sur ce M13/40, les impedimenta sont placés à l'avant avec des sacs de sable retenus par une corde. La mitrailleuse jumelée Breda de 8 mm sur la caisse, et la coaxiale du canon apparaissent parfaitement. Sur la tourelle, on distingue l'identification du char : il s'agit du 2e char du 1er peloton (un trait).
La couleur du rectangle indique la compagnie (depuis 1939) : rouge pour la 1ère, bleu ciel pour la 2e, jaune pour la 3e et vert pour la 4e.
USSME



Ceci n'ôte rien au fait que la cinquantaine de chars revendiqués par les tankistes et les artilleurs de la « Ariete » est réaliste, puisque au matin du 20 novembre le *Brigadier-General* Scott-Cockburn informe Gott qu'il ne possède plus que la moitié de ses engins. Les leçons de la bataille sont rapidement apprises par les Italiens. Soulignons d'ailleurs que depuis les déboires de Graziani, les unités du *Duce* se sont aguerries, et leur efficacité guerrière a considérablement augmenté. Le personnel venu de métropole (c'est le cas de Serra) au printemps 1941 est mieux formé, tandis que, sur le terrain, les officiers apprennent beaucoup au contact des Allemands, en particulier au niveau tactique. Reste la lourdeur de la hiérarchie dans la transmission des ordres, système qui paralyse les initiatives, provoque des quiproquos et des lenteurs, dont les répercussions en opérations peuvent devenir graves. Inflexibles sur des points de détails secondaires, certains généraux supérieurs n'apprécient pas les entorses au règlement, même lorsqu'il s'agit de préserver l'intégrité physique de leurs hommes. L'exemple du renforcement du blindage frontal des M13/40 est, sur ce point, significatif : « *La nécessité de renforcer les plaques antérieures avec des morceaux de chenilles de chars et des sacs de sable nous semble évidente. Quelques mois plus tard, il se trouvera quelque général pour interdire cet attirail inutile. Il sera obéi puis désobéi aussitôt.* » Ainsi, rares sont ceux qui savent que cette pratique, adoptée *ad hoc*, date de l'époque de Bir el Gobi. Trois ans plus tard, ce seront les équipages de Sherman qui imiteront leurs homologues italiens afin de se protéger des canons de 88 mm des Tiger, même si, avouons-le, l'effet n'est que psychologique… Enfin, le M13/40, issu de la collaboration de la firme Ansaldo de Gênes (pour l'acier) et de la Fiat de Turin (pour la motorisation), si souvent raillé, a prouvé qu'il n'est pas inférieur aux chars britanniques de la même génération. « *Bien que notre char ait démontré d'énormes carences* », nous dit Serra, « *qui ne font certes pas honneur à ses concepteurs* […], *nous avons pu constater que, sur l'armement tout au moins, il était en mesure d'affronter les chars anglais : fonctionnant à l'essence, ces derniers s'incendiaient plus aisément que les nôtres.* » La « Ariete » déplore 34 chars détruits et 15 autres endommagés mais réparables, ce qui correspond peu ou prou aux revendications des tankistes britanniques. Pour les Italiens, à la logistique en perpétuelle difficulté, le ratissage du champ de bataille permet aussi de mettre la main sur de nombreux véhicules neufs et en parfait état de marche, sur des vivres, du linge, des brodequins et des chaussures adaptées au désert, de l'eau potable et du carburant en quantité appréciable. « *Les boîtes de saumon viennent du Canada, la viande d'Amérique du Sud et le lait d'Australie, tout comme les chaudes couvertures de laine.* » Quelle différence avec les *Scatolette* (boîtes de conserve) souvent avariées, accompagnées des traditionnelles *Gallette* rassies ou moisies ! Sur tous les fronts, lorsqu'ils comparent leur situation, que ce soit sur le plan de l'armement, de l'équipement ou du ravitaillement, les soldats de Mussolini voient la différence entre la « guerre des riches » et la « guerre des pauvres »…

▼ Ce Crusader II, reconnaissable à son masque de canon renflé, a pris feu. La tourelle du glacis, malcommode, est souvent démontée sur demande des équipages ; les versions suivantes en seront privées. DR

▲ Des tankistes et quelques fantassins britanniques sont convoyés vers l'arrière, sous escorte italienne. Les visages montrent des signes de fatigue évidents. La bataille a été dure et l'opposition sérieuse. Pour eux, la guerre est finie. Coll. Casagrande

UN LOURD BILAN HUMAIN

Mais les affrontements entre unités blindées ne se résument pas au choc entre monstres d'acier. À l'intérieur de ces engins combattent des hommes qui, avec beaucoup de cynisme et d'à-propos, les surnomment « cercueils roulants ». « *Nous sommes préoccupés car la guerre des chars s'est démontrée particulièrement mortelle, au-delà des attentes* », confie Enrico Serra. L'heure du bilan humain a sonné et il est pénible : « *J'éprouve une sensation étrange, dont j'ai en partie honte. Au fur et à mesure que me parviennent les nouvelles des pertes humaines que nous avons subies, augmente en moi un sentiment de satisfaction, presque de joie, pour être sorti indemne d'un tel massacre.* » Si les tankistes et les artilleurs de la division peuvent légitimement annoncer « *la journée est à nous !* » – comme le faisaient les *Condottieri* au Moyen Âge –, les pertes n'en sont pas moins lourdes. Selon le journal de marche de la division, le *132° Reggimento Carristi* déplore 5 tués, 1 disparu et 5 blessés chez les officiers, 11 tués, 45 blessés et 65 disparus pour les sous-officiers et la troupe. Parmi les officiers, on compte trois commandants de compagnie, les *Tenenti* Sobrero, Corradini et Murer. « *Murer et Sobrero, amis inséparables, ont été tués presque au même moment, tous deux blessés à la tête. J'ai eu le privilège de les inhumer côte à côte.* […] *Ils ont été enterrés comme les autres, enveloppé dans une toile de tente. Sur la tombe, nous avons placé le casque de tankiste : plus tard, lorsque nous nous sommes rendu compte que les casques étaient chapardés par les Arabes ou pris comme «souvenirs» par les Anglais, nous les avons remplacés par des mailles de chenilles de chars.* […] *Plus de 40 % des chars employés ont eu des morts ou des blessés à bord.* » Le *8° Reggimento Bersaglieri* compte une pièce de 75/27 et huit de 47/32 détruites ainsi que 10 tués, 18 blessés et 17 disparus ; quant au *132° Reggimento Artiglieria Corazzata*, il n'a que 6 blessés[28]. Les estimations des Britanniques sont assez fantaisistes, puisqu'elles annoncent la capture de 200 hommes, alors qu'il est peu probable que plus de 70 hommes soient tombés entre leurs mains.

Les pertes britanniques ne sont pas connues avec précision, mais le journal de marche du régiment annonce la capture de 6 officiers et 31 hommes. Le journal de marche du *2nd Gloucestershire Hussars* relève 11 tués, 19 blessés et 20 disparus (tous prisonniers, dont un major, un lieutenant-colonel et deux capitaines), en plus d'une trentaine de chars, ce qui en fait l'unité la plus durement touchée. Les deux autres régiments, le *4th County of London Yeomanry* et le *3rd County of London Yeomanry* (ce dernier ne prenant pas une part active aux combats) déplorent respectivement 8 et 4 chars ainsi que 26 disparus (dont 4 tués) pour le premier et 6 tués pour le second (le nombre de blessés est inconnu).

Bien que les soldats n'y aient jamais fait allusion, Bir el Gobi représente, dans une certaine mesure, la revanche de Beda Fomm, tout contexte et proportions gardés. Ici, ce sont les vagues de chars britanniques qui ne sont pas parvenues à faire céder l'adversaire, même si le sort des armes ne s'est joué, finalement, qu'à peu de chose. « *Dans l'exaltation de la victoire et dans la préoccupation d'organiser le ravitaillement et les mesures défensives en cas de nouvelle attaque ennemie* », dit encore Enrico Serra, « *sous la torpeur causée par les efforts consentis et le manque de repos, je n'avais pas eu le temps de me rendre compte de la triste comptabilité de la guerre. Je n'aurais jamais imaginé le spectacle que j'ai vu le lendemain, dans une aube livide et froide, lorsque je me suis rendu au cimetière de guerre, mis en place pendant la nuit.* […] *Je me suis surpris à crier* «que de tués !». «Ce n'est rien à côté de ce qui nous attend»,

▼ Bien enterrée et camouflée, cette position de 75/27 fait feu sur les assaillants. Récemment pourvus d'obus *EP*, ces canons sont redoutables pour les chars britanniques. Coll. Casagrande

me répondit le Capitano *Urso, commandant du* VII Battaglione. « *Et cette réponse m'a blessé comme un triste présage. Il y a des mots qu'on ne devrait jamais prononcer en temps de guerre…* »
Cette grande bataille de chars n'a que peu d'écho dans l'historiographie anglo-saxonne. Quelques lignes dans l'histoire officielle, quelques autres chez les auteurs les plus connus (qui sont aussi les moins objectifs). Dans les « carnets » de Rommel, la période de l'opération « Crusader » est occultée dans son ensemble. Certains y ont vu une volonté ostensible de minimiser l'action des Italiens, ce qui ne correspond pas à la suite des événements. Selon Serra, « *Rommel arrive en personne, avec son automitrailleuse, une suite réduite, l'uniforme impeccable, les décorations et les lunettes de mica sur la casquette. Une silhouette qui nous sera familière lorsque la «Ariete» passera sous ses ordres.* » D'autres encore, en particulier chez les Britanniques, voient dans la résistance italienne une victoire relative de l'artillerie, « *bien retranchée* » selon Desmond Young[29], ce qui n'est vrai que pour un tiers d'entre elle. Ces allégations sont relayées par Sir Basil Liddel Hart, qui parle de « *position fortifiée italienne* »[30], une ineptie totale. Et si, comme le dit le fameux officier britannique[31], les tankistes de la *22nd AB* sont des « *nouveaux venus dans la guerre du désert* »[32], c'est aussi le cas de nombreux tankistes italiens, dont Enrico Serra. Enfin, aucun Allemand n'a participé à la bataille : nulle « main allemande » derrière ce succès italien ! Les combats vont se poursuivre à Bir el Gobi et ailleurs, et on retrouvera la division « Ariete » à Bir Cremisa le 23 novembre ou sur la cote 175 le 29. Entre le 2 et le 7 décembre, ce seront les volontaires de la *Giovani Fascisti* qui s'illustreront sur les lieux mêmes où la brigade de Scott-Cokburn a été défaite. ■

L'auteur tient à remercier son ami Yves Casagrande pour son concours précieux à l'illustration de cet article.

▲ Un équipage de M13/40 prend la pose devant son engin équipé d'une radio. Le marquage semble indiquer qu'il s'agit du char de commandement d'une compagnie.
Coll. Zambon

28 D. Vicini, *L'8° Bersaglieri in Africa Settentrionale,* Bologna, Tamari, 1977 (version numérisée). Vicini reprend le journal de marche du *132° Regt. Carri*.

29 D. Young, *Rommel*, Paris, Marabout Histoire, 1986. Cit. p. 120.

30 B. Liddel Hart, *Histoire de la Seconde Guerre mondiale,* Paris, Fayard, 1986. Cit. p. 191.

31 Spécialiste avéré de la contrefaçon historique, même si son œuvre, prise dans son ensemble, reste appréciable.

32 Ibidem.

▼ Un Crusader II est inspecté par des soldats italiens sur le champ de bataille. L'inspection de tous les véhicules détruits ou abandonnés est systématique, dans tous les camps. Outre certains documents précieux, ce sont surtout les vivres qui intéressent les combattants.
Archives Caraktère

1917
1918

LES « ESSENCIERS » DE LA GRANDE GUERRE

COMMENT RAVITAILLER L'ARTILLERIE SPÉCIALE ?

L'année 1917 marque bien des tournants au sein de l'Armée française, tels que le renfort tant attendu des alliés américains, l'emploi accru de l'aviation mais également des premiers chars français. Autant les récits de l'emploi des chars français ont été relatés à maintes reprises, autant le soutien de ceux-ci a été totalement éludé.

Par **Nicolas Legrand**

Créée le 30 septembre 1916, l'Artillerie d'assaut (AS) est une Arme jeune, dont la montée en puissance est tout sauf un long fleuve tranquille. Un document rédigé anonymement le 8 mai 1917 sous le titre de « Mesures à prendre d'urgence en ce qui concerne l'Artillerie d'assaut » témoigne de ce qu'a été son véritable chemin de croix pour pouvoir s'imposer comme Arme à part entière au sein de l'Armée française.

Concernant les matériels, la situation est ubuesque. Les études et commandes sont passées par le Service automobile du ministère de l'Armement, tandis que l'Artillerie d'assaut n'est même pas conviée aux différentes réunions ! Seule la collaboration officieuse du général Estienne et de l'ingénieur Brillie (Le Creusot) permet de faire avancer favorablement les travaux relatifs au char Schneider, puis, plus tard, au char Renault FT.

C'est donc dans ce climat délétère que doit s'organiser le soutien logistique de cette nouvelle Arme, qui a déjà bien du mal à s'imposer. N'ayant jamais été un art majeur à l'École de guerre, cette tâche va s'avérer délicate et confuse.

LE HAUT COMMANDEMENT CRÉA L'ARTILLERIE SPÉCIALE PUIS SE REPOSA

S'appuyant sur une gestion du ravitaillement en essence datant de l'automne 1914, il devient urgent pour le Haut commandement de concevoir une nouvelle organisation logistique afin de répondre au mieux aux besoins induits par la motorisation sans cesse grandissante de ses armées. La généralisation de l'emploi des camions et des avions en deux années et demie a accru la consommation d'essence de façon « plus qu'anodine » : entre la mobilisation d'août 1914 et décembre 1916, la hausse de la consommation atteint 75 % !

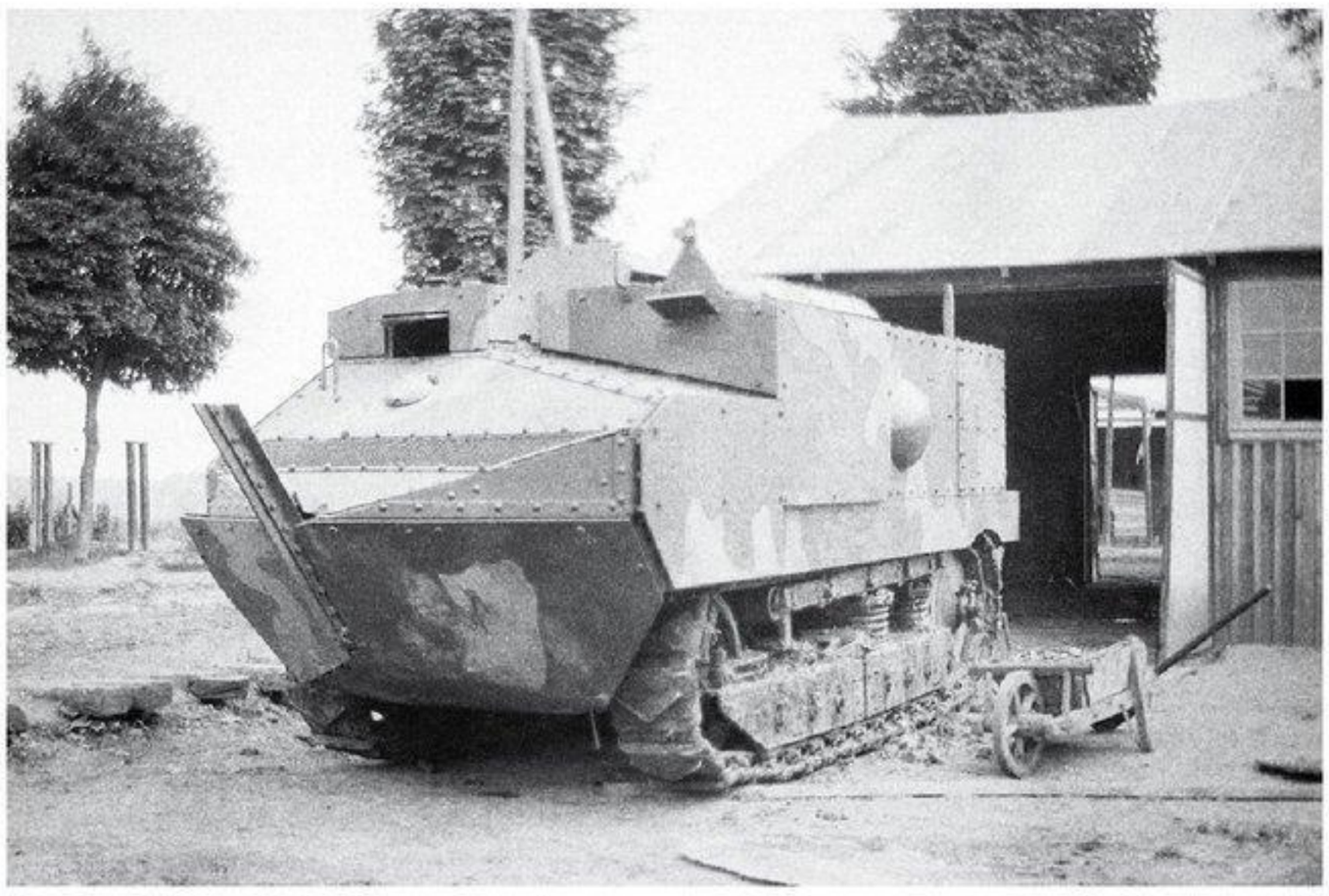
L'année 1917, annonciatrice de la victoire finale arrachée de haute lutte par une aviation de bombardement, couverte par une chasse de plus en plus présente dans les cieux et suivie en cela sur terre par les tout nouveaux chars d'assaut, va accroître considérablement les consommations en essence. À ce titre, l'emploi du char, bien que marginal dans un premier temps, ne doit souffrir d'aucune difficulté. Son soutien devra être à la hauteur des attentes que suscite son arrivée sur le champ de bataille. Loin de ces considérations d'état-major d'une haute envolée lyrique, la réalité du terrain va être d'une tout autre nature…

▼ Marly-le-Roi. Schneider CA1 et « caisse blindée » sur châssis Schneider.
Henri Trémeau (éditions Gilles Platret). Tous droits réservés.

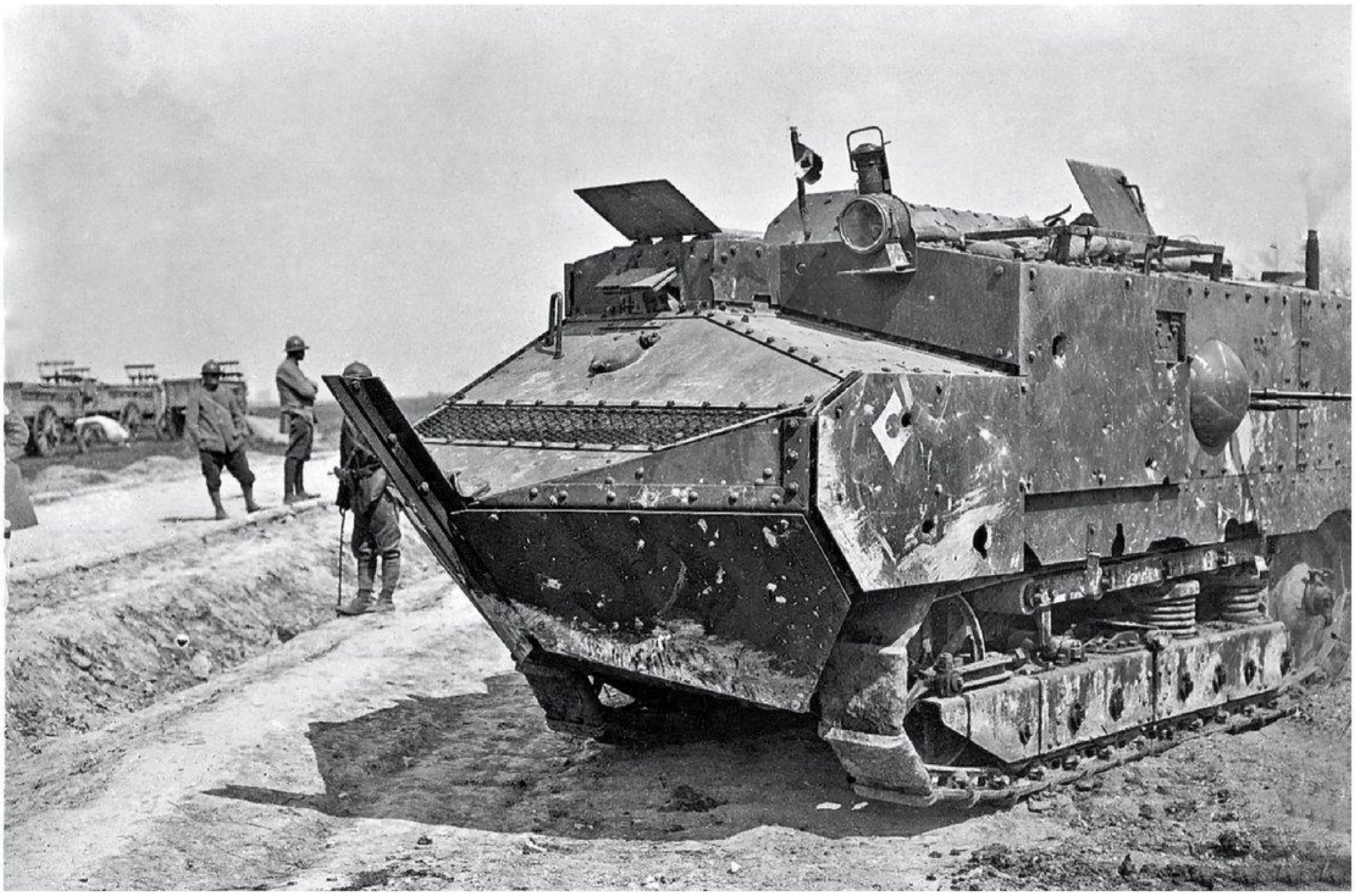
▼ Entretien d'un Schneider CA1 à Marly-le-Roi. Ce modèle de char s'avérera grand consommateur de carburant.
Henri Trémeau (éditions Gilles Platret). Tous droits réservés.

CHOC PÉTROLIER

Malheureusement pour les Alliés, 1917 marque également le début de la guerre sous-marine intensive. La flotte de *U-Boote* du *Kaiser* démarre celle-ci le 1er février et prend pour cible tous les navires afin de couper les sources de ravitaillements ennemies. Aussi, les pétroliers n'échappent-ils pas aux torpilles ! Au total, six d'entre eux sont coulés et huit autres endommagés, ce qui fait perdre 40 % des capacités d'approvisionnement en carburant…



◀ Les « charistes » apprendront à leurs dépens à ne pas transporter de réserves d'essence externes lors des combats. Ici, ce Schneider CA1 – répondant au doux nom de « Fée Kaputt » – a un bidon de graisse Moteurine fixé sur l'arrière de sa caisse.
ECPA-D



Le 4 mai 1917, devant l'ampleur des pertes, le ministre du Ravitaillement doit annoncer officiellement devant la commission sénatoriale de l'armée que cela risque d'avoir des conséquences funestes sur l'issue de la guerre. Alors que la France doit obtenir quelque 50 000 tonnes de carburant pour répondre à ses besoins mensuels, tant militaires que civils, elle ne parvient plus qu'à en importer avec difficulté seulement 30 000 tonnes ! Dès lors, la situation ne va pas cesser de s'aggraver. La motorisation de l'armée s'accroissant continuellement, il faut compter sur une estimation mensuelle de 73 000 tonnes (dont 45 000 d'essence) à partir de septembre, alors qu'un déficit des importations de l'ordre de 40 000 tonnes est à prévoir. Le 14 novembre, les stocks d'essence tombent à 34 000 tonnes, soit environ trois semaines de consommation nationale. Sur les fronts des armées du Nord et du Nord-Est, le stock de guerre équivalant à trois mois de consommation diminue de 20 % !

Bien que cela soit occulté par les effroyables pertes humaines des offensives du général Nivelle, 1917 est également « l'année de tous les dangers » pour le soutien en carburant. Cependant, et malgré les fortes restrictions imposées dans le cadre de la distribution de l'essence, le char d'assaut français, véritable gouffre à carburant, va faire son entrée en lice.

▲ et ◥ Livrés en septembre 1916, les premiers Schneider voient le feu en avril 1917 à Berry-au-Bac, sur le Chemin des Dames. L'expérience n'est pas du tout convaincante ! Leur blindage latéral s'avère particulièrement inefficace pour arrêter les projectiles allemands, comme le montre le cliché de gauche.

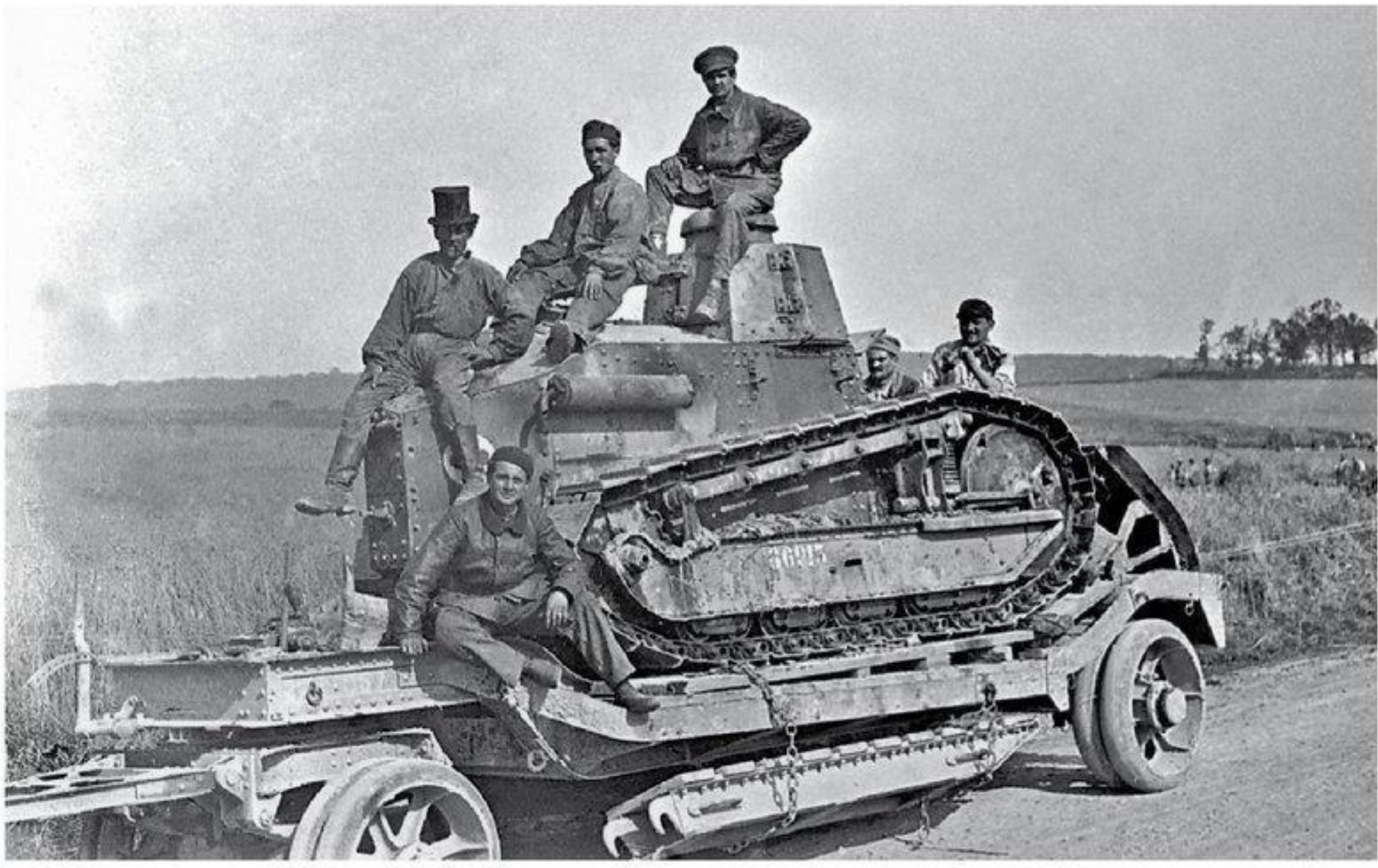
ECPA-D et US Nara

LE SOUTIEN DE L'ARTILLERIE SPÉCIALE

Le ravitaillement des chars est indissociable de leur emploi. Cette mission est vitale pour ceux-ci et ne peut souffrir d'approximation. En effet, que seraient ces mastodontes d'acier sans ce précieux liquide ? Ce qui peut paraître comme une évidence de nos jours l'est moins dans l'esprit d'un grand nombre d'officiers d'état-major ayant fait carrière dans des régiments dont les tactiques d'emploi n'ont pas évolué depuis la guerre de 1870… Bien qu'incontournable en 1917, la motorisation ne fait pas que des émules, et bien des officiers regrettent le bon temps des reconnaissances et charges à cheval, lorsqu'il suffisait de faire paître les bêtes sur place ou de prélever du fourrage directement chez l'habitant…
L'arrivée du char est un tel choc technologique et culturel que son soutien n'est pas réellement prévu dans les moindres détails. La maintenance mécanique n'est également pas prise en compte : il n'existe pour ainsi dire aucune pièce de rechange. Le « système D » et la « cannibalisation » des chars hors service répondent du mieux possible aux besoins ! Autant dire qu'avec un tel état d'esprit, il n'est pas étonnant de constater que réside dans les états-majors une bonne marge de progression dans tout ce qui a trait à la logistique en général et à l'acheminement de l'essence en particulier…
C'est donc avec courage et abnégation que les équipages vont se familiariser à l'emploi des chars, tout d'abord au « Trou de l'enfer », en forêt non loin de Marly-le-Roy, puis à Cercottes, près d'Orléans. Très vite, ceux-ci comprennent qu'ils sont des précurseurs et que, de ce fait, ils ont tout à apprendre, mais aussi beaucoup à créer, dans tout ce qui concerne l'emploi des tanks et leur soutien.

◣ et ▼ Les chars Renault FT sont engagés tardivement, mais en masse (7 800 commandés et 4 500 produits en 1920), et d'après des principes éprouvés et l'expérience engrangée avec les Saint-Chamond et Schneider. Légers et sobres, ils ont toutefois un défaut : leur manque d'autonomie.
ECPA-D

Au camp de Champlieu, chaque groupe dispose d'un magasin à essence. Ce dernier délivre le carburant et les ingrédients aux véhicules, sous la surveillance d'un magasinier. Chaque livraison est notée dans un carnet vert de ravitaillement attitré à chacun des véhicules. Les magasins des groupes d'artillerie spéciale s'approvisionnent auprès du magasin du camp, qui doit détenir en réserve 100 litres par engins présents, alors que les magasins de groupe doivent détenir 50 litres par véhicule. Les sections de réparation et de ravitaillement sont chargées de faire les perceptions et réintégrations entre eux. En aucun cas, les véhicules ne peuvent se ravitailler directement au magasin du camp, qui doit, lui, s'approvisionner auprès de l'arrière pour compléter ses stocks et évacuer les emballages vides.



▲ Deux prototypes du char Saint-Chamond à l'essai au camp du Trou d'Enfer à Marly-le-Roi.
Henri Trémeau (éditions Gilles Platret). Tous droits réservés.

Les perceptions en interne se font par le biais de carnets à souche. En dehors de la première dotation, la règle d'un bidon vide pour un bidon plein est de mise. Un suivi au plus près de la consommation de chaque véhicule est effectué afin de permettre à l'officier technicien de procéder au réglage de la carburation[1].

Alors que sur les lignes de front les combats font rage, une lutte intestine s'engage au sein des états-majors français. Le soutien en carburant étant jusque-là dévolu au service de l'intendance, il est décidé par le général commandant en chef que le ravitaillement des formations du front, dont l'Artillerie spéciale, passerait, à compter du 28 juillet 1917, sous la responsabilité de la direction du Service automobile, exception faite de l'aéronautique. Informé de cette réorganisation, le général Estienne cherche à maintenir le *statu quo*, en étant assimilé à l'aéronautique quant au ravitaillement, pour que ce soit l'intendance des centres de Champlieu et de Mailly[2] qui s'occupe du soutien en essence, mais en vain[3].

Ainsi, le dépôt secondaire d'essence du camp de Champlieu reprend les missions du dépôt spécial de Champlieu (lui-même anciennement administré par le parc annexe d'artillerie) dès juillet 1917.

Il faudra attendre le 27 avril 1918 pour que le Grand quartier général[4] fixe officiellement les règles d'organisation du ravitaillement, notamment quant aux approvisionnements en essence : un grand parc centralise la comptabilité de tous les parcs de l'Artillerie spéciale et assure toutes les réparations et ravitaillements qu'ils ne sont pas en mesure d'assurer eux-mêmes. Trois parcs sont ainsi répartis en arrière des armées et chargés du ravitaillement de toutes les unités dans les centres ou en opérations. Les régiments d'artillerie spéciale sont dotés d'une section de réparation et de ravitaillement chargée du soutien en effectuant la noria jusqu'aux parcs. En cas de nécessité, principalement en période d'opérations, elles peuvent être approvisionnées par les unités de soutien des armées présentes dans le secteur.

Au même titre que les munitions, l'essence est stockée dans les parcs, sauf lorsque les régiments sont en instance de départ. En opérations, et pour le cas où l'unité de chars ne disposerait pas d'une section de réparation et de ravitaillement, le service automobile peut subvenir à son ravitaillement en essence et ingrédients. Au sein des parcs de l'AS, les chars sont en comptabilité propre à l'Artillerie spéciale, tandis que l'ensemble des autres véhicules, dont ceux affectés au soutien, sont en compte auprès de la direction du service automobile[5].

LA PRISE EN MAIN

Les personnels proviennent de tous les horizons de l'armée. Au fur et à mesure des incorporations, ils sont affectés dans des groupes d'artillerie d'assaut équipés de différents modèles de chars. Ainsi, les groupes AS 1 à AS 20 sont dotés de Schneider CA1 et sont constitués de 4 batteries à 4 chars puis, dès la fin 1917, de 3 batteries à 4 chars et un échelon à 3 ou 2 chars. Pour leur part, les groupes AS 31 à AS 42 se voient affecter

1 Note du GQG – Artillerie d'assaut – Matériel et personnel – du 13 décembre 1916 portant instruction pour le ravitaillement en essence des unités du camp de Champlieu.

2 Courrier n° 4524 du 22 juillet 1917 portant ravitaillement en essence des unités de l'AS.

3 Décision n° 29 719/1 du 28 juillet 1917 du général commandant en chef.

4 Note du GQG des armées du Nord et du Nord-Est – Artillerie d'assaut – n° 4146 – du 27 avril 1918 portant sur l'organisation du ravitaillement en matériel divers et des réparations dans les unités de l'AS.

5 Note du GQG – Artillerie d'assaut – Matériel et personnel – du 17 décembre 1916 portant indications sur les différentes fonctions de l'officier d'administration gérant d'annexe.

▼ Camion allemand de ravitaillement à l'arrière du front. Chez l'ennemi, l'essence est également précieuse !
Coll. Legrand

des Saint-Chamond (3 batteries à 4 chars) et, en octobre 1917, les groupes AS 301 à 393 sont équipés de Renault FT.

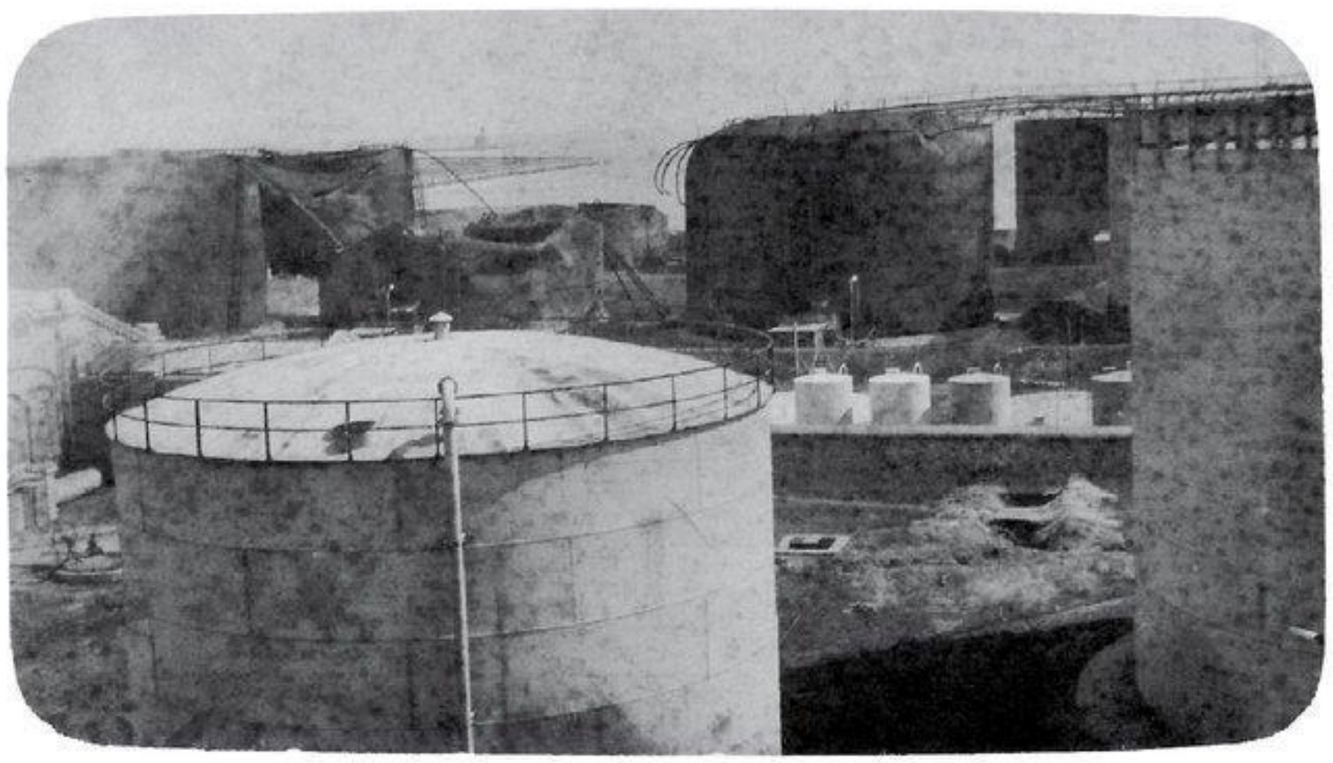
Sous-motorisés par rapport à la masse à déplacer, Schneider CA1 et Saint-Chamond sont de grands consommateurs d'essence. Ainsi, le Schneider doit compter sur son moteur de 60 cv à 4 cylindres pour mouvoir péniblement ses 12,5 tonnes à des vitesses allant de 4 à 7 km/h au maximum. Ses réservoirs de 350 litres doivent lui permettre de parcourir, en théorie et hors champ de bataille, 75 kilomètres avant la panne sèche. En moyenne, il est retenu qu'une autonomie de 6 à 8 heures de fonctionnement, soit approximativement 50 kilomètres, correspond à sa capacité d'emport. Cependant, l'alimentation en essence doit se faire au moyen d'une pompe manuelle, car le réservoir est situé plus bas que le carburateur, et des désamorçages du circuit d'alimentation peuvent se produire… Lors de leur engagement du 16 avril 1917 dans le secteur de Berry-au-Bac, les Schneider auront une capacité d'emport d'environ six heures de fonctionnement avant recomplètement en essence. Afin d'allonger cette autonomie, deux bidons de 50 litres seront accrochés à l'arrière. Le lecteur appréciera le danger supplémentaire sur le champ de bataille que représentent ces arrimages… Les pertes parmi les 128 chars engagés obligeront d'ailleurs le commandement à ne plus faire embarquer des bidons d'essence dans et sur les tanks, et les réservoirs situés à l'avant du Schneider seront déplacés à l'arrière. Ainsi, deux réservoirs blindés de 80 litres sont conçus de part et d'autre de la porte d'accès. Seul un réservoir reste en place à l'avant, et une paroi ignifugée vient protéger l'équipage.

▲ Un tonnelet de 50 litres. Ce type d'emballage sera omniprésent jusqu'à l'arrivée du Jerrycan durant la Seconde Guerre mondiale.
Coll. Legrand

Le Saint-Chamond, autre mastodonte de 26 tonnes, doit se mouvoir avec le soutien poussif de son moteur de 90 cv. La particularité de sa motorisation porte sur le fait qu'il est équipé d'un moteur Panhard actionnant une dynamo fournissant de l'énergie à deux moteurs électriques reliés aux barbotins du train de roulement. Son autonomie oscille en théorie entre 35 et 60 kilomètres. Trois réservoirs d'une contenance totale de 265 litres l'alimentent et lui permettent une autonomie de 6 à 8 heures environ. Les réservoirs sont placés dans les carters des chenilles. Ainsi, en cas de destructions sur le char, l'essence et l'huile coulent directement hors de celui-ci.

Le « petit dernier » de la famille, le Renault FT, fait pâle figure en comparaison de ses aînés, en accusant 6,7 tonnes pour une motorisation de 35 cv. Son réservoir de 100 litres doit lui permettre de couvrir 35 kilomètres. Sa vitesse maximale avoisine les 7 à 8 km/h.

▼ Ces jeunes tankistes de l'Artillerie spéciale posent dans l'habitacle d'un char Saint-Chamond. On aperçoit la culasse du canon de 75 mm.
Henri Trémeau (éditions Gilles Platret). Tous droits réservés.

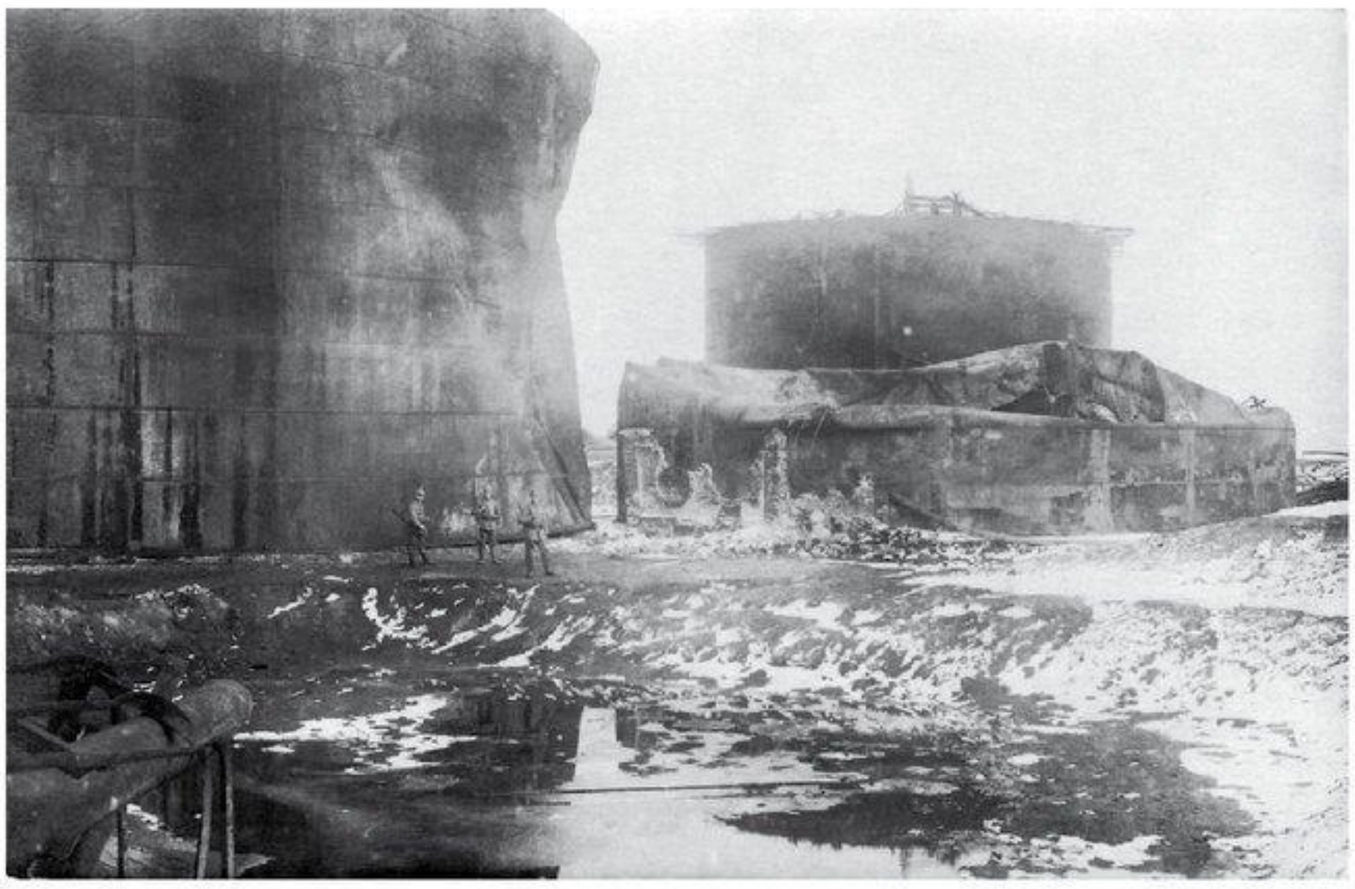


◀ Un dépôt de carburant en partie détruit. Fait de l'ennemi ou d'une erreur humaine ?
Coll. Legrand

▶ Dépôt de pétrole de Vézinel (Aisne). Il sera détruit après les combats de 1917.
DR

◣ Dépôt de carburant détruit et capturé par l'Armée allemande en 1914-15. Au fil des mois, avec la motorisation progressive de l'Armée française, le carburant deviendra une matière de plus en plus stratégique.
Coll. Legrand

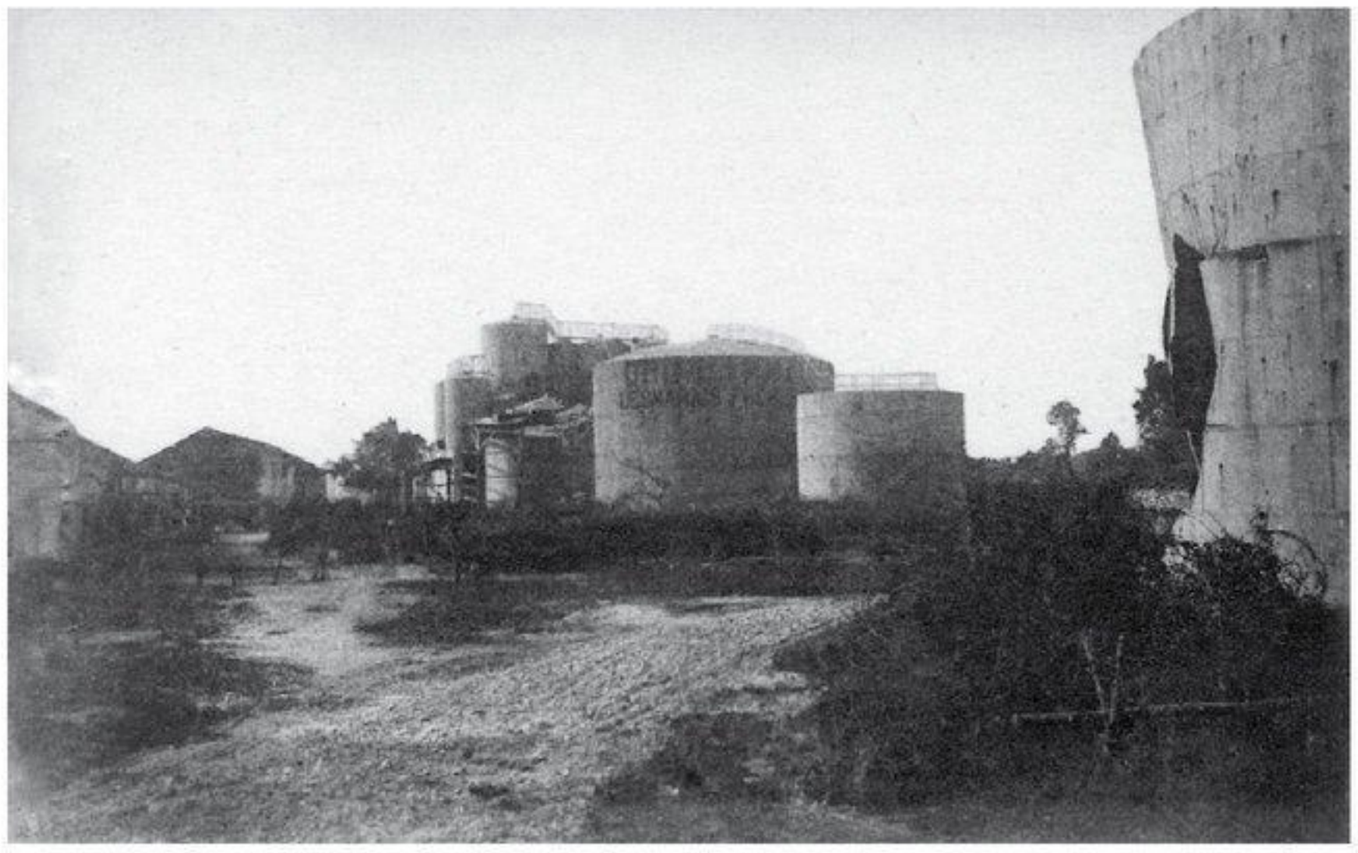
◢ Ce dépôt d'essence a été mis en place pour les besoins de l'Artillerie spéciale.
Coll. Legrand

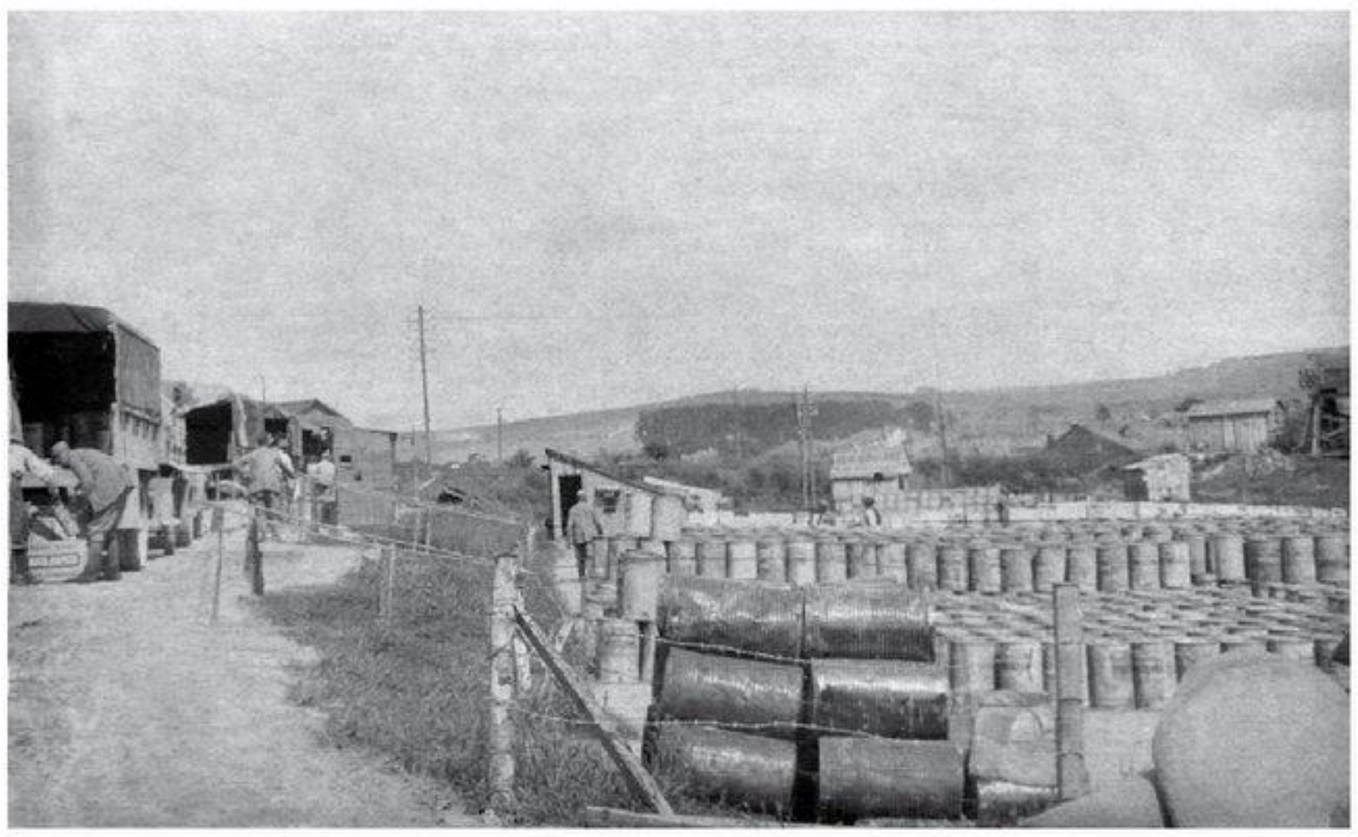


▼ Une zone de stockage d'essence non loin de la ligne de front. DR

LA PROBLÉMATIQUE DU RAVITAILLEMENT

Dès leur apparition sur le champ de bataille, les chars provoquent une réorganisation de la logistique de l'avant. En effet, bien qu'en retrait de la zone directe des combats, le flux logistique doit parvenir jusqu'aux chars afin de transférer le carburant dans les réservoirs. Jusque-là, ce concept était inconnu, étant donné que les camions faisaient leur plein à l'arrière du front et procédaient à des compléments grâce à leurs bidons. Or, le char est une Arme essentiellement dévolue à l'assaut, et doit donc être positionné à proximité immédiate de la zone d'engagement. De ce fait, il faut constituer et alimenter des stocks de carburant au fur et à mesure des consommations. En matière d'approvisionnement, l'essence représente certes une grande quantité, mais ne constitue pas la seule source de soutien logistique : des stocks d'huile moteur mais aussi de graisse sont également faits, à la différence notable que ces deux lubrifiants





▼ Photo-souvenir à l'arrière du front pour ces Poilus « essenciers ». Coll. Legrand

sont entreposés uniquement au niveau de la zone de maintenance.

Dès lors que les tanks rejoignent la zone de combat, seul l'acheminement de l'essence reste primordial. Autant un char en phase de progression vers l'ennemi peut se passer d'un graissage, voire éventuellement d'un complément en huile, autant l'essence doit rester à sa portée. À une époque où le standard des emballages pour le carburant est le tonnelet de 50 litres et le bidon de 5 litres, voire le classique tonneau en bois, le volume de stockage représentant la consommation des groupes d'artillerie spéciale dans un secteur donné devient rapidement imposant. Pour des raisons compréhensibles, ces dépôts doivent être cachés des vues de l'ennemi, mais surtout hors de portée de son artillerie. Quand cela est réalisable, il doit aussi pouvoir bénéficier de la protection de la DCA.

Faute d'îlots de bidons positionnés en divers endroits du front, les chars doivent faire leur plein sur une zone de distribution du carburant puis, de cette position, partir vers leurs secteurs de départ avant l'assaut, gaspillant ainsi une partie précieuse de leur autonomie… De la zone de départ vers la zone d'assaut, les tanks ne peuvent que compter sur leurs propres réserves, et il n'est pas envisageable de compléter le réservoir sous le feu de l'ennemi. Un des points faibles de l'emploi des chars est qu'en cas de conquête d'une position ennemie, celle-ci doit être cédée à l'infanterie afin qu'ils retournent vers l'arrière pour être ravitaillés.

Faire un état précis des consommations d'essence par type de chars est impossible, tant la marge entre les études faites en usine et la réalité du combat s'avère importante. L'emploi intensif de ces engins sur toutes sortes de terrains, mais aussi la conduite « virile » de certains conducteurs, devait quelque peu mettre à mal les prévisions de consommation !

DE LA DIFFICULTÉ DU CALCUL DE LA CONSOMMATION D'ESSENCE

▲ Un dépôt d'essence français et une rame de wagons-réservoirs sur l'arrière du front après ce qui pourrait être l'un des multiples raids aériens de 1917 ou 1918.
Coll. Legrand

En matière de suivi des consommations de carburant, tout comme des huiles et graisses, deux écoles de pensée voient le jour, car le mode de calcul des logisticiens et celui des maintenanciers diffèrent quelque peu. Les premiers raisonnent en volume de carburant et en poids de lubrifiants divers consommés pour une distance à parcourir. Pour mémoire, dès l'entre-deux-guerres, une « unité essence » représente le ratio consommé pour un parcours de 100 kilomètres.
Le mode de calcul des maintenanciers (affectueusement appelés « graisseux ») prend en compte la durée de fonctionnement du moteur, voire des différents organes du tank nécessitant une maintenance à des échéances fixées. Le mode de calcul le plus proche de la réalité resterait un compromis entre ces deux principes, tant il est vrai qu'un char se déplace de manière continue en dehors de la zone de combat, mais fait également de nombreux bonds successifs, avec des phases d'observation, le moteur ne tournant qu'une fois au combat[6].
En matière de consommation, la palme revient au Saint-Chamond, avec environ 760 litres, soit pratiquement trois pleins d'essence pour parcourir 100 kilomètres. Plus modestement, le Schneider CA1 avoisine les 470 litres, soit presque un plein et demi pour parcourir la même distance. Pour sa part, « l'économe » Renault FT consomme « seulement » 30 litres pour 100 kilomètres.

Afin d'avoir une idée plus précise de la consommation d'essence d'un groupe de l'artillerie spéciale, il faut prendre en compte son ordre de bataille. Ainsi, un groupe doté de Saint-Chamond (soit trois batteries de quatre chars chacune) consomme environ 9 100 litres pour 100 kilomètres, ce qui équivaut à un stock de 182 tonnelets de 50 litres. Un groupe de Schneider (quatre batteries de quatre chars) consomme, lui, environ 7 500 litres, soit 150 tonnelets au minimum.
Un bataillon de Renault FT – trois compagnies de trois sections et dix chars de réserve pour un total de 45 tanks – consomme environ 1 600 litres, soit uniquement 32 tonnelets. La conception d'emploi différente de celle de ses aînés et l'expérience technique acquise sur ces engins font qu'ici la consommation n'a plus rien de comparable. À titre indicatif, l'Artillerie d'assaut déclare une consommation d'environ 110 000 litres pour le mois de juin 1917[7].
Le carburant étant transporté conditionné, il est instauré un reversement des emballages vides contre un reçu, ledit reçu permettant, sur présentation, d'obtenir son remplacement en emballages pleins. Ce procédé rationalise le transport de carburant tout en résolvant le problème des emballages vides qui encombrent les sections de ravitaillement. De plus, il fait économiser du poids

EXEMPLE DE CONSOMMATION DU SCHNEIDER

Dans son ordre de déplacement sur Berry-au-Bac, la prévision logistique quotidienne des groupements de chars Schneider au 30 mars 1917 est la suivante :

- Groupement CHAUBES (AS 3, 7 et 8)
9 000 litres d'essence, 1 500 litres d'huile et 250 litres de pétrole.

- Groupement BOSSUT (AS 2, 4, 5, 6 et 9)
15 000 litres d'essence, 2 000 litres d'huile et 400 litres de pétrole.

- Groupement LEFEBVRE (AS 1, 10 et 31)
10 000 litres d'essence, 1 500 litres d'huile et 300 litres de pétrole. Le groupement Lefebvre ne participera pas à l'attaque du 16 avril 1917 sur Berry-au-Bac.

▶ Corvée de nettoyage d'un Schneider CA1 à Marly-le-Roi en 1917.
Henri Trémeau (éditions Gilles Platret). Tous droits réservés.

transporté, étant donné qu'une unité charrie de l'ordre de 10 000 à 15 000 litres d'essence et d'ingrédients[8]. Le parc d'AS n° 1 maintient, pour sa part, un stock de sécurité de deux jours d'essence et d'ingrédients dans le cas où il n'y aurait pas de dépôt intermédiaire ou d'autre parc dans son secteur immédiat. Les camions de 5 tonnes sont prioritairement affectés au transport de l'essence[9].

Peu après l'Armistice, et à l'heure des bilans, l'Artillerie spéciale peut s'enorgueillir d'avoir contribué, pour partie, à la victoire. Bien que chaotique, son soutien aura été à la hauteur de ce qui était attendu, à savoir que quoi qu'il se passe, le carburant devait arriver jusqu'aux tanks. Empirique, voire expérimental, durant les premiers mois de sa mise en place, le ravitaillement en carburant va s'organiser rapidement – souvenons-nous que le char est alors une invention toute récente – et devenir une composante supplémentaire de la logistique des armées. Tout comme pour la toute jeune Aviation, la montée en puissance et l'organisation des unités de l'artillerie d'assaut n'auront pas été une sinécure, tant des réticences hautement placées de certains politiciens et généraux n'auront en rien facilité leur création. Loin des vicissitudes du Grand quartier général, les « essenciers » des sections de réparation et de ravitaillement des groupes d'artillerie d'assaut feront preuve d'abnégation. Dans l'ombre, et au service des tanks, leur action permanente contribuera à l'essor de cette Arme nouvelle, fruit de la mécanisation du champ de bataille. Pour sa part, devant en priorité gérer l'urgence de la situation, le commandement prendra progressivement conscience de la nécessité d'organiser et de réglementer le ravitaillement en essence au sein de ses unités, jetant ainsi des bases de fonctionnement qui évolueront peu jusqu'à la tragique campagne de mai-juin 1940. ■

6 Par commodité comparative, il a été choisi de présenter ce sujet avec une approche logisticienne.

7 Note n° 4575 du 24 juillet 1917 – général Estienne.

8 Note du GQG des armées du Nord et du Nord-Est – Artillerie d'assaut – n° 9872 – du 25 août 1918 – général Estienne.

9 Note du GQG pour le commandant du parc AS n° 1 – Artillerie d'assaut – n° 329/PC – du 3 juin 1918 portant directives pour l'organisation provisoire du parc AS n° 1.

◥ En 1918, les Renault FT sont de toutes les offensives alliées : les Américains en sont même équipés par les Français. Patton demandera à ses hommes de transporter des bidons d'essence sur la plage arrière de leur engin pendant les assauts, malgré les risques encourus, pour s'affranchir d'un ravitaillement jugé lent et défaillant…
US Nara

▲ Plus volumineux et plus lourd de huit tonnes que son « concurrent » de chez Schneider, le Saint-Chamond, s'avère cependant plus rapide, grâce à un moteur essence de 90 cv, véritable gouffre à carburant.
ECPA-D

▶ Employés en masse, les Renault FT redonnent de la mobilité aux troupes alliées engluées depuis quatre ans dans leurs tranchées. Après un tel immobilisme, on imagine combien la question du ravitaillement en essence a dû paraître alors incongrue !
US Nara

SOURCES

- **SHD :** cartons 16 N 2124, 16 N 2129, 16 N 2140, 16 N 2149, 16 N 2159, 16 N 2638, 16 N 2639, 16 N 2656, 16 N 2733, 16 N 2756.
- www.chars-français.net
- *J'étais pilote de chasse au-dessus des tranchées,* éditions Gilles Platret, 2011

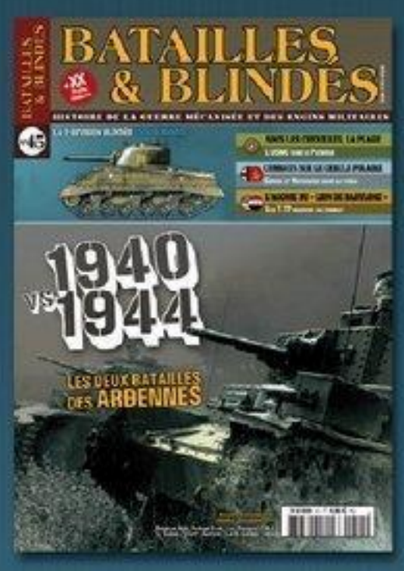
BATAILLES & BLINDÉS

Anciens numéros ▶

Retrouvez les sommaires détaillés sur notre site :

www.caraktere.com

N°44
- **DOSSIER : TIGER, « LA BÊTE DE GUERRE »**
- Le ravitaillement en carburant de l'Armée soviétique
- La Guerre du Kippour
- Le Blindorama, La Suède, 1935 - 1945
- ...



N°45
- **DOSSIER : « BLITZKRIEG » 1940 *VS* 1944**
- La 2e division blindée en Normandie
- L'instruction des équipages de l'USMC dans le Pacifique
- Les T-72 irakiens au combat
- ...

N°46
- **DOSSIER : LES SECRETS TACTIQUES DE ROMMEL**
- Août 1943 : la « Großdeutschland » lâche ses fauves
- *Tank Destroyers* en combat urbain
- ...

N°47
- **M4 SHERMAN**
- L'enfer de Bobrouïsk La *20. Panzer-Division* dans la tourmente
- Inventer le « Blitzkrieg » !
- Otto Carius
- Les bataillons amphibies de l'*USMC*
- ...

	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
Abonnements :					
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés,** soit 6 numéros, à partir du n°49 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x_____ =	
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés,** soit 12 numéros, à partir du n°49 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x_____ =	
Hors-séries :					
B&B hors-série n°2 : Opération Daguet (réf.74)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
B&B hors-série n°3 : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
B&B hors-série n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°8 : Afrika-Korps / Tome 2 (réf.80)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°12 : Barbarossa / Tome 2 (réf.143)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°14 : Tiger-Abteilungen ! Tome I (réf.167)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°15 : Guderian (réf.185)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°16 : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°17 : La bataille des Ardennes - T.1 (réf.277)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°18 : La bataille des Ardennes - T.2 (réf.278)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
Anciens numéros :					
B&B n°22 : Leclerc : « se commander soi-même » (réf.22)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°27 : Dans l'enfer de la Roer (réf.27)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°30 : Dossier Ferdinand / Elefant (réf.30)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°33 : La Campagne de Tunisie (réf.127)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°34 : Les chars du *Heyl Shirion* (réf.134)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°35 : *SS-Panzer-Division* « Wiking » (réf.140)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°36 : Dans l'enfer du bocage (réf.145)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°37 : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°38 : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°39 : *Panzerschreck* (réf.162)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°40 : *Skijäger* (réf.172)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°41 : Wittmann à Koursk (réf.181)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°42 : Nashorn au combat (réf.182)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°43 : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°44 : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°45 : « Blitzkrieg » 1940 vs 1944 (réf.245)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°46 : Les secrets tactiques de Rommel (réf.246)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°47 : M4 Sherman - Une approche industrielle (réf.247)		8.00 €		x_____ =	
TOTAL :					

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
3120 route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
FRANCE

Commandez les anciens numéros de *Batailles & Blindés* et de nos autres publications, consultez également les sommaires détaillés ou bien encore vérifiez leur disponibilité sur notre site :

www.caraktere.com

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours. Merci de votre compréhension.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
.....
Pays : .....
E-mail : .....

Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift ☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :
Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Cryptogramme visuel : .....
(3 derniers chiffres au dos de la carte) :
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

HORS-SÉRIES N°17 & 18

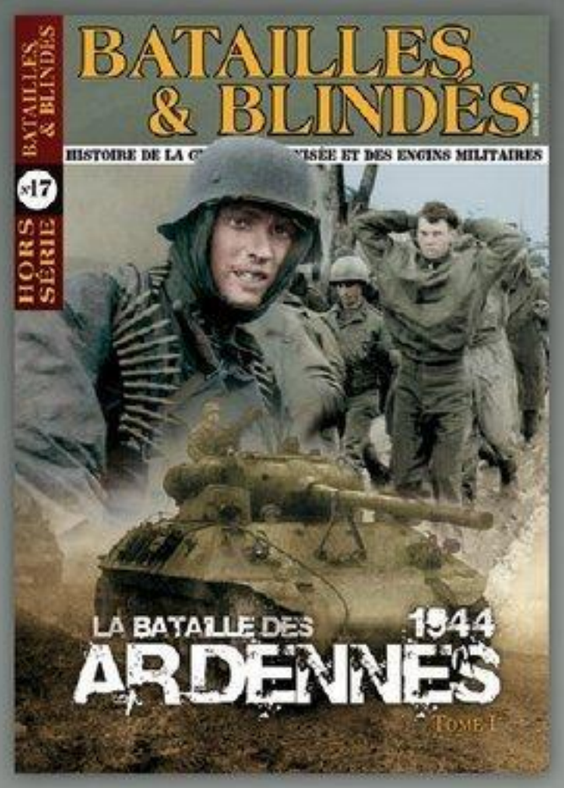
LA BATAILLE DES ARDENNES 1944

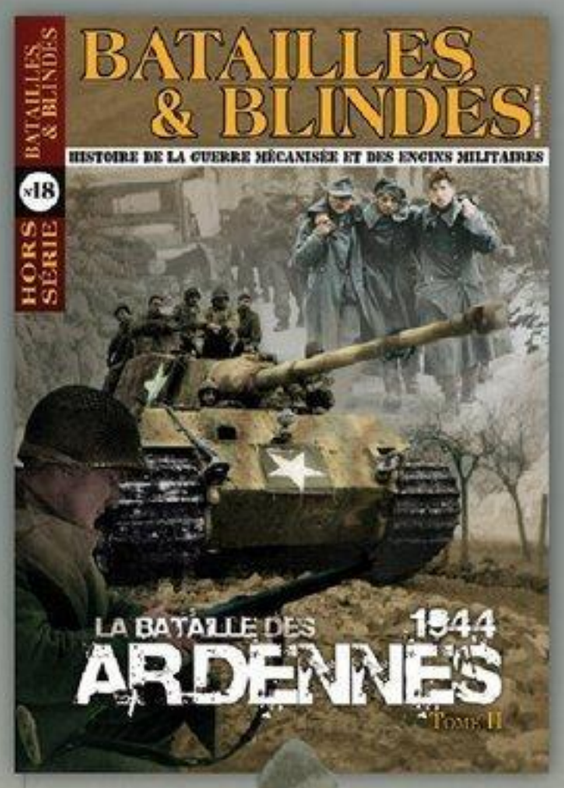
TOMES I & II

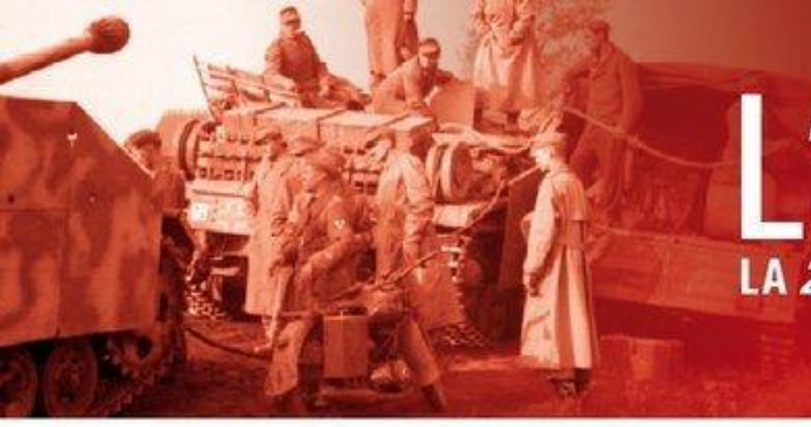
16 décembre 1944. Hitler lance sa dernière offensive à l'Ouest, celle qui doit lui permettre de pousser les Britanniques en dehors du conflit et de parvenir à une paix séparée avec les Alliés occidentaux. En vue de cette opération de la dernière chance, il a réussi, contre toute attente et dans le plus grand secret, à réunir 770 chars, 500 canons d'assaut et 1 700 pièces d'artillerie, le tout appuyé par 1 500 chasseurs. Une nouvelle fois, il a choisi la voie d'invasion traditionnelle des armées allemandes depuis 1870 : les Ardennes. Une nouvelle fois, malgré l'opposition de ses généraux, il va y surprendre les Alliés qui estimaient la *Wehrmacht* agonisante et incapable de lancer pareille offensive avant Noël. Le *Führer* pense tout bonnement pouvoir rééditer le coup de Dunkerque en contraignant l'Armée britannique à réembarquer pour l'Angleterre, une fois ses *Panzer* rendus à Anvers.

Les trois premiers jours de l'opération « Herbstnebel » sonnent comme une victoire aux oreilles d'Hitler : malgré des difficultés sur les ailes Nord et Sud, le front américain est totalement enfoncé au centre et les *Panzer* s'engouffrent dans la brèche, vers la Meuse, sans que rien ne soit en mesure de les arrêter. C'est sans compter sur le courage des *GIs* et la réaction des généraux américains qui vont parvenir à contrarier l'avance allemande en résistant à Saint-Vith et à Bastogne pour les premiers, et en organisant d'habiles attaques de flanc pour les seconds. Même si les éléments ne leur sont plus favorables, les Allemands se distinguent, tout au long des combats, par une grande discipline de feu et par une pratique inégalée de l'infiltration sous-bois. La destruction de la *Kampfgruppe* « Peiper » à La Gleize, la veille de Noël, marque toutefois le début du basculement du sort des armes au profit des Américains : malgré leur mordant, les Allemands, matraqués et bombardés sans relâche, sont contraints un peu plus chaque jour à passer sur la défensive. Le 25 marque leur ultime avancée. La défaite allemande est devenue d'autant inévitable qu'au sud du saillant, le bouillant général Patton arrive à la tête de sa 3e armée à la rescousse, et libère Bastogne le 26 décembre. La conclusion de cet engagement dantesque n'interviendra cependant qu'à la fin janvier 1945, puisqu'il faudra encore un mois aux Américains et aux Britanniques pour réduire le saillant des Ardennes.

Avec ce premier tome dévolu à l'offensive allemande dans les Ardennes, *Batailles & Blindés* vous emmène au plus près des combats dans le massif ardennais : les engagements des tankistes de la 2. *Panzer-Division* jusqu'à Dinant ou le siège soutenu par les « Screaming Eagles » de la *101st Airborne* à Bastogne n'auront plus de secret pour vous ! Le second tome se propose, quant à lui, d'en retracer les grandes lignes : récits de combats de chars, témoignages palpitants de vétérans, photographies inédites et profils en couleur vous permettront de replonger dans cet engagement comptant parmi les plus acharnés de la Seconde Guerre mondiale !



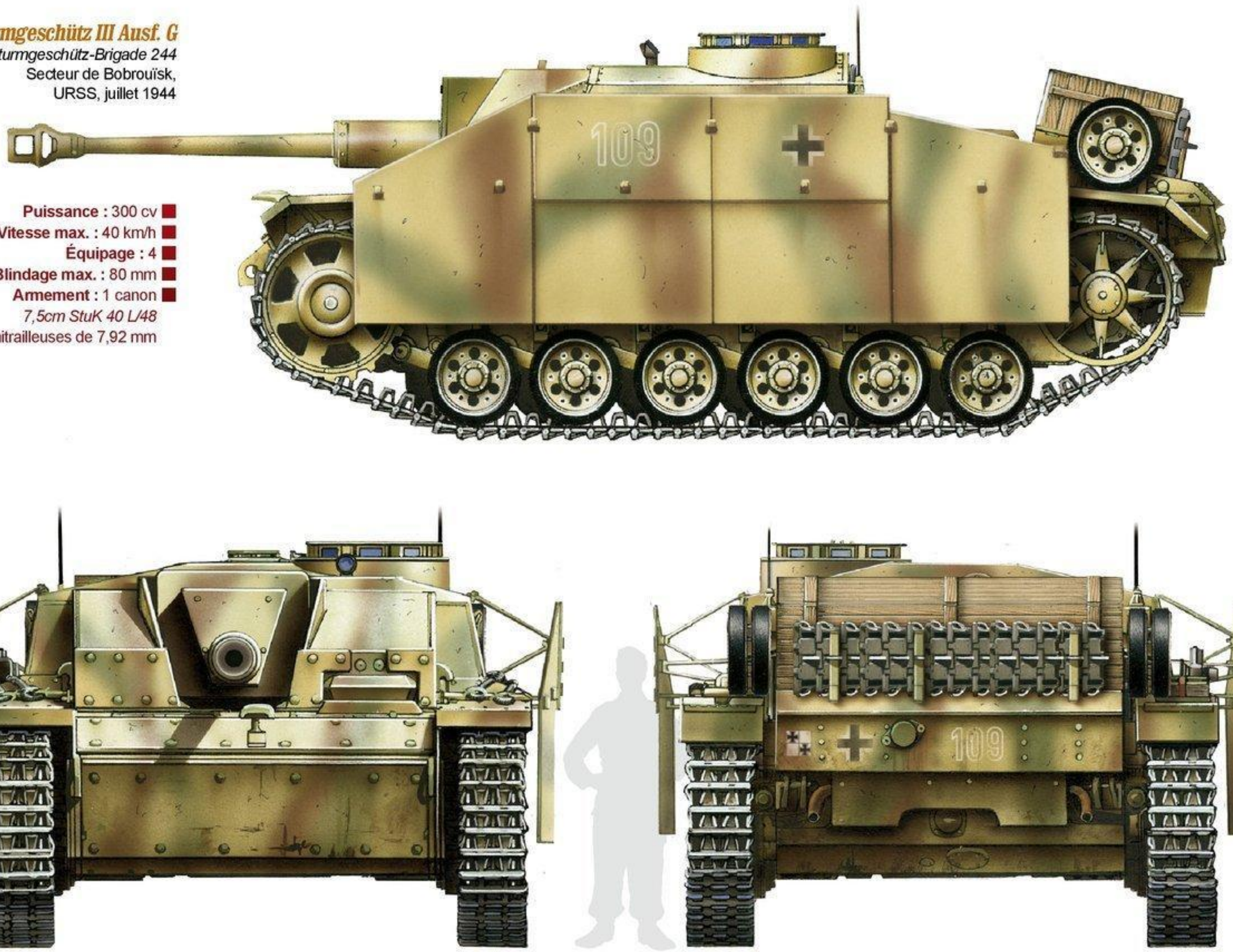
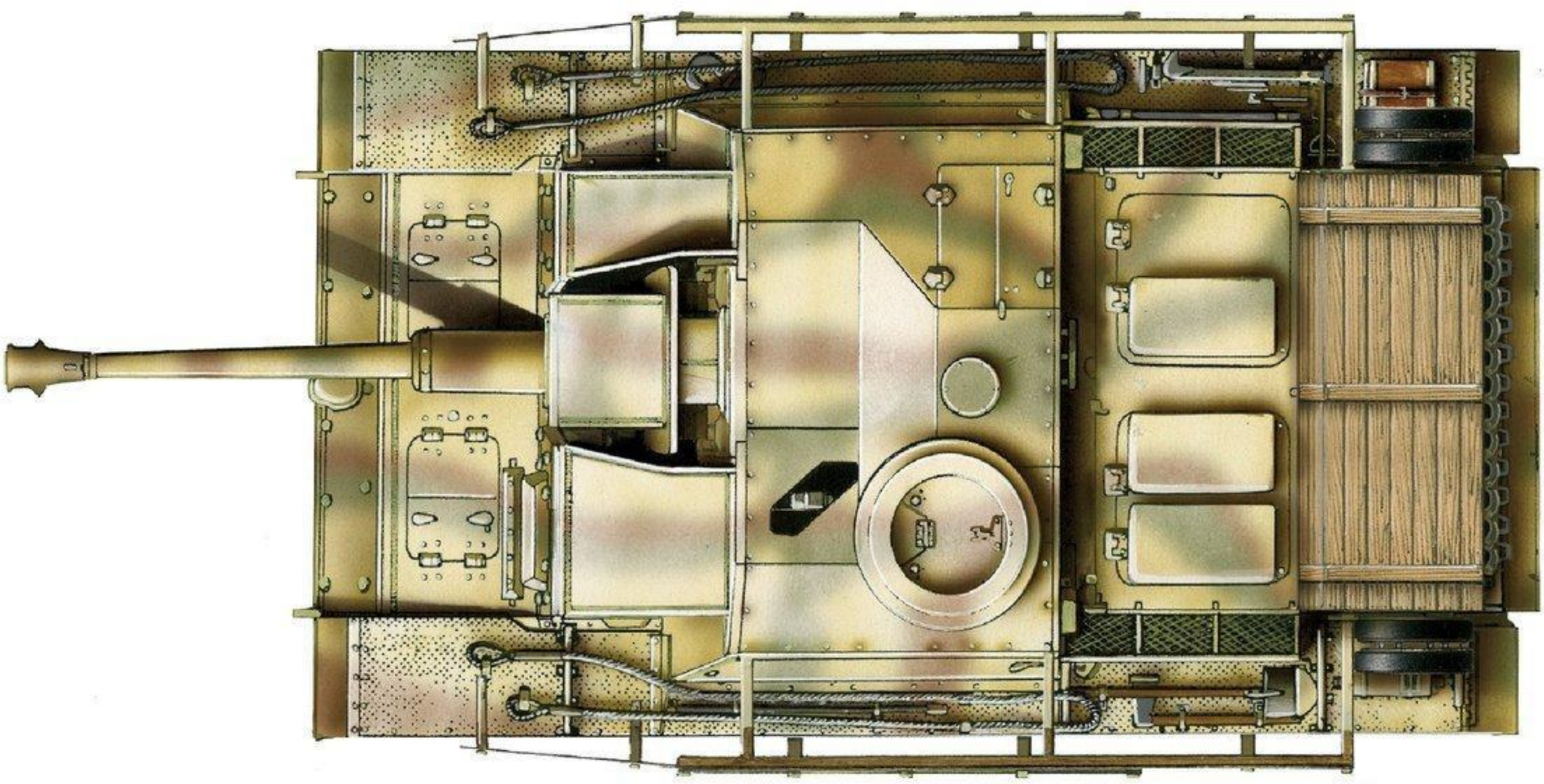




L' ENFER DE BOBROUÏSK

LA *20. PANZER-DIVISION* ET LA *STURMGESCHÜTZ-BRIGADE 244* DANS LA TOURMENTE

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2012

Sturmgeschütz III Ausf. G
Sturmgeschütz-Brigade 244
Secteur de Bobrouïsk,
URSS, juillet 1944

Puissance : 300 cv
Vitesse max. : 40 km/h
Équipage : 4
Blindage max. : 80 mm
Armement : 1 canon
7,5cm StuK 40 L/48
et 2 mitrailleuses de 7,92 mm